
VELUT
ARBOR
ÆVO

INSTITUT SOCIOLOGIQUE UKRAINIEN

ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE UKRAINIENNE

JUSQU'AU MILIEU DU XIXE SIÈCLE

avec un avant-propos de

M. A. MEILLET,

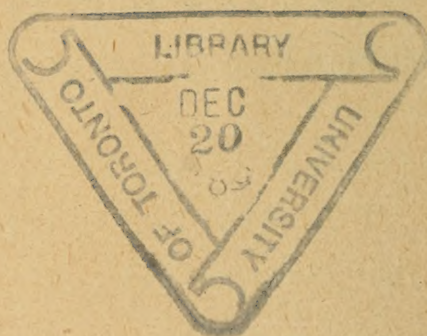
professeur au Collège de France

PARIS,
M. Giard et Cie
16, rue Soufflot.

GENÈVE,
Librairie A. Eggimann
rue du Marché 40.

PRAGUE,
Librairie ouvrière
Hybernská ulice 7.

1921



AVANT-PROPOS.

L'étendue et la puissance de l'empire des Romanovs, le développement immense que la Russie a pris à l'Orient sous leur règne, l'originalité de la littérature grand-russienne au XIX siècle, tout s'est réuni pour donner aux Européens occidentaux le sentiment que la Russie se résumait dans le gouvernement de Moscou et de Saint Pétersbourg.

Ceux qui ont étudié le passé des populations de langue russe savent que leur noyau historique est bien à l'ouest de Moscou: le nom même de Moscou n'apparait pas dans l'histoire avant 1147, la fondation de Nijni-Novgorod est de 1220. La Grande-Russie presque toute entière est un pays colonisé par les Russes depuis le XI siècle. Comme il arrive souvent, les pays colonisés ont pris rapidement une grande importance: ce sont les colonies grecques, d'Asie Mineure, de Grande Grèce, de Sicile qui ont le plus fait d'abord pour créer la grande civilisation grecque; il a fallu la pression de l'étranger pour concentrer, au V siècle av. J.-C., la culture grecque dans la Grèce continentale et en particulier à Athènes. Les colons sont en général les éléments les plus actifs d'une nation; et, placés dans un pays neuf, à ressources abondantes, à vastes espaces, ils prospèrent aisément.

Les populations russes ont gardé néanmoins jusqu'à une époque peu ancienne une grande unité, dont la langue porte témoignage. Dans leur grammaire, du reste intéressante, de la langue ukrainienne *(Grammatik der ruthenischen [ukraïnischen] Sprache,* Vienne, 1913), MM. St. Smal-Stockyj et Th. Gartner se sont efforcés de démontrer que la langue ruthène, ukrainienne ou petite-russienne est un idiome entièrement distinct du grand-russe. S'ils ont voulu établir que le ruthène littéraire actuel, très influencé par les parlers de Galicie, diffère du grand-russe, ils n'ont fait qu'affirmer un fait évident au premier coup d'oeil. Mais s'ils ont voulu conclure de là que le grand-russe et le petit-russien

sont des idiomes aussi différents que le grand-russe l'est du serbe et du polonais, ils ont commis une grave erreur: tous les traits par où se classent les dialectes slaves attestent l'unité initiale du grand-russe, du petit-russe et du blanc-russe. La représentation par *oro, olo* de l'ancien *or, ol,* qui est représenté par *ra, la* en slave méridional, par *ro, lo* en polonais, marque fortement cette unité ancienne des parlers russes.

L'évènement décisif qui a travaillé contre l'unité russe a été la conquête lituanienne. La nation lituanienne, si étrangement archaïque, avait conservé jusqu'au XIII et au XIV siècles les usages, la religion, et même la mentalité indo-européennes. Elle a pu, profitant des difficultés de la Russie, étendre sa domination jusqu'au delà de Kiev et se soumettre des populations russes dont le nombre dépassait de beaucoup celui des Lituaniens.

Demeurés jusqu'en plein moyen-âge au stade de civilisation des vieux Indo-Européens, les Lituaniens étaient tout prêts à recevoir de leurs sujets la culture qui leur manquait. C'est de Russie que les Lituaniens ont reçu d'abord la civilisation, et le vocabulaire de civilisation du lituanien est, en grande partie, composé d'emprunts aux parlers russes voisins de la Lituanie, les parlers blancs-russes.

Mais l'union personnelle de la Pologne et de la Lituanie, depuis Iagellon, en 1386, et le baptême de Iagellon dans l'église occidentale mettaient sous l'influence de l'Occident tous les Russes que s'étaient soumis les Lituaniens. Dès lors les parlers ukrainiens ont eu leur développement propre, indépendant de celui des parlers grands-russes. Ne servant qu'à l'usage local et n'ayant au dehors aucun rayonnement, ils ont évolué relativement vite, si bien que, par rapport à l'état de choses ancien, ils offrent beaucoup d'innovations; une notable partie des voyelles et des consonnes ont pris des prononciations nouvelles. L'espacement des relations entre les Russes d'occident et ceux d'orient a eu pour conséquence que les parlers des deux régions ont pris des aspects très différents sans aucune réaction d'un côté ni de l'autre. Les influences de civilisation ont été très différentes aussi: le grand-russe a subi, plus qu'aucune autre langue slave, l'action du slavon d'église auquel il a emprunté une large part de son vocabulaire abstrait; le russe d'occident, au contraire, a pris au polonais beaucoup de mots, si bien que le ruthène et le polonais semblent souvent avoir un vocabulaire commun.

Le résultat est que, avec le temps, le grand-russe et le ruthène, qui continuent un seul et même type de parlers slaves, le type russe, sont, par suite de l'indépendance de leurs développements, devenus des langues distinctes. Les linguistes de l'Académie de Pétrograd l'ont proclamé nettement. Mais deux langues slaves, même de types éloignés, diffèrent moins entre elles, on le sait, que deux langues romanes, même voisines. Et ce qui, au premier abord, frappe l'étranger qui compare le grand-russe et le ruthène, ce ne sont pas tant les différences que les ressemblances.

Toutefois, si l'unité ancienne du russe transparait nettement aux yeux du linguiste, et si elle est encore une force qui peut et qui doit rendre de grands services, la différence actuelle des parlers est telle que les littératures fondées sur les deux langues sont distinctes. Les deux groupes de populations ont d'ailleurs un passé si différent, un tour d'esprit, une sensibilité si distincts que les deux littératures ne se ressemblent guère.

La littérature du grand-russe est bien connue; elle a exercé au XIX siècle une grande action sur l'Europe. Masquée par la Russie orientale d'une part, par la Pologne de l'autre, la littérature de langue ruthène est peu connue au dehors. Le recueil qui est maintenant soumis au public fera entrevoir, pour les Russes de l'occident, qu'on les nomme Petits-Russes, Ruthènes ou Ukrainiens, à la fois leurs vieux titres de noblesse intelectuelle et la fraîcheur, la force d'expression de la littérature des temps modernes. On verra quelle en est la savoureuse originalité.

A. Meillet.

LA LITTERATURE UKRAINIENNE,

son nom, son développement, ses époques.

La littérature ukrainienne est encore fort peu connue du public européen. Seuls les vieux monuments de la période de Kiev ont eu la chance de parvenir à la connaissance des amateurs de littérature russe, parce qu'ils étaient également considérés comme l'origine de cette littérature. Des auteurs ukrainiens plus récents, si l'on en excepte le grand poète Chevtchenko dont un assez grand nombre de productions ont paru en différents langages, ce ne sont que des fragments qui ont été par hasard traduits dans l'une ou l'autre des langues européens. Nous doutons même que les spécialistes aient pu se faire une idée tant soit peu exacte des belles lettres ukrainiennes, car les abrégés qui prétendaient les leur présenter étaient très incomplets ou bien ne parvenaient pas à se répandre, comme le petit livre de Michel Tyszkiewicz*, publié naguère, pour ne citer qu'un exemple. Depuis longtemps, d'ailleurs, la politique s'en était mêlée: les travaux de nos littérateurs ont toujours eu à souffrir d'insinuations malveillantes et intéressées, voire de calomnies qui, pour si déraisonnables qu'elles fussent, n'en étaient pas moins arrivées, suivant l'aphorisme bien connu, à semer une certaine méfiance dans l'esprit de ceux qui sentaient s'éveiller en eux de l'intérêt pour la vie ukrainienne.

Nos intellectuels, trop occupés à lutter contre le despotisme russe et les prétentions de l'aristocratie polonaise, pour l'existence même de leur nation, ne pouvaient travailler à dissiper les préjugés du public européen. Ils étaient, du reste, convaincus que les aspirations nationales, auxquelles ils avaient dévoué leurs efforts, ne tarderaient pas à vaincre tous les obstacles et que les faits eux-mêmes donneraient un démenti

* Cte M. Tyszkiewicz, La littérature ukrainienne, Berne, 1919.

éclatant à tous les bruits tendancieux dont ils connaissaient bien l'inanité.

Il semble que ce moment soit arrivé. Il est évident que la lutte sans merci, menée par le peuple ukrainien pour avoir le droit de disposer de soi-même, a convaincu tous ceux qui ne s'entêtent pas dans leurs préjugés que les aspirations nationales de ce peuple ne sont point une chimère, mais reposent sur la volonté d'une nation qui compte plus de 40 millions d'âmes, d'établir son indépendance politique et intellectuelle au milieu des autres peuples slaves. Et, grâce aux qualités originales de sa vie nationale, à ses coutumes, au développement de ses idées, à la valeur intrinsèque de ses créations littéraires, il ne manquera pas d'attirer l'attention et l'intérêt du public pensant.

L'Institut Sociologique Ukrainien, considérant comme son devoir de donner la plus grande publicité possible aux oeuvres nationales, fait le premier pas dans cette direction en offrant au public une petite anthologie de littérature ukrainienne s'étendant jusqu'au milieu du siècle dernier, jusqu'aux oeuvres de Chevtchenko et de ses contemporains, qui sont comme la base du mouvement ultérieur moderne. Puisqu'il ne s'agissait pas tant de fournir des matériaux aux savants spécialistes que de mettre sous les yeux de tous ceux qui s'intéressent à la vie ukrainienne un choix des oeuvres les plus marquantes, nous avons évité de donner à cette collection des proportions volumineuses, laissant résolument de côté ce qui présentait un intérêt trop spécial. Mais, d'un autre côté, on y trouvera les éléments suffisants pour se faire un idée claire du développement de cette littérature aux diverses périodes de son histoire, alors qu'on l'appelait simplement russe, puis petite-russienne, jusqu'à ce qu'elle prit l'appellation moderne d'ukrainienne.

Dans l'abrégé de l'histoire de l'Ukraine, déjà édité par l'Institut Sociologique, on a expliqué tout au long les causes de ces changements dans la terminologie, qui n'ont pas peu contribué à jeter la confusion dans les esprits. Nous y renverrons donc le lecteur et nous nous contenterons de donner ici une brève esquisse des conditions dans lesquelles se sont opérés ces changements.

Le nom de »russe« est intimement lié à l'ancien royaume de Kiev; il servait plus spécialement à désigner le groupe méridional des tribus slaves orientales, d'où sont sortis les

Ukrainiens actuels. Il s'est conservé intact dans les contrées habitées par celles de leurs branches qui, par leur voisinage, eurent peu d'occasion de prendre une dénomination propre qui les distinguât de leurs frères d'Orient, tandis que leurs rapports quotidiens les mettaient en contact avec les Polonais, les Lithuaniens, les Roumains ou les Hongrois. Ainsi, dans la Galicie, la Bukowine, et dans les contrées Transcarpathiques, les tribus ukrainiennes ont gardé jusqu'à tout récemment le nom de »russe« ou »ruthène« comme leur appellation nationale, quoique l'on ne puisse soutenir qu'elles n'eussent pas du tout conscience d'une différence qui les séparât des autres nationalités orientales, qui continuaient également à porter le même nom, comme les Blancs-Russes et les Grands-Russes.

Pour des raisons d'ordre hiérarchique et dynastique, le nom de russe s'est étroitement lié à une époque plus récente à la branche grande-russienne des slaves orientaux. La Moscovie s'était formée assez tard grâce à la colonisation par les Slaves de contrées finnoises, mais ses métropolites dérivaient directement leurs fonctions du siège de Kiev, tandis que les princes moscovites mettaient sans cesse en avant leurs droits dynastiques qui leur seraient échus, au dire des politiciens de Moscou, lorsque la vieille dynastie de Kiev s'éteignit à Kiev, en Galicie et dans les autres centres politiques. Cette hérédité légale leur fut reconnue par Byzance, de sorte que l'empereur grec et le patriarche donnèrent le nom de »métropolite de Grande Russie« ou simplement »de la Russie« à celui qui s'était transporté de Kiev à Moscou, tout en étant supposé avoir conservé sous sa puissance son ancien ressort, tandis que le métropolite qui fut créé plus tard pour l'Ukraine Occidentale reçut du patriarche le nom de »métropolite de la Petite-Russie«. Dans la suite, on employa cette dénomination dans les relations du métropolite ukrainien avec le métropolite grand-russien. Mais ces relations furent assez rares, de sorte que la dite appellation fut, en somme, peu usitée. A partir du XIV siècle, la vie intellectuelle de ces deux branches slaves se sépare de plus en plus: les intérêts de la Grande-Russie l'attiraient vers le nord et l'orient; elle était prise dans le système de la horde tartare, sous la domination de laquelle Moscou resta jusqu'à la fin du XV siècle. Au contraire, les contrées ukrainiennes, liées par leur histoire à la Pologne, à la Lithuanie, à la Hongrie et à la Roumainie, entrèrent dans des rapports très étroits avec la civilisation occi-

dentale. Les populations de ces contrées avaient conscience de ces différences nationales qui les séparaient des Grands-Russes, tandis que les facteurs de la vie politique et culturelle les mettaient en contact avec les Blancs-Russes, qui se trouvaient, eux aussi, sous l'influence de l'Occident. Les Grands-Russes sentaient bien, de leur côté, ces différences, car ils commencèrent alors à donner à la nationalité ukrainienne, à sa langue et à sa littérature le nom de »blanc-russe«.[1] Mais, en général, les Ukrainiens ne sentirent pas de longtemps le besoin de se différencier par une appellation spéciale des Grands-Russes; au contraire, dans leurs conflits avec les éléments catholiques polonais et lithuaniens, ils en appelèrent plus d'une fois à la communauté de religion qui les liait aux Grands-Russes, aussi bien qu'aux Roumains, et, dans les moments difficiles, ils cherchèrent un soutien chez leurs coréligionnaires contre les prétentions lithuano-polonaises.

Il se produisit un changement lorsque, au milieu du XVII siècle, l'Ukraine se réunit politiquement à la Moscovie. Il s'agissait maintenant pour nos ancêtres de maintenir leur autonomie politique contre la centralisation et de défendre leur indépendance intellectuelle contre la censure et les empiètements de Moscou. Il leur fallait mettre en relief leurs droits historiques et nationaux, souligner leurs différences culturelles et nationales, et, puisque les Grands-Russes s'appropriaient exclusivement le nom de »Russes«, il leur fallut chercher un autre nom pour s'opposer plus efficacement à Moscou.

A la hâte, on employa l'ancien terme ecclésiastique de »Petit-Russe« qui commença à se répandre dans les classes dirigeantes ukrainiennes pour désigner leur administration, leur église, leur civilisation, leur language et qui resta, plus ou moins, en usage jusqu'au XIX siècle. Mais il ne s'implanta point dans la nation; les classes mêmes qui s'en servaient en reconnaissaient l'insuffisance. Non seulement les contrées ukrainiennes de l'ouest ne l'acceptèrent-elles pas et leurs habitants continuèrent-ils à s'appeler »russes« en opposition à la nation »moscovite«, mais encore les provinces ukrainiennes placées sous la domination russe, mais ne faisant pas partie de l'Hetmanat qui s'unit à Moscou en 1648, considéraient l'appelation de

[1] En ce qui touche l'évolution des termes de »petit-russe«, »blanc-russe« et »ukrainien« voir l'appendice à la fin du volume.

»petit-russe« comme leur étant étrangère, puisque c'était un terme spécialement appliqué à l'Hetmanat, c'est-à-dire, aux gouvernements de Tchernyhiv et de Poltava. Les territoires situés à l'est de ces gouvernements — ceux de Charkov et les districts voisins — gardèrent leur nom »d'Ukraine Slobidska«, tandis que les contreés à l'ouest du Dniéper n'entendaient pas être »petites-russiennes«.

Il fallut chercher une dénomination générale qui s'appliquât à tous les groupes de cette nationalité dont la vie intellectuelle n'avait cessé au cours des siècles de manifester les mêmes caractères propres, de cette nationalité dont l'unité apparaissait toujours plus clairement dans la conscience des masses. On essaya bien au XIX siècle d'introduire le terme de »iugo-russe«, mais celui »d'ukrainien« a fini par l'emporter. Il s'appliquait depuis longtemps aux territoires orientaux et prit de plus en plus un caractère généralement national et politique de la vie nationale. Il fut adopté dès le début par les grands maîtres du XIX siècle, spécialement par Chevtchenko, de sorte que, dans la seconde moitié du siècle, il se répandit promptement et devint la dénomination nationale pour tout le pays.

Mais, tandis que la terminologie nationale, à travers les circonstances que nous venos de relater, restait flottante et assez peu claire, la vie intellectuelle ukrainienne et spécialement la vie littéraire, présente une unité, une continuité de développement assez remarquable, surtout si l'on prend en considération les désavantages extérieurs dont elle eut à souffrir.

La littérature »russe«, telle qu'elle s'était développée au berceau historique de la race ukrainienne, à Kiev, sur le fondement d'une langue littéraire commune, née dans les centres intellectuels — les principaux monastères et la chaire métropolitaine — en étroite liaison avec le slavon rituel, apporté de Bulgarie, servit de source et de modèle aux ouvrages locaux, à ces petites littératures qui se développèrent plus tard dans les centres politiques et intellectuels de l'Europe Orientale. Dans les centres kiévois se rassemblèrent les forces culturelles, non seulement des environs immédiats de la ville, mais aussi des contrées éloignées qui étaient soumises à son gouvernement; le travail littéraire en commun et l'influence d'une langue rituelle commune neutralisèrent les particularités idiomatiques

et firent de la langue de Kiev un instrument littéraire général. En partant de la capitale pour aller remplir dans les provinces toutes sortes de fonctions administratives et ecclésiastiques, les membres de ses cercles littéraires et les élèves de ses écoles emportaient avec eux, en même temps que les oeuvres littéraires qui devaient servir de modèles, les manières et la langue littéraire kiévoises, qui s'implantèrent dans les centres provinciaux, parmi lesquels, lorsque Kiev fut déchu, devaient se distinguer en première ligne, dans les contrées ukrainiennes, Halitch et Vladimir Volynsky et, au XIV siècle, Léopol qui se manifesta alors comme le foyer commercial et industriel le plus important et le centre de la vie intellectuelle de l'Ukraine occidentale.

Une évolution profonde se produisit du XIII au XV siècle. Les sujets littéraires changent, la langue elle-même se modifie: elle prend plus de coloris local, les dialectes lui donnent plus de variété. Pour remplacer Kiev, il ne se forma pas de centre assez puissant qui pût maintenir l'unité de la langue commune. En même temps, l'influence de l'église orthodoxe s'affaiblit, lorsque les provinces occidentales furent réunies à la Pologne, tandis que celles du centre se joignaient à la Lithuanie: les éléments rituels disparurent de la langue littéraire et l'on vit s'établir la prépondérance du parler laïque, de la langue de l'administration, qui s'était développée sous l'influence marquée des dialectes blancs-russes, voisins des centres administratifs du grand-duché de Lithuanie. Au XVI siècle les lettres ukrainiennes, même au service de l'église, dans un but de popularisation, s'attachant aux exemples donnés par les prédicateurs protestants, se raprochent autant que possible de la langue parlée. Ainsi des écrivains, comme Hérazime Smotrytsky ou Jean de Vychnia, écrivent à peu près dans la langue usitée de leur temps dans les classes élevées ukrainiennes.

Néanmoins, la conscience d'un lien direct avec la tradition de Kiev, le sentiment d'être les héritiers de sa vieille littérature ne s'éteint pas au milieu de tous ces changements. Les Ukrainiens qui écrivent à cette époque (XIV—XVI siècles), qu'ils soient orthodoxes ou uniates, ne cessent pas de se regarder comme les continuateurs des vieux auteurs de Kiev, qu'ils considèrent comme leurs maîtres et législateurs. La vieille chronique kiévoise, dans ses diverses versions, continue à servir de fondement à toutes les annales postérieures. Les légendes des

saints kiéviens, recueillies du XI au XIII siècle dans le »Patericon de Kiev«, sans cesse remaniées et amplifiées, restent toujours le livre le plus populaire. L'extrait du mémoire des évêques ukrainiens, que l'on trouvera plus loin (page 20), donne bien la façon de penser des intellectuels de l'époque sur les liens de filiation qui unissent les cosaques contemporains aux anciens russes de Kiev et l'activité des patriotes alors vivant à l'oeuvre des Vladimir le Grand et autres protecteurs de la civilisation nationale. Nous retrouvons les mêmes idées chez ceux qui luttaient à Léopol pour la renaissance ukrainienne. Ils considéraient de leur devoir de réparer les fautes des générations antérieures, de remplir les lacunes laissées que les nouvelles luttes religieuses venaient de révéler à tous les yeux, de relever le niveau de l'éducation, et de développer l'activité des citoyens dans les sphères culturelles et nationales. Mais ce que l'on bâtit alors, se bâtit sur les vieux fondements de la civilisation de Kiev. Ce fut là le premier jalon de la renaissance ukrainienne, à la fin du XVI siècle et au commencement du XVII.

A ce moment, Kiev redevient le foyer national ukrainien. Ceux qui travaillaient à la renaissance religieuse et nationale s'y trouvaient plus en sureté, sous la protection des cosaques, qu'à Léopol qui, au XVI siècle, avait épuisé ses ressources économiques et qui, dans sa décadence, était devenu la proie de la réaction polonaise. Et, en tombant sous l'influence des cosaques, la renaissance ukrainienne se démocratise, se sécularise et, dans son expression extérieure, la langue, se rapproche de plus en plus de l'élément populaire.

Après que l'Ukraine Orientale se fût unie à Moscou, les intérêts confessionnels étaient assurés. Par suite ils cessèrent d'être le levier qui soulevait le mouvement intellectuel et national, le centre de gravité se déplace et au premier plan passent les intérêts politiques. Les grandes luttes nationales, objet de la littérature du temps, avaient été menées par les cosaques contre les Polonais et leur régime aristocratique, maintenant il s'agit d'assurer les droits politiques et sociaux acquis par l'épée, de défendre l'autonomie politique, culturelle et religieuse de l'Ukraine contre les prétentions de la bureaucratie et du clergé moscovite. Il est vrai que la censure moscovite, introduite en Ukraine dès que l'église nationale fut tombée dans le ressort du patriarche de Moscou (1685), avait mis

un frein à l'activité des presses ukrainiennes. Les idées politiques, par crainte des répressions, se renferment dans les correspondances privées, dans la littérature manuscrite; elles prennent, autant que faire se peut, une forme modérée, mais le ton d'opposition est évident. En 1720, le tzar Pierre, sous un prétexte religieux — les intérêts de la pureté de l'orthodoxie ukrainienne — défendit par ukase d'imprimer aucun livre en ukrainien, non seulement d'en éditer de nouveaux, mais de ne réimprimer les anciens que dans une traduction russe. Une censure spéciale fut chargée d'avoir soin que dans les livres ukrainiens il n'y eût »aucune différence« (d'avec le grand-russe), ni »aucun dialecte spécial«; l'imprimerie de Tchernyhiv, qui ne voulut pas se soumettre à la censure, fut saisie et transportée à Moscou. Ces mesures draconniennes portèrent un coup terrible au mouvement littéraire ukrainien: la production de livres imprimés fut réduite à un minimum et la vie intellectuelle nationale se cacha sous un vernis russe. Mais le résultat final se traduisit par une remarquable démocratisation de la littérature ukrainienne, qui se rapprocha de la vie populaire tant par le fond que par la forme.

La littérature théologique meurt; elle meurt aussi cette langue savante, proche du peuple, mais point populaire, que l'on avait cultivée dans les écoles du XVII siècle. En revanche, on voit se cristaliser et se répandre cette littérature en langue purement populaire, non encore imprimée, mais qui, à la fin du siècle, devait faire sortir des presses son premier livre »L'Enéïde travestie« de J. Kotlarevsky et cela à Pétersbourg. Les imprimeries de la capitale n'étaient pas soumises à la même censure prohibitive que les imprimeries ukrainiennes, ce qui explique que les premiers livres en langue ukrainienne parurent — en Grande-Russie.

Ce fait important — la transition de la langue littéraire, créée par la première renaissance, au parler purement populaire, tel qu'on le trouvait sur les lèvres des masses — assura encore une fois l'hégémonie spirituelle de l'Ukraine orientale sur la vie nationale. Et cela se passa sans bruit, presque inaperçu, sans tous ces débats philologiques, ces manifestes littéraires qui surgirent plus tard en quantités si considérables, lorsqu'il s'agit d'adopter en littérature la langue populaire en Ukraine Occidentale. Au debut cette langue n'avait été employée que pour produire, d'après la recette scolastique, des effets comiques.

Mais la poésie lyrique se tourna aussi vers elle pour donner une forme plus universellement sensible à ses émotions intimes. Il en résulta, qu'à la fin du dix-huitième siècle, les classes pensantes de l'Ukraine Orientale furent obligées de constater qu'à côté du jargon officiel de l'administration russe, introduit à tous les degrés de la hiérarchie après la suppression de l'autonomie ukrainienne, malgré la russification des écoles, malgré la littérature russe éditée à l'usage des Ukrainiens, principalement à Pétersbourg — il existait une littérature variée assez importante, surtout poétique, dans la langue populaire ukrainienne.

Par le fond comme par la forme, elle était beaucoup plus proche de toutes les classes de la population que la littérature officielle russe ou que la littérature religieuse désuète de la première renaissance, et cela décida de son succès. Une grande partie des classes dirigeantes était portée, par la force de l'habitude, à la considérer comme peu sérieuse et ne pouvant servir d'instrument culturel, aussi cacha-t-elle ses sympathies pour la nouvelle littérature sous le masque de l'ironie. Mais déjà à cette époque, même avant les tendances nouvelles du romantisme occidental, il existait ouvertement des »amateurs de la langue petite-russienne«, qui témoignaient d'un véritable enthousiasme pour ses créations, les estimant hautement, les considérant comme les égales des plus belles ouvres européennes, les collectionnant, se les communiquant, et, à la première occasion, ils les publièrent.

Quelques dizaines d'années plus tard, ce culte de la langue et de la tradition nationale, tel qu'il s'était formé à la fin du XVIII siècle, trouva un soutien et une sanction dans les idées romantiques qui arrivèrent alors d'occident. La renaissance slave leur servit souvent d'intermédiaire: Tchèques, Polonais, Slaves des Balkans recueillaient avec ardeur les monuments de la littérature nationale et surtout les créations populaires. En Ukraine, à cette époque, le patriotisme national puisait de nouvelles forces dans l'opposition politique contre le régime russe. Le dernier espoir de restaurer l'autonomie avait disparu; la perte des droits politiques, confisqués au profit de Moscou, se faisait vivement sentir; il se manifesta dans les hautes classes ukrainiennes une tendance à se rapprocher du peuple et à chercher un soutien dans cette grande victime de l'autocratie moscovite. La pénible situation économique et sociale de ces masses s'empirait encore, grâce à l'obscurantisme intellectuel,

auquel les condamnait l'égoisme administratif. Les vieilles écoles de langue nationale étaient supprimées, les nouvelles écoles russes étaient inutiles aux alogènes. Il n'existait aucune littérature instructive qui pût servir aux masses, par suite de la proscription de la langue maternelle. Certes, la littérature poétique, telle quelle vivait dans le peuple, constituait un facteur moral inestimable pour l'éducation, mais sa richesse même et la profondeur de ses émotions soulignaient encore davantage le manque de connaissances réelles. La création d'une littérature en langue vulgaire devenait indispensable pour relever le niveau intellectuel général par l'éducation nationale. C'est ainsi que les efforts humanitaires des meilleurs citoyens, les traditions politiques de l'Hetmanat et le romantisme national, renforcés des idées congénères venus d'occident, se trouvèrent converger vers le même but. La fondation de la première université sur le territoire ukrainien, à Charkov, devint pour toutes ces tendances le foyer souhaité qui avait manqué jusque-là

La vieille *alma mater* ukrainienne, l'académie de Kiev, ne faisait depuis longtemps que végéter. Le désir des Ukrainiens de la changer en université et de fonder, en outre, une autre de ces institutions plus à l'est, s'était toujours heurté au refus de l'administration russe, qui cherchait à attirer les jeunes intelligences vers les seuls centres scientifiques de Pétersbourg et de Moscou. L'autorisation donnée à la noblesse de l'Ukraine Slobídska d'organiser à ses frais une université à Charkov, constitua une remarquable exception à cette politique d'annéantissement intellectuel de l'Ukraine. Cette fondation signifiait, d'ailleurs, un relâchement de la censure, car, d'après les lois alors en vigeur, l'université était le centre de toutes les institutions culturelles de son ressort et il appartenait à son corps enseignant d'y exercer la censure. Avec cela, quoique la nouvelle université fut russe, elle ne tarda pas à réunir les forces intellectuelles de l'Ukraine, elle devint le premier centre de la nouvelle renaissance, qui, dans les circonstances que nous avons relatées, avait commencé à se dessiner dans la première moitié du XIX siècle.

Comme on le voit, elle prit son premier essor en Ukraine orientale, bien loin de toute influence étrangère et de toute excitation politique, comme on a si souvent essayé de le représenter. La première pierre en fut posée, sans le vouloir, par la

politique du gouvernement russe lui-même. Les influences occidentales qui agirent sur le développement de la littérature ukrainienne ne lui arrivèrent aussi que par l'intermédiaire des écoles russes et de la littérature russe. Les premiers écrivains se recrutèrent parmi les moyens propriétaires, les employés subalternes, les professeurs, les instituteurs, le clergé, tous gens bien éloignés de n'importe quelles idées »révolutionnaires«. Ce fut un produit de la vie ukrainienne, l'expression de ses besoins.

L'Ukraine Occidentale, appartenant alors à l'Autriche, et qui n'avait eu à souffrir ni des ukases de Pierre I, ni des luttes avec la langue russe officielle, n'entra que plus tard dans le mouvement. Les traditions de la première renaissance, dont Léopol avait été le centre, avaient jeté là des racines plus profondes: le désir de suivre la nouvelle littérature de l'Ukraine Orientale et d'adopter la devise du démocratisme, rencontra la désapprobation du haut clergé qui jouait un rôle prépondérant dans la vie locale. L'administration autrichienne regarda ces tendances »pan-ukrainiennes« avec les mêmes yeux que le clergé uniate: c'était une appariton peu désirable et dans ses conséquences même dangereuse. La lutte entre les idées nouvelles et les anciennes se tira en longueur. Ce ne fut que dans la seconde moitié du XIX siècle que la Galicie et la Bukowine se joignirent au mouvement déjà ancien en Ukraine Orientale. Et pour l'Ukraine transcarpathique on ne peut en dire autant, même aujourd'hui.

Tout cela bien considéré, on voit qu'une histoire de la littérature ukrainienne, et, par conséquent, une anthologie qui veut donner une idée de son évolution, ne peut se borner à la littérature moderne qui s'est développée organiquement, quoique sous de nouvelles influences, de la »littérature petite-russienne« du XVIII siècle. On ne peut pas non plus prendre comme point de départ l'époque cosaque, car elle se fondait sur les idées et le matériel littéraire de la première renaissance, dont elle refondit lentement le contenu sous de nouvelles formes. Et cette première renaissance, en dépit d'éléments nouveaux, n'était, en somme, qu'une résurrection des anciennes traditions de Kiev et de Galicie, après le dépérissement de l'église orthodoxe, qui était considérée comme l'égide de la vie et la civilisation nationale. Elle vécut des souvenirs de la gloire des anciens princes, de Vladimir le Saint, du sage Iaroslav, de Roman

le Grand et de ceux de la magnificence de l'église orthodoxe de l'époque. Elle s'illumina de l'éclat de l'art et de la littérature du temps d'Hilarion, de Théodose et de Nestor; elle fit revivre des réminiscences des chroniques kiévoises et galiciennes du XI au XIII siècles, les fondations du roi Danilo et du prince Léon. Séparer la »renaissance littéraire« du XVI siècle de la vie à Kiev et en Galicie aux XIII et XIV siècles, nous serait aussi difficile que de détacher cette dernière époque de la période »pan-russe« des deux siècles précédents. Dans les deux cas il est absolument nécessaire de connaître le passé pour se faire une idée de l'évolution organique.

Pour l'histoire de la littérature grand-russe,* quoiqu'elle soit liée moins étroitement à la période de Kiev, personne ne songera à l'exposer en commençant par l'époque où elle devint indépendante, à partir du XIV siècle, lorsque le siège métropolitain fut transporté à Vladimir de Souzdal et puis à Moscou, faisant de ces villes des foyers de vie intellectuelle. On n'en fixe point les débuts à Novgorod, à Rostov ou à Vladimir aux XI et XII siècles, mais on prend comme point de départ la littérature de Kiev à la même époque, comme le centre autour duquel se réunissaient toutes les contrées de la »puissance russe«. Et il faut agir de même en ce qui concerne la littérature ukrainienne, avec beaucoup plus de raisons encore, puisqu'elle est plus intimement liée aux anciens monuments de Kiev, qui ont été créés en majeure partie par des forces tirées des contrées ukrainiennes et en étroite relation avec la vie de ces pays.

C'est pourquoi la présente »Anthologie« commence par des extraits des oeuvres les plus importantes de la période de Kiev, quoiqu'ils soient peut-être connus du lecteur par l'histoire de la littérature russe. Nous nous bornons, d'ailleurs, à donner quelques passages peu nombreux des anciennes chroniques kiévoises, qui ont servi dans la suite de prototype à tous les ouvrages de ce genre; ces annales ont constitué, pour ainsi

* Ce que l'on appelle la »littérature russe«, si l'on en excepte la période russe commune de Kiev, ce n'est point une »littérature pan-russe«, mais seulement une littérature »grande-russienne«, qui s'est développée parallèlement à la littérature ukrainienne ou »petite-russienne«. C'est dans ce sens que s'est prononcée l'académie des sciences de Pétersbourg, dans son memorandum de 1905 cité par M. Meillet: »Académie Impériale des Sciences sur l'abolition des restrictions de la littérature ukrainienne« 1905, édition officielle.

dire, le squelette de la littérature ukrainienne des temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Nous reproduisons des exemples de la rhétorique usitée dans le panégyrique d'Hilarion, les sermons de Cyrille de Tourov et qui a servi de modèle à la prose artistique des époques postérieures. Parmi des oeuvres poétiques, le poème sur l'expédition d'Igor et le panégyrique de Roman traitent un sujet particulièrement vivant qui devient l'un des thèmes principaux de la poésie ukrainienne: les combats de la steppe, la lutte de la civilisation slave contre les dévastations des nomades. Nous trouvons les échos attardés de cette littérature, aux XIV et XV siècles, dans le poème sur la résurrection de Lazare qui se ressent de l'influence du poème d'Igor et dans l'épître de Missaël, un des derniers adeptes de la rhétorique qui florissait dans les sermons d'Hilarion.

En ce qui concerne la première renaissance, qui se concentra surtout autour de »l'Académie d'Ostrog« et de la Confrérie de Léopol, nous donnons tout d'abord la parole à deux tribuns de l'époque, qui s'élevèrent contre l'oppression par le catholicisme polonais de la conscience de leurs compatriotes, contre l'étranglement de l'église nationale, de la tradition et de l'histoire: Hérazime Smotrytsky, de l'académie d'Ostrog, Jean de Vychnia, de la Galicie. D'une époque un peu postérieure, nous donnons les lamentations de Melety Smotrytsky sur le malheureux état de la vie nationale et de l'eglise orthodoxe un peu avant que les cosaques apparussent pour les protéger. Le mémorandum des évêques ukrainiens qui suit, ne se contente pas de donner une appréciation sur ces nouveaux défenseurs des libertés nationales, mais il manifeste aussi la conscience historique de l'époque considérant les ouvriers de la renaissance comme les véritables descendants des champions d'autrefois.* Deux pièces de vers donneront un exemple des productions des nouvelles écoles organisées par la renaissance sur le modèle occidental. Malgré leur rudesse élémentaire, elles ont une place dans la littérature comme exemples de ces productions humoristiques, qui, sous la forme intentionnellement grossière transmise par la tradition scolaire, se sont conservées jusqu'au XIX siècle.

* Les »lamentations« et le »mémorandum« en considération du public auqual ils s'adressaient, furent publiés en polonais. De même »L'Histoire des Russes ou de la Petite-Russie« fut écrite par l'auteur ou les auteurs anonymes en russe. Ce sout les seules oeuvres en langues étrangères donc il soit donné des extraits dans cette anthologie.

Après la première partie consacrée à la première renaissance, nous avons dédié quelques pages à la poésie populaire sur le développement de laquelle l'époque cosaque avait laissé la forte empreinte qu'elle porte encore aujourd'hui, ou, plus exactement, qu'elle portait dans la première moitié du XIX siècle, quand on recueillit avec piété les productions populaires, car, aujourd'hui, il ne reste que bien peu de choses des anciennes créations dans la bouche du peuple.

On sait que la poésie populaire ukrainienne devança de longtemps la poésie écrite et que, pendant neuf siècles, elle se développa parallèlement avec elle, tout en changeant les thèmes dont ces deux littératures, écrite et orale, se fécondaient réciproquement. Elle a donc eu son histoire particulière qui nous échappe malheureusement en grande partie, car nous ne pouvons saisir que les phases de son évolution les plus récentes qui portent indubitablement le sceau des périodes de la vie nationale qui y correspondent. C'est l'époque des princes et des boïards, puis le christianisme, les luttes avec les hordes, qui, sous l'influence des chanteurs serbes errants finirent par se cristalliser autour des Turcs et des Tartares. Plus tard, ce fut la cosaquerie, les guerres contre les Turcs et les Tartares, la servitude sous les Polonais. En tenant compte de cela, on peut diviser le répertoire poétique populaire de la façon suivante:

Le groupe le plus ancien ou archaïque. Ce sont de vieilles créations qui ne rappellent ni le christianisme, ni le régime des princes et des boïards; hors les additions plus récentes, mécaniquement enchâssées, elles reproduisent des inventions d'un caractère évidement plus ancien.

Les pièces qui manifestent une influence organique de l'époque des princes et des boïards, comme plusieurs Noëls, chansons de noce etc.

Le groupe à sujets chrétiens.

Les chansons sur les invasions des hordes et des Turcs, l'esclavage chez l'ennemi, les évasions etc. Quelques-unes des poésies de ce cycle ont un arrangement caractéristique qui provient, peut-être, de l'imitation des ménestrels serbes, très répandus en Ukraine au XV et XVI siècles.

Les sujets cosaques.

Dans la seconde moitié du XVII siècle et, probablement, sur une plus grande échelle au XVIII siècle, ces sujets cosaques furent remaniés et redonnés sous la nouvelle forme de ce qu'on

appelle les »doumy«. Nous en donnons un échantillon à la page 35. Ce cycle s'occupe plus spécialement des guerres de Chmelnytsky, des exploits maritimes des cosaques, de l'esclavage chez les Turcs et des combats dans la steppe avec les Tartares.

Vers cette époque et plus tard, surtout au XVIII siècle et même au commencement du XIX, sous l'influence, entre autres, de la poésie lyrique ukrainienne contemporaine dont les créations passèrent en grand nombre dans le répertoire verbal des masses, les chansons populaires purement lyriques, ornementées de motifs cosaques, mais non politiques, subirent aussi une nouvelle transformation et il se forma une poésie populaire nouvelle qui devait avoir une très grand influence sur la poésie artistique du XIX siècle.

Dans cette partie de notre anthologie, nous nous sommes efforcés de donner des spécimens de tous les principaux genres de la poésie populaire, mais, pleinement convaincus qu'une traduction en prose ne pouvait donner qu'une faible idée de leur beauté qui doit beaucoup à la mélodie du rythme, à la plénitude du son, à la rime et à la simple euphonie verbale, nous nous sommes bornés à choisir un petit nombre d'exemples dans l'énorme masse de ces productions qui semblent bien constituer le répertoire populaire le plus riche qui soit au monde.

En ce qui concerne en général les oeuvres poétiques, introduites dans la présente anthologie, on pouvait essayer d'en rendre le rythme dans un traduction plus ou moins libre en vers, mais, comme il aurait été imposible de reproduire exactement les beautés de cette invention verbale qui excitait l'enthousiasme des »amateurs de parler petit-russe« dans l'Eneïde travestie par exemple, ou dans les poésies d'Artémovsky-Houlak, nous nous sommes contentés d'en donner une simple traduction en prose.

De la littérature du XVIII siècle, de cette époque de transition, dite petite-russienne, entre les deux renaissances, on a choisi ce qui pouvait le mieux caractériser les courants principaux, ce qui formait un chaînon entre l'ancien et le nouveau, comme les exemples de sentiment patriotique des classes dirigeantes ukrainiennes que l'on trouvera dans les vers de Mazeppa, dans la préface de Velytchko et chez l'auteur anonyme de l'histoire de la Petite-Russie. L'humanisme du philosophe moraliste Skovoroda forme un pont entre les ardentes philippiques de Jean de Vychnia et les motifs lyriques du XIX siècle

(par ex. »Pidlissié« de Chachkevitsch, ou la »Servante« de Chevtchenko). Les vers burlesques et »l'Eneïde travestie« repètent sous une nouvelle forme les vieilles facéties en usage dans les écoles, dont nous trouvons encore des échos jusque dans le siècle dernier. Les intermèdes du XVIII siècle servent d'intermédiaire entre ceux du XVII et la première moitié du XIX, tandis que le vénérable »Vertèpe« n'a pas encore disparu des planches.

La renaissance du XIX siècle est représentée par des extraits des principales oeuvres littéraires de l'époque. Il aurait été possible de les multiplier et de les compléter par des passages d'ouvrages de second ordre. La rédaction a préféré réserver une plus grande place aux trois grands auteurs du milieu du siècle, la période classique de la littérature ukrainienne.

En attendant l'histoire de la littérature ukrainienne que l'Institut Sociologique se propose de donner au public, ces quelques notes suffiront, peut-être, pour qu'on puisse se faire une idée de l'évolution littéraire jusqu'au milieu du XIX siècle. Un anthologie consacrée à l'époque postérieure fera prochainement l'objet des soins les plus pressants de l'Institut Sociologique Ukrainien.

M. H.

TABLE DES MATIÈRES.

LES ORIGINES.

La vieille chronique de Kiev.

L'extrait que nous reproduisons ici sur les guerres de Sviatoslav (960 à 972) est tiré de la partie la plus ancienne de la première chronique de Kiev, appelée chronique de Nestor. Cette partie intitulée »Povesti vremennych let« avait été écrite originairement entre 1030 et 1040 et reçut sa rédaction définitive au commencement du douzième siècle. Elle s'est inspirée des légendes et des épopées de l'époque.

Quand il eut grandi et qu'il eut atteint l'âge viril, le duc Sviatoslav assembla des guerriers nombreux et vaillants, car il était vaillant lui-même et léger comme un léopard et il se signala dans bien des guerres. Il n'emmenait jamais de transport avec lui, ni de chaudrons, et ne faisait pas bouillir la viande, mais il la coupait en minces lanières, que ce fût du cheval, du gibier ou du boeuf et il la mangeait après l'avoir rôtie sur la braise. Il n'avait pas de tente et dormait par terre sur une couverture, la tête sur sa selle. Ses soldats étaient comme lui.

Une fois Sviatoslav marcha sur Péréïaslav et les Bulgares s'enfermèrent dans la ville. Puis ils firent une sortie contre Sviatoslav et ce fut une grande bataille. Les Bulgares commencèrent par avoir le dessus. Alors Sviatoslav dit à ses soldats: »Il nous faudra mourir ici, frères et compagnons, agissons donc en hommes!« Et, vers le soir, Sviatoslav eut le dessus et il prit la ville d'assaut.

Puis il envoya dire aux Grecs: »Je veux marcher contre vous et prendre votre ville comme j'ai pris celle-ci.« Et les Grecs répondirent: »Nous sommes trop faibles pour te faire résistance, prends plutôt un tribut de guerre pour toi et pour tes compagnons et dis nous combien vous êtes pour que nous payions d'après le nombre des têtes.« Mais les Grecs ne le disaient que pour tromper les Russes, parce qu'ils ont été faux de tout temps. Sviatoslav leur répondit: »Nous sommes deux

dizaines de mille,« il ajouta une dizaine en plus, car les Russes n'étaient que dix mille. Alors les Grecs ne payèrent pas le tribut et expédièrent cent mille hommes contre Sviatoslav. Sviatoslav s'avança vers les Grecs et il y eut une rencontre. Les Russes eurent peur de la masse des soldats grecs, mais Sviatoslav leur dit: »Nous n'avons plus la possibilité de nous sauver, il faut rester bon gré mal gré. Ne déshonorons pas notre pays russe, laissons nos os ici. Morts, nous n'aurons pas de honte, en nous sauvant que nous en aurions. Je ne fuirai pas, moi. J'irai en avant et, une fois ma tête tombée, faites vous-mêmes ce que bon vous semblera.« Et les soldats dirent: »Où ta tête tombera, les nôtres tomberont aussi.« Et les Russes formèrent leurs lignes et il y eut une grande bataille; Sviatoslav fut vainqueur et les Grecs se sauvèrent. Sviatoslav marcha donc contre leur ville en guerroyant contre les habitants et pillant les villes qui restent encore désertes depuis ce temps.

Alors l'empereur rassembla ses nobles et toute sa cour et dit: »Qu'allons nous faire, puisque nous ne pouvons lui résister?« Et les nobles lui dirent: »Envoie lui des cadeaux pour l'éprouver et pour savoir s'il aime l'or et les riches étoffes.« On lui envoya donc de l'or et des étoffes et un sage auquel on dit: »Fais attention à son regard, à son visage et tâche de deviner sa nature.« Le sage prit les présents et alla chez Sviatoslav. Quand on lui dit que les Grecs étaient venus pour le saluer et lui apporter des présents, il dit: »Faites les entrer!« Ceux-ci entrèrent et, l'ayant salué, ils étalèrent l'or et les riches étoffes devant lui. Mais Sviatoslav, sans même regarder, dit à ses pages: »Enlevez cela!« Les messagers revinrent chez l'empereur et quand la cour fut rassemblée, ils dirent: »Nous avons été chez lui et nous lui avons présenté les cadeaux, mais il ne les a pas même regardés et a dit de les enlever.« Et quelqu'un dit: »Tente-le encore une fois et envoie-lui des armes.« On l'écouta et on envoya une épée et d'autres armes. On les apporta chez Sviatoslav qui tout de suite se mit à les louer, à faire des compliments à l'empereur. Les messagers revinrent chez l'empereur et lui racontèrent comment tout s'était passé. Les nobles dirent: »Ce doit être un homme sans pitié, puisqu'il ne tient pas aux richesses, mais qu'il préfère les armes; consens à lui donner un tribut de guerre.« Sur quoi l'empereur lui envoya dire: »Ne marche pas contre la ville, mais demande le tribut que tu voudras.« Car il était sur le point de prendre Constantinople. On lui paya le tribut de

2

guerre et il se fit même donner la part des morts, disant que leurs familles la receveraient. Il reçut bien des présents et s'enrevint à Péréïaslav couvert d'une grande gloire.

Panégyrique du duc Vladimir.

(Extraits.)

Ce panégyrique forme la péroraison d'un sermon »Sur la loi (de Moïse) et la grâce (du Chris)«, attribué à Hilarion, métropolite de Kiev, et prononcé en présence du prince de Kiev, Iaroslav († 1054) et de sa famille. C'est le plus bel exemple que nous possédions de l'éloquence ecclésiastique au XI siècle, fortement imprégnée de réthorique byzantine.

La terre romaine entonne les louanges et glorifie St. Pierre et Saint Paul par lesquels elle a cru en Jésus Christ, fils de Dieu, l'Asie, Ephèse et Patmos célèbrent St. Jean l'Evangéliste, l'Inde St. Thomas, l'Egypte St. Marc; tous les pays, toutes les cités, tous les hommes vénèrent et glorifient les maîtres qui les instruisirent dans la foi chrétienne. Célébrons nous aussi, par nos faibles louanges, les grands et étonnants exploits de notre maître et gouverneur, le grand Kahan* de notre terre — Vladimir. Louons le petit-fils de l'ancien Igor, fils du grand Sviatoslav, de ceux qui dans le temps regnèrent par leur vaillance et leur courage. Ils furent connus dans de nombreux pays et leurs victoires sont encore rappelées et célébrées, car ils ne régnèrent pas dans un pays ignoré et obscur, mais sur le pays russe, qui est connu dans tous les coins de la terre.

Lève-toi de ton tombeau, ô chef vénérable, chasse le sommeil! Tu n'es pas mort mais endormi jusqu'au moment où nous nous lèverons tous. Lève-toi, tu n'es pas mort et il ne te sied pas de mourir, toi qui as cru en Jésus Christ, vie de tout l'univers. Chasse ton sommeil, lève tes yeux afin de voir à quels honneurs le Seigneur t'a élevé, en conservant sur terre ta mémoire parmi tes fils. Lève-toi, vois ton fils Georges,** vois ta chair, vois ton bien aimé, vois celui que le Seigneur a tiré de tes flancs; vois-le embellissant le trône de ton royaume et réjouis-toi.

Vois aussi ta pieuse belle-fille Irène, vois tes petits-fils et tes arrières petits-fils, comme le Seigneur les a conservés, comme

* Titre Khazare des princes souverains.
** Iaroslav.

ils suivent pieusement tes instructions, comme ils fréquentent les saintes églises, comme ils louent le Christ et adorent son saint nom.

Vois encore la cité resplendissante de grandeur, vois les églises florissantes, vois le christianisme se propageant, vois la ville illuminée par les saintes icônes, brillante, embaumée par l'encens, résonnant de louanges et de cantiques sacrés. Et voyant tout cela réjouis-toi et glorifie le Dieu bienfaisant, constructeur de ces merveilles. .

Cyrille de Tourov:

Sermon pour le premier dimanche après Pâques (Quasimodo).

Cyrille, évêque de Tourov, entre 1150 et 1180, auteur très fécond, a écrit beaucoup de sermons et de prières. Dans ce qui nous a été conservé, nous trouvons des exemples typiques du style imagé de l'époque.

Le soleil se lève aujourd'hui et réchauffe joyeusement la terre, car en ce jour le soleil de justice, Jésus, est sorti du tombeau pour sauver ses fidèles. Aujourd'hui, la lune, quittant son piédestal, cède sa place à un astre plus grand. Le règne de l'ancien Testament avec ses prophètes et son Sabbat cesse, comme l'a annoncé l'Ecriture, pour rendre honneur à la loi de Jésus et à son Dimanche. Aujourd'hui, l'hiver du péché se termine dans le repentir et la glace de l'incroyance a fondu aux rayons de la vérité, parce que l'hiver païen de l'idolâtrie a pris fin par la science des Apôtres et par la foi de Jésus et que la glace de l'incrédulité de Thomas* s'est fondue à la vue des flancs du Christ. Maintenant le printemps règne et vivifie la terre entière; le vent et les orages engendrent les fruits de leur haleine; la terre, en faisant pousser les semences, produit le gazon

Le printemps, c'est la belle religion qui vivifie les hommes par le baptême et les orages des pensées criminelles que le repentir a changées en vertus produisent des fruits bienfaisants à l'homme; tandis que la terre de notre être, ayant absorbé comme une semence la parole divine, et toujours remplie d'une sainte terreur, produit le salut de l'âme.

Aujourd'hui les petits agneaux et les jeunes veaux courent alertement çà et là sur les routes et reviennent joyeusement

* Ce dimanche est appelé dans l'église orthodoxe Dimanche de Thomas.

vers leurs mères, tandis que les bergers glorifient le Christ en jouant des airs joyeux sur leurs chalumeaux. Par agneaux j'entends les justes parmi les païens et par veaux les serviteurs des idoles dans les contrée infidèles; grâce à l'incarnation du Christ, à la science des apôtres et aux miracles, dès qu'ils ont accepté la loi et sont revenus à l'église, ils sucent le lait de la science et les docteurs chrétiens prient pour tout le le troupeau et glorifient le Christ d'avoir réuni les loups et les agneaux en un même troupeau.

Aujourd'hui les arbres se couvrent de bourgeons et les fleurs odorantes s'ouvrent, les jardins exhalent des parfums aromatiques et les ouvriers travaillent pleins d'espoir en invoquant le Christ fécondateur. Nous avons été comme les arbres sauvages des forêts qui ne portent aucun fruit, mais maintenant la foi chrétienne a été semé sur notre incroyance, nous tenons de l'arbre de Jessé et nous produisons des vertus comme des fleurs, en attendant notre renaissance en paradis, et les évêques qui travaillent dans le champ de l'église attendent leur récompense du Christ.

Maintenant les laboureurs de la parole, qui mènent leurs boeufs sous le joug spirituel, enfoncent le soc de la croix dans le sol de la pensée, tracent les sillons du repentir et sèment les graines de l'esprit en se réjouissant dans l'espoir des biens à venir. Aujourd'hui, par suite de la résurrection, le règne de l'ancienne loi cesse et celui de la nouvelle commence. Aujourd'hui, les rivières apostoliques se remplissent, les poissons se multiplient et le pêcheurs, ayant sondé les profondeurs de l'incarnation divine, ramènent des filets pleins, car, selon les mots du prophète, la terre s'écoulera en rivières, les incrédules auront les yeux ouverts et seront guéris. Ajourd'hui, les abeilles monastiques étonnent le monde par leur sagesse, car elles se nourrissent elles-mêmes dans les déserts, émerveillant les anges et les hommes. Elles se posent sur les fleurs et préparent le miel pour donner aux hommes et à l'Eglise ce qui leur est nécessaire. Tous les oiseaux chanteurs des choeurs de l'Eglise font leurs nids et sont dans la joie, car les oiseaux, a dit le Prophète, ont trouvé leurs nids sur les autels et leurs chants glorifient Dieu d'une voix intarissable.

Du poème sur l'expédition d'Igor (1185).

Ce poème fut composé, vers 1187, à la cour du duc de Kiev, après que Igor fut retourné de la captivité, où il était tombé dans sa malheureuse expédition contre les Coumanes (Polovetz). C'est le seul monument qui nous ait été conservé presque entièrement de la vieille poésie épique. Les allusions qu'il renferme montrent que ce genre était très cultivé dans les cours princières. Malheureusement la seule copie du poème qui existait a disparu pendant l'incendie de Moscou, en 1812; ce qui aggrave encore les difficultés de l'interprétation.

Ne serait-il pas juste, ô, mes frères, de redire à l'ancienne mode le récit douloureux de la guerre d'Igor, Igor, fils de Sviatoslav? Mais nous commencerons notre récit comme une ballade de notre temps et non à la manière de Boyane. Car Boyane, l'enchanteur, quand il chantait un chant en l'honneur de quelqu'un, laissait courir sa pensée comme un écureuil sur les arbres, comme un loup gris sur la terre, comme l'aigle argenté sous le nuage.

Il se rappelait, dit-on, les guerres patricides de l'ancien temps! Il envoyait dix faucons sur un vol de cygnes, celui qui était touché le premier entonnait un chant en l'honneur du vieux Iaroslav, du preux Mstislav, qui tua Rededia devant les troupes des Kassogs, ou du beau Roman, fis de Sviatoslav.

Mais ce n'étaient pas des faucons que Boyane, ô, mes frères lançait sur un vol de cygnes, mais de ses doigts inspirés il touchait les cordes vivantes de sa harpe et ce sont elles qui chantaient la gloire des ducs!

Commençons donc, ô mes frères, ce récit, depuis les temps du vieux Vladimir jusqu'à ceux de notre Igor, qui renforça son esprit de prudence et aiguisa son cœur de courage. Il s'emplit d'un esprit guerrier et conduisit ses troupes vaillantes contre le pays des Polovetz pour venger le pays russe.

*

O Boyane, rossignol des temps passés, c'est toi qui devrait chanter ces guerres:

Les chevaux hennissent au bord de la Soula, sa gloire résonne à Kiev, les clairons sonnent à Novgorod, les drapeaux flottent à Poutivle, c'est Igor qui attend son frère Vsevolode.

Et Vsevolode, le buffle guerrier, lui dit: Mon frère, unique comme le soleil, mon Igor, nous sommes les deux fils de Sviatoslav! Fais harnacher tes chevaux, mon frère, car les miens

sont prêts, ils attendent plus loin près de Koursk. Et ces hommes de Koursk sont des chevaliers valeureux, leur mère les a emmaillotés au son du cor, c'est sous des casques qu'ils furent élevés, recevant leur nourriture au bout d'une lance. Tous les chemins leur sont connus, tous les ravins, leurs arcs sont tendus, leurs carcois garnis et leurs sabres aiguisés. Eux mêmes, ils sautent comme des loups dans les champs, cherchant le renom pour eux et la gloire pour leur duc.

*

Le vendredi matin ils écrasèrent les misérables troupes des Polovetz, ils couvrirent les champs de flèches, capturèrent les belles filles des Polvetz et, avec cela de l'or, des velours et de riches brocards. Les vêtements et les fourures et tous les trésors des Polovetz servirent à faire des passerelles dans la boue et à combler les marais. L'oriflame d'or, le drapeau blanc, la tcholka* écarlate, l'armure d'argent, tout cela au fils vaillant de Sviatoslav! . . .

Les fils d'Oleg, tels de jeunes oiseaux qui sommeillent au milieu d'un champ, ils se sont aventurés bien loin! Ils n'étaient pas faits pour la défaite, ni pour plier devant le faucon, ni devant l'épervier, ni devant toi, noir corbeau, païen de Polovetz!

Gza se sauve comme un loup, Kontchak** lui montre le chemin, ils courent vers le Don immense.

*

Le lendemain de très bonne heure une aube sanglante annonçait le jour; le nuages noirs*** s'avancent de la mer pour obscurcir quatre soleils.† Des éclairs bleus tremblent dans les nues! Il y aura un grand orage! Il pleuvra des flèches du côté de l'immense Don. C'est ici que des lances se briseront, que les sabres se heurteront contre les casques des Polovetz, ici, au bord de la Kayala, près de l'immense Don.

O pays russe te voilà déjà derrière les collines!

Voilà que les vents, fils de Stribog,†† portent sur leur haleine les flèches des Polovetz contre les troupes vaillantes d'Igor.

---

* Tcholka — queue de cheval suspendue à la lance.
** Gza et Kontchak étaient Khans des Polovetz.
*** Les nuages noires, c'est-à-dire, les troupes des Polovetz
† Les quatre ducs qui mènent l'expédition.
†† Stribog — dieu du vent et de l'orage.

La terre gronde, les rivières coulent bourbeuses, la poussière recouvre les champs, les drapeaux jasent entre eux. Les Polovetz avancent du côté du Don, et de la mer et de toutes parts, ils entourent les troupes russes. Ces enfants du malin remplirent le champ de leur cris, et les braves Russes le baricadèrent de leurs boucliers.

O toi, buffle guerrier, Vsevolode! Tu es debout dans la bataille, crachant des flèches sur l'ennemi, faisant résonner ton glaive d'acier contre les casques. Où que tu ailles, où que l'on voie étinceler ton casque d'or, des têtes païennes tombent, les casques des Avares sont brisés par ta main, Vsevolode!

*

Le temps de Troyan est passé et aussi celui de Iaroslav. Vinrent ensuite les guerres d'Oleg, Oleg fils de Sviatoslav. Du temps de cet Oleg, fils de Malheur,* la discorde semée poussa. Les enfant de Dagebog** se mouraient, pendant les guerres des ducs la vie des hommes devint courte. Alors dans le pays russe on entendait rarement chanter un laboureur, mais souvent les corbeaux croassaient en déchiquetant les cadavres et les corneilles bavardaient en volant vers leur proie. C'était au temps de ces anciennes guerres, mais on n'a jamais connu de guerre comme celle-ci.

Du matin au soir, du soir au matin, les flèches aiguisées volent, les sabres se heurtent contre les casques, les piques d'acier se rompent au milieu d'un champ inconnu, au fond de la steppe dès Polovetz. Sous les sabots des chevaux la terre noire semée d'ossemants fut arrosée de sang, elle fit pousser la douleur pour le pays russe.

Mais quel est ce bruit confus, quel est ce son? Je l'ai entendu ce jour-là avant l'aube. Igor fait revenir ses troupes, il ne veut pas abandonner son frère Vsévolode. On se battit un jour, on se battit deux jours, le troisième vers midi les drapeaux d'Igor s'abaissèrent. C'est ici que les frères se séparèrent au bord de la rapide Kayala. Le vin sanglant ne suffit pas, les vaillants Russes terminèrent leur banquet.*** Ils enivrèrent leurs hôtes et tombèrent eux mêmes pour le pays russe.

---

* Il y a un jeu de mots dans l'original: Horeslav, fils de malheur, au lieu de Sviatoslav.

** Dagebog — le soleil, les enfants de Dagebog, c'est le genre humain.

*** Dans cette métaphore le vin représente le sang, le banquet le combat.

De la Chronique de Galicie.

La chronique de Galicie, composée vers 1250, est un des monuments les plus remarquables du treizième siècle. Le récit commence après la mort de Roman (1205) et l'éloge de ce prince, que nous reproduisons ci-dessous, en forme l'introduction. Il se base probablement sur un chant dithyrambique en l'honneur de Roman, mais en faisant un parallèle entre ce prince et son aïeul Vladimir Monomaque, il cite un fragment d'une épopée de la seconde moitié du XII siècle.

Le feu duc Roman, monarque de toute la Russie, vainquit tous les peuples païens. Vivant selon la sagesse des lois de Dieu, il se rua sur eux comme un lion, car il était méchant comme un linx, les exterminant comme s'il eut été un crocodile et parcourant leur terre comme un aigle. Il était courageux comme un buffle.

Il égalait en cela son grand-père le Monomaque, qui écrasa les misérables Ismaélites, appelés Polovetz, qui exila Otrok chez les Obez* derrière la Porte de Fer. Mais Sertchane restant au bord du Don, fut obligé de se nourrir de poissons.** Pendant ce temps Vladimir Monomaque puisait l'eau du Don dans son casque d'or*** et après avoir chassé les Polovetz, il régnait sur leurs terres.

Mais après la mort de Monomaque, Sertchane envoya le seul ménestrel qui lui restait, Ore, à Otrok chez les Obez et lui dit: »Vladimir est mort! Reviens donc, viens dans ton pays, ô mon frère. — Dis lui cela, répète-lui toutes mes paroles, chante lui des chansons des Polovetz, mais s'il refuse de revenir, donne lui cette herbe à sentir, cette herbe qui s'appelle ievchane.«

Mais Otrok ne voulut point revenir, ni même écouter les chants, et le messager lui donna à sentir cette herbe. L'autre, l'ayant senti se mit à pleurer en disant: »Il vaut mieux laisser misérablement ses os dans son pays que d'être grand à l'étranger!«

Il revint sur ses terres et engendra Kontchak qui ravagea les contrées de Soula, faisant ses expéditions à pied, son chaudron sur les épaules.

Ainsi le duc Roman tâcha d'égaler les prouesses de son ancêtre et s'efforça d'exterminer les barbares.

---

* Nom du peuple qui habitait le Daghestan actuel.

** C'était le comble de la misère pour un Khan de nomades d'en être réduit, après avoir perdu ses troupeaux, à se nourir de poisson.

*** C'est-à-dire qu'il en était maître.

La résurrection de Lazare.

(Fragment.)

Ce poème à forme dramatique, découvert pour ainsi dire tout récemment et que l'on date du quatorzième siècle, s'inspire des évangiles apocryphes sur la descente de Jésus en enfer. Il se distingue par un style expressif, ayant beaucoup de rapports avec celui de la chanson d'Igor.

Chantons aujourd'hui des chants joyeux, amis. Remettons les larmes à plus tard, réjouissons-nous!

Au fond de l'Enfer, le roi David toucha les cordes vivantes de sa harpe et dit: »Voilà que le temps de la joie est venu! Voici venir le jour de la rédemption!«

J'entends des pâtres jouer sur leurs chalumeaux près de la Grotte, leurs voix arrivent aux portes de l'Enfer et pénétrent mes oreilles.

J'entends le piétinement des chevaux de Persie qui apportent les présents de leurs rois au roi céleste qui vient de naître aujourd'hui sur la terre.

C'est lui que nous avons attendu pendant de longs jours, mes amis. Les cieux forment son trône et la terre l'escabeau de ses pieds. Celui qui couvre le ciel de nuages et la terre de brouillards, c'est lui que la Vierge mère enveloppe de langes, se penchant sur lui en disant:

O puissant et divin Seigneur! Pourquoi as-tu voulu descendre sur terre, au milieu de nous, misérables?

Est-ce cette grotte qui t'a fait envie, ou cette crèche où te voilà couché?

Et cela quand Hérode affolé de peur aiguise son glaive pour te tuer!

*

Adam dit à ceux qui étaient avec lui dans l'Enfer: »Venez, tous les prophètes et tous les justes! Envoyons un message au Seigneur, supplions-le de nos larmes qu'il nous délivre du supplice.

Isaïe et Jérémie dirent à David, en se moquant de l'Enfer et de son impuissance:

Qui pourrait bien lui porter un message? Les portes sont en cuivre, les chambranles de fer, les serrures de pierre, le tout est bien scélé.

Alors David leur dit:

Prophètes, écoutez ma voix.

Lazare, l'ami de Jésus, mort de quatre jours, nous quittera demain, il lui portera notre message.

Ayant ouï cela, Adam, le premier créé, se mit à se frapper le visage et dit en soupirant profondément:

Parle de moi au Seigneur, ami illustre de Jésus. Dis-lui: c'est Adam, le premier que tu as fait, qui t'implore.

M'as-tu donc créé, Seigneur, pour après m'avoir fait passer une courte vie sur la terre, me condamner à des tourments pendant des siècles dans l'Enfer? Est-ce pour cela que tu as peuplé la terre, ô Maître?

Maintenant ma postérité, tes bien aimés, sont au fond de l'Enfer dans les ténèbres. Le démon les tourmente, ils se rongent le coeur de tristesse, les larmes baignent leurs yeux, accablés à l'infini.

Car sur terre nous avons connu un bonheur éphémère, mais il y a longues années que nous sommes dans la tristesse et dans la disgrâce. Pour un moment, j'ai été le roi de toutes tes créatures, mais voilà que depuis bien des jours je suis l'esclave de l'Enfer, le serviteur des démons. Je n'ai joui que peu de temps de la lumière, mais depuis bien des années, je ne vois plus ton soleil, je n'entends plus tes orages, ô Seigneur!

Mais parce que j'ai péché plus que tout autre homme, j'ai bien mérité cette peine, je ne me plains pas.

Mais voilà ce qui m'accable, Seigneur: j'ai été fait à ton image et maintenant le malin me tourmente et se moque de moi.

Je ne me plains pas, Seigneur, puisque quand je vivais en Paradis, j'ai transgressé ton commandement. Mais vois, Seigneur, le premier patriarche, Abraham, ton ami, qui voulait immoler son fils Isaac pour l'amour de toi et auquel, Seigneur, tu as dit: »A cause de toi, Abraham, toutes les générations de la terre seront bénies.« En quoi a-t-il péché contre toi? Pourquoi souffre-t-il avec nous dans l'Enfer et soupire-t-il douloureusement?

Et Noé le juste, Seigneur, que tu as sauvé du déluge, ne peux-tu le sauver de l'Enfer? A-t-il donc péché autant que moi?

Et le grand prophète Moïse, a-t-il aussi péché contre toi, Seigneur? Et pourtant il est avec nous dans les ténèbres au fond de l'Enfer.

Et David, que toi-même tu as glorifié sur la terre en lui permettant de commander à des peuples, qui a chanté pour toi ses psaumes au son de la harpe, en quoi a-t-il péché contre toi?

Et pourtant il se tourmente avec nous ici, au fond de l'Enfer et il soupire souvent. A-t-il aussi péché autant que moi?

Et le plus grand des prophètes, Jean le précurseur, le baptiste du Seigneur, qui naquit selon l'annonciation de Gabriel, qui, dès son enfance, a vécu dans le désert en se nourrissant de miel sauvage, en quoi a-t-il péché contre toi? Et il a été maltraité par Hérode sur la terre, et maintenant il soupire avec nous dans l'Enfer.

Est-ce à cause de nos péchés que tu ne veux pas nous faire grâce, Seigneur, ou bien attends-tu le bon moment?

Toi seul connais quand tu condescendras à t'abaisser jusqu'à nous; mais nous sommes des hommes jaloux et rancuniers et il n'y a que toi qui puisses être sans rancune et patient.

L'évêque Missaël:

Epître au Pape.

(Extrait.)

Cette épître, adressée au pape en 1476 par le métropolite désigné Missael, attire notre attention parce qu'on semble y entendre les derniers échos de la rhétorique traditionnelle et de la vieille langue littéraire. Obligé par la pression gouvernementale à faire une sorte de soumission au pape, l'évêque fait disparaître cette dangereuse question sous l'abondance de la forme, accable le saint Père de compliments exagérés et en profite pour se plaindre du clergé latin, qui ne suit pas les hauts exemples du pasteur chrétien idéal.

Il faut mêler son enseignement de sagesse aimable et de douceur, afin de ne jamais avoir à recourir aux armes de la colère pour corriger les ouailles. Mais, dans nos contrées, on voit bien de prétendus pasteurs, appartenant à l'église latine, qui prennent cette habitude: ils croient augmenter leur troupeau par la colère, tandis qu'ils ne font que le perdre. Ils font arrêter, maltraitent et traînent devant le juge des gens respectables et les forcent à changer une piété pour une autre,* détruisant la paix du monde par leur haine envieuse. Une fois, c'est un berger imprudent qui par ses cris soudains effraye son troupeau et perd de ses brebis; ou bien c'est un pasteur qui lance son bâton pour faire peur, mais, ayant touché une de ses brebis à la tête, il se trouve en face d'un cadavre. Une autrefois

---

* Aux yeux de l'écrivain, la religion latine et la grecque sont également saintes; passer de l'une à l'autre, c'est seulement changer de piété.

encore, entraîné par la colère et perdant la tête, il donne un coup de pied et casse une échine ou une côte qui protège les organes vitaux.

Mais un pasteur miséricordieux est libre de ces violences. Il regarde ses ouailles avec douceur, ses lèvres remuent à peine, c'est avec la voix du coeur qu'il les interpelle, il les amène ainsi à demeurer ensemble et à ne plus jamais s'éparpiller. Il enseigne aussi qu'il ne faut pas abandonner l'infirme et il le prend sur ses épaules.

Habitué à ces manières, le troupeau suit la voix douce du berger et n'écoute pas les voix étrangères et ainsi, marchant d'un pas alerte, il les conduit dans les voies évangéliques. Souvent le pasteur se retourne pour regarder ses ouailles marcher pieusement, bien manger, se multiplier et il se réjouit en espérant non seulement la récompense mais la gloire céleste. Mais quand la chaleur du soleil rend l'air brûlant et que l'on a besoin de fraîcheur, il conduit son troupeau sur les sommets des montagnes évangéliques, le fait jouir de la grande liberté et le fait marcher devant lui vers le ciel.

PREMIÈRE RENAISSANCE.

Hérazime Smotritsky:

Sur l'introduction du calendrier grégorien.

Ces pages sont tirées d'un traité »sur le nouveau calendrier romain«, qui fait lui-même partie d'un livre intitulé: »La clef du royaume céleste« (1587). L'auteur, Hérazime Smotritsky, ancien juge de Kamenetz et recteur de l'académie d'Ostrog, comme l'appellent les écrivains postérieurs, fut un des chefs du cercle d'Ostrog et l'un des pioniers du nouveau mouvement littéraire de cette époque. Peu théoricien, il s'attache à des arguments de sens pratique, qui ne manquent pas d'un certain sel.

A propos du nouveau calendrier, le pape écrit que ce changement était nécessaire pour des raisons importantes. De ces importantes raisons, il n'en cite pas la moindre; peut-être lui aurait-il été difficile d'en donner. Mais beaucoup de gens en donnent le motif certain. C'est que si le très saint Père, le plus haut représentant de Dieu sur terre et régent du monde, n'était pas si sagement et si fermement intervenu à temps, par suite de l'imprudence et de la bêtise des gens simples, la Noël risquait de tomber au printemps et Pâques en été. Mais, grâce à la prévoyance incessante et aux soins d'une personne si importante, qui porte les clefs du paradis, les choses ont été vivement arrêtées; non seulement la Noël n'est pas arrivée au printemps, mais Pâques n'a pas osé bouger. Ceux qui se trouvaient alors à l'église insuffisamment vêtus pourraient en dire long là-dessus.

Cependant si l'on n'avait pas avancé de ces quatres semaines, on n'aurait pas tellement retardé. On ne sait si le cours des astres, dont il voulait corriger les lois, l'a trompé, ou si le créateur de ces astres s'est opposé à l'arbitraire de ce correcteur, pour qu'il ne se mêlât pas des choses qui ne lui étaient point confiées, toujours est-il que, comme on le voit, le coup n'a pas

réussi. Il a pourtant essayé et fait de son mieux: règnant sur la terre, il aurait aussi voulu mettre de l'ordre dans les cieux.

Un médecin habile, quand il découvre un abcès malin, ou, comme on l'appelle, le feu infernal, ne craint pas de couper un membre sain afin que le reste du corps ne se gangrène pas. De même un architecte intelligent qui voit une maison commençant à brûler et où le feu de l'âtre a pris de grandes proportions, car il est dangereux quand il est déchaîné, cet architecte donc, ayant passé en courant devant les maisons voisines, s'arrête devant une autre et, fût-elle des mieux construites, ou appartînt-elle à un propriétaire puissant, il en arrache le toit, y met la pioche, la détruit et la renverse, sans demander conseil à personne, sans tenir compte de sa bonne construction. ni de son propriétaire. Et quand tout est passé et le feu éteint, personne ne lui en veut, mais comme auparavant chacun reconstruit suivant sa fantaisie ou ses moyens sur l'emplacement qui lui revient.

De la même façon, le très saint Père Grégoire treize, s'apercevant que le calendrier des ancêtres s'était égaré bien loin du bon chemin, que le soleil avait fait trop de jours, que la lune s'était embrouillée dans ses phases et que les étoiles avaient perdu leurs pistes, comme un habile médecin et un architecte intelligent, il a amputé les membres sains, qui servaient encore de quelque chose au corps de l'église.

En supprimant ces quatre semaines, il s'est mis à démolir cette maison si fortement construite et bien fondée sur ses sept piliers, les sept conciles oecuméniques, il en a arraché le toit, y a mis la pioche, l'a détruite et renversée, a fini par éteindre le feu du Saint Esprit et non seulement n'a laissé ni la Noël, ni Pâques entrer dans le printemps, mais c'est tout juste que ces fêtes ne se soient pas rencontrées. Il a rebaptisé les mois, fait reculer la Pâque juive et les Pâques chrétiennes, puis leur a fait changer de place. Comme on le voit, Sa Sainteté s'est bien acquittée de sa besogne, puis elle a disparu pour aller voir — qui sait, s'il n'a pas été chargé d'aller corriger quelque chose en enfer? Car c'est une institution encore plus vieille que le calendrier.

Il aurait fallu construire sur l'ancien fondement. Là, où les poutres et les chambranles des portes et des fenêtres avaient cédé et avaient commencé à se pourrir, par suite de la négligence des gérants et de nous autres, locataires, il aurait fallu

les refaire d'après les anciens fondements, sur lesquels on ne peut bâtir que ce qui y avait été bâti. Sur ce fondement, il serait facile de s'entendre (sur l'union des église), ce qui sera impossible tant que l'on ira à l'aventure.

Parce que si les seigneurs de ce monde ne se fâchent pas de ces propos violents, je ne sais si le Seigneur céleste ne sera pas courroucé. Car trop souvent les avril et mai du nouveau calendrier au lieu de verdir se recouvrent entièrement de blanc. Ce que voyant et pesant, le coeur se serre et Dieu seul sait si de pires malheurs ne nous attendent pas encore.

Comme on le voit, peu de bien a résulté de ces corrections, mais un désordre étrange s'est emparé du monde chrétien, non seulement dans les affaires de l'église, mais aussi dans les faits et gestes du monde. Beaucoup de querelles et de haines ont commencé par là, traînant après elles des misères et des pertes inutiles pour des gens qui n'en peuvent mais. Le pauvre infortuné qui gagne son pain du travail de ses mains et à la sueur de son front, qui doit en vivre et est obigé de donner de ce travail et de cette sueur au seigneur foncier ce qui sera exigé de lui, était habitué comme ses pères à rendre au seigneur ce qui revenait au seigneur et à Dieu ce qui revenait à Dieu. Maintenant, il ne peut joindre les bouts d'aucune manière. Le seigneur lui ordonne de travailler les jours consacrés à Dieu et qui lui sont réservés d'après les anciennes coutumes de l'église. Il craint Dieu, mais aussi il craint son seigneur: il doit abandonner le plus grand pour servir le plus petit. Car il a entendu dire du premier qu'il est très patient et miséricordieux et il sait que le second est très peu patient et qu'il ne fait guère grâce. S'il ne le sent pas sur lui-même, sûrement son boeuf s'en ressentira. Lorsque vient le jour férié reconnu par son seigneur, il voudrait bien travailler pour soulager sa propre indigence, mais il craint son maître et doit abandonner le travail. Dans ces conditions, il oublie souvent et le jour férié du maître et celui de Dieu, de sorte qu'il a souvent tort envers Dieu et envers le seigneur et toujours envers lui-même. Au dehors la vermine le ronge, au dedans sa conscience l'inquiète. Et ne pouvant rien changer à son malheur, il se console par des soupirs, des plaintes, des larmes et, peut-être en maudissant son sort et le réformateur du calendrier. Il ne faut point se moquer de lui, parce qu'il n'est pas habillé de pourpre et qu'il n'est pas savant. Car le Seigneur qui voit la fierté des coeurs, balaie sou-

vent la pourpre et la sagesse comme des ordures et ne tient compte que de la pureté des coeurs. Il prête l'oreille aux simples et précipite les puissants de leurs trônes, pour mettre à leur place ceux qui tout à l'heure remuaient le fumier de leur fourche.

Jean de Vychnia

Contre l'oppression des paysans.

(D'une lettre aux évêques.)

Jean de Vychnia, originaire de Galicie et moine du Mont Athos, est l'auteur de nombreuses lettres, écrites surtout à l'occasion de l'union des églises. Il est le mieux doué des écrivains de cette époque. Ascète rigoureusement orthodoxe, il se distingue par l'ardeur de ses polémiques et la vigueur de son tempérament.

Dites-moi, ô vous qui contractez l'union, quel est celui d'entre vous qui s'est soumis aux premières exigences de la foi, bâtie sur un fondement inébranlable et qui s'est trouvé en remplir les commandements? N'est-ce pas Vos Grâces qui ont détruit cette foi par leurs mauvaises actions? N'est-ce pas Vos Grâces qui, par leur cupidité et avarice, par leur amour des jouissances mondaines, ont fait jaillir en elles-mêmes une source de luxure, et qui ne pouvant plus se satisfaire, mais ayant encore plus faim et plus soif de jouissances et de richesses, en sont devenus malades? Dites-moi, ô vous qui contractez l'union, quel est celui d'entre vous qui, vivant dans le monde, a rempli les six commandements que le Christ a érigé en lois: donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, accueillir les pélerins, habiller ceux qui sont nus, soigner les malades, visiter les prisons? N'est-ce pas Vos Grâces, qui non seulement ont détruit ces six commandements dans le monde laïque, mais qui encore ne cessent de les détruire maintenant dans le monde prétendu religieux? N'est-ce pas Vos Grâces qui affamez ceux qui ont faim et soif, qui rendez misérables vos sujets, faits tout aussi bien que vous à l'image de Dieu, qui arrachez aux orphelins de l'église le patrimoine donné par de pieux chrétiens et qui traînez chez vous les gerbes et les meules de leurs aires? Et vous-mêmes, vous vous nourrissez de la sueur et du travail des malheureux, vous passez votre vie assis ou couchés au milieu de vos serviteurs, riant, vous amusant et goin-

frant. Vous distillez des eaux-de-vie fortes, vous brassez de l'excellente bière triple, que vous versez dans le gouffre insatiable de vos ventres. Vous mêmes, vous faites des excès de mangeaille avec vos invités, tandis que les orphelins de l'église ont soif et ont faim et que vos pauvres serfs n'arrivent pas à pouvoir payer leur redevance annuelle: leurs propres enfants leur sont à gêne, ils se refusent le nécessaire, craignant de ne pas avoir assez de pain pour arriver à la prochaine récolte!

Quel est celui d'entre vous qui a reçu les pélerins, dans sa maison, les a fait reposer, a pourvu à leurs besoins et, comme Abraham, leur a lavé pieds? N'est-ce pas Vos Grâces, qui, dans votre état soi-disant ecclésiastique, insultez les pélerins,* vous moquez d'eux, en médisez, les haïssez, les calomniez, en faites votre risée? N'est-ce pas de ces lèvres, qui contractent cette puante union des églises, que sont sortis des blasphèmes comme celui-ci: »Et que sont donc les patriarches et les évêques grecs? Des mendiants, des va-nu-pieds, des imposteurs.« La voilà bien votre sage hospitalité!

Quand avez-vous vêtu ceux qui étaient nus? N'est-ce pas Vos Grâces qui enlevez les cheveaux, les boeufs, les moutons des étables, qui extorquez des redevances sonnantes de vos pauvres serfs, qui leur arrachez une partie des produits de leur sueur et de leur travail, qui les écorchez vifs, les volez, les tourmentez, les maltraitez et les poussez sur les barques et transports, hiver comme été, par tous les temps? Et vous-mêmes, vous restez assis à la même place comme des idoles et s'il vous arrive de vouloir transporter d'un endroit dans un autre votre corps divinisé, ce n'est que dans une litière, aussi moelleusement assis que dans votre chambre. Et les pauvres serfs peinent et se rouent pour vous, jour et nuit, vous leur volez leur sang, leurs forces et leur travail, vous dépouillez leurs étables et leurs garde-mangers, afin que la valetaille qui vous entoure soit habillée de drap hollandais ou flamand, et que leur aspect bien nourri flatte l'oeil, tandis que les pauvres serfs n'ont pas un simple sarrau de bonne qualité pour couvrir leur nudité!

Grâce à leur sueur, vos sacs s'emplissent de pièces d'or et d'argent de toutes sortes et vous thésaurisez, vous cherchez

---

* Il s'agit ici des hiérarques grecs, qui visitaient alors le pays et qui, par leurs ordonnances, mécontentèrent les évêques orthodoxes, les décidant ainsi à se jeter dans le parti de l'union.

dans vos coffres une place où vous pourriez déposer vos fonds, tandis que les misérables n'ont pas même un liard pour s'acheter du sel.

Melety Smotritsky:

Lamentations de l'église orthodoxe.

(Tiré du livre »Threnos c.-à-d. Lamentation de la sainte Eglise orientale, une, oecuménique et apostolique«, paru en 1609, sous le pseudonyme d'Orthologue.)

Maxime Smotritsky, fils d'Hérazime, en religion Melety, finalement archevêque de Polotsk, est le représentant le plus qualifié de la seconde génération des grands maîtres du mouvement ukrainien, au tournant des XVI et XVII siècles.

Malheur à moi, pauvre et misérable que je suis, dévastée et denuée de tous mes biens, dépouillée de mes vêtements, mon corps jeté nu à la dérision et accablée de fardeaux intolérables.

Mes mains sont liées, un joug pèse sur mon cou, mes pieds sont dans les fers et des chaînes ceignent mes reins. Un glaive est suspendu au dessus de ma tête, l'eau profonde entoure mes pieds et des flammes brûlent incessament autour de moi: des clameurs me poursuivent, de toutes parts la terreur et la persécution!

Belle et riche autrefois, je suis maintenant pauvre et défigurée. Dans le temps, reine adorée de tous, je suis maintenant méprisée et maltraité de tout le monde.

Venez, tous les peuples, venez, tous les hommes, tous les êtres vivants, venez, approchez et écoutez ma voix, sachez qui j'ai été, regardez et étonnez-vous.

Nuit et jour je pleure, les larmes coulent sur mon visage comme des ruisseaux et personne ne me console, tout le monde m'a abandonnée, tous me dédaignent. Tous mes proches se sont éloignés de moi, mes amis sont devenus mes ennemis. Mes fils envieux cherchent à surpasser les serpents et déchirent mes flancs de leurs morsures venimeuses.

O peuples, écoutez mà triste histoire, prêtez l'oreille, habitants du monde entier.

Les fils et les filles, à qui j'ai donné le jour et que j'ai élevés, m'ont oublié pour suivre celle qui n'a pas souffert de leur naissance; ils l'ont suivie pour se gorger de ses richesses.

Mes prêtres sont devenus aveugles, mes pasteurs ont perdu la parole, mes anciens sont devenus imbéciles, mes fils sauvages.

mes filles se sont données à la débauche et tous, oubliant Dieu et sa justice, trament des complots contre mon âme.

Malheur à moi, confiée aux soins d'ouvriers négligents. Hélas! on m'a laissée à la garde de régisseurs insatiables. Mais malheur à vous aussi qui vendez et achetez les grâces du Saint-Esprit, car votre argent causera votre perte. Vous ne voulez point savoir comment se sont enrichis ceux qui vous donnent, par quels moyens ils se sont procurés leurs biens.

Ils traient le lait des brebis, tondent leur laine et la vendent; ils les écorchent pour en vendre la peau, ils se nourrissent de leur viande, se désaltèrent de leur sang et ils vous donnent ce qu'ils ne veulent plus de cette chair et de ce sang innocent. Vous n'êtes pas des maîtres, mais des brigands, vous êtes des taupes et point des flambeaux, des imposteurs et non des pasteurs, des archibêtes et non des archevêques.

Violateurs des lois de la volonté divine, vous avez aveuglé vos amis par les biens maudits de ce monde et vous avez trompé les brebis innocentes de Jésus sous le masque de l'imposture.

Les évêques ukrainiens sur le rôle politique des cosaques.

(D'un mémorandum, adressé au gouvernement polonais en 1621)

En ce qui concerne les cosaques, on sait que ces gens chevaleresques sont de notre famille, qu'ils sont nos frères et chrétiens orthodoxes. On pense que ce sont des gens grossiers, n'ayant ni science, ni jugement et qu'ils seraient menés par le clergé. Mais nous ne les détournons pas plus de l'obéissance qui leur est propre, ni ne les faisons se soulever, que nous ne les guidons dans leurs faits et gestes. Ils possèdent un esprit naturel, une raison dont Dieu les a doués, du zèle et de l'amour pour la foi, de la piété et il est certain que les églises vivent et fleurissent au milieu d'eux depuis longtemps.

C'est cette même branche du glorieux peuple russe, de la race de Japhet, qui a combattu l'empire grec et sur terre et sur le Mer Noire. C'est une armée de ce peuple, qui dans ses monoxyles* voyagea sur mer et sur terre — ils adaptaient des roues à leurs barques — et prit d'assaut Constantinople, sous Oleg,

* Les Grecs appelaient ainsi les canots des anciens russes faits d'un seul tronc d'arbre évidé.

le monarque russe. Ce sont les mêmes, qui, sous Vladimir, le saint monarque de la Russie, ravagèrent la Grèce, la Macédoine et l'Illyrie. Ce sont leurs ancêtres qui se firent baptiser avec Vladimir, qui prirent la foi chrétienne de l'église de Constantinople et qui jusqu'à aujourd'hui naissent, sont baptisés et vivent dans cette foi.

Ils ne vivent pas en païens, mais en chrétiens; ils ont des prêtres, apprennent l'écriture, connaissent Dieu et sa loi. Comment peut-on penser que d'eux-mêmes et par la grâce de Dieu, ils ne puissent prendre soin de leur foi et de leur salut? Il n'est besoin (pour en être assuré) que de considérer leur dévotion: s'embarqent-ils, ils commencent par prier et déclarent qu'ils marchent contre les infidèles au nom de la foi chrétienne. Ils ont en vue, en second lieu, de délivrer les captifs. En même temps, ils s'engagent pieusement à partager leur butin entre toutes les églises, les monastères, les hôpitaux et le clergé. Pour assurer le salut de leur âme, ils rachètent les captifs; ils construisent de nouvelles églises, des monastères, en élèvent les murs et les enrichissent. S'ils se trouvent dans des contrées désertes, ils n'oublient pas leur foi et leur piété et la pratiquent d'autant mieux qu'ils l'observent et en prennent soin lorsqu'ils retournent chez eux, où leurs pères, leurs frères et les leurs font partie du clergé. Il est certain que dans le monde entier personne, après Dieu, ne rend de pareils services aux chrétiens opprimés que les Grecs par leurs rachats de captifs, le roi d'Espagne par sa puissante flotte, et l'armée zaporogue — par son audace et sa force extraordinaire: ce que les autres peuples acquièrent par leurs paroles et par leurs discours, les cosaques l'atteignent par leurs exploits mêmes.

Et les prêtres pourraient-ils le leur enseigner? Qui leur apprend l'art de faire la guerre sur terre? Qui leur apprend à se mouvoir avec tant de légéreté sur l'eau dans leurs monoxyles, qui, comparés à des vaisseaux et à des galères, ne paraissent pas meilleurs que des pétrins? Qui les fait se soulever, lorsque pour règler leur affaires, ils bivouaquent armés à la belle étoile et pendant quelques mois discutent les malins stratagèmes de leurs ennemis?* Bien avant que nous soyons leurs pasteurs, qu'ils nous aient accueillis à Kiev et en Ukraine et que son Excellence

* Allusion aux pourparlers récents entre les commissaires du gouvernement polonais et les cosaques.

l'archevêque Meleti Smotritzky ait séjourné à Kiev, ils pratiquaient déjà leur foi, écrivaient, envoyaient des messages et prêtaient serment à la vraie foi. Tout cela est connu et s'est répandu au loin. Et ce n'est pas que les prêtres les y forcent mais les cosaques les gardent ainsi que les bourgeois. Ils leur font des remontrances et même les menacent, pour que la foi ne subisse aucun changement et pour qu'ils n'entrent pas en relation avec les apostats uniates. Il n'y a qu'à examiner ce qui s'est passé récemment, qu'à prendre des renseignements sur ce qui est arrivé au monastère des Cavernes, lorsque sa Grâce le réverend évêque de Kiev s'est avancé vers l'autel et l'on verra quelles plaintes et quelles colères se sont déchaînées! C'est à peine si on a pu les apaiser. Et tout aussi bien ils ont porté plainte au conseil général des zaporogues contre les moines du monastère des Cavernes.

On ne s'étonnera pas non plus qu'ils aient appris les persécutions des Uniates contre les Orthodoxes: des diverses contrées, aussi bien des villes que des villages, les gens viennent à eux, »ils passent aux cosaques«, les uns spontanément, les autres forcés par les offenses ou parce qu'on les a dépouillés. Parmi ces gens il y a des prêtres et des laïques. Rien ne produit plus de troubles en Ukraine que l'Union, les Russes sont opprimés à cause d'elle, des injustices sont commises et les pauvres gens oppressés. En vérité, ce sont les Uniates eux-mêmes qui attisent la colère des cosaques, en chassant chez eux nos frères persécutés et en en remplissant l'Ukraine.* C'est pourquoi tous ces racontars et calomnies qui nous accusent de faire soulever les cosaques sont faux et sans fondement. Nous ne dirigeons pas les coeurs et les intentions des cosaques. C'est Dieu qui les dirige et lui seul sait pourquoi il conserve ces restes de la vieille Russie, pourquoi il garde si longtemps leur bras et leur force sur terre et sur mer et la laisse se répandre dans toutes les directions. Dieu les maintient et les dirige: on a écrit qu'Il a placé sur terre les Tartares comme les éclairs et le tonnerre pour en affliger et en châtier les chrétiens — ainsi Il a placé sur la terre et sur la mer les cosaques du Nyz, de la Zaporoguie et du Don, comme des éclairs et des tonnerres vivants, afin d'effrayer et de foudroyer par eux les Turcs infidèles et les Tartares.

* Le gouvernement polonais accusait le clergé orthodoxe d'exciter les cosaques contre les uniates.

Acheter chat en poche.

La scène que nous reproduisons ci-dessous fait partie d'un intermède d'auteur inconnu, intercalé dans un mystère de Jacques Havatovytch, intitulé: »Tragédie ou tableau de la mort de Jean le Baptiste«, représenté à Kaminka en Galicie, en 1619, et imprimé à la même époque. C'est le spécimen le plus ancien des scènes burlesques que l'on considère comme les avant-coureurs de la comédie ukrainienne du dix-neuvième siècle.

Personnages: Stetzko, portant des pots, Klimko avec sur l'épaule un chat dans un sac.

Klimko: Tiens, te voilà, l'ami,
Qu'est ce que tu fais ici?
Comment te portes-tu?
Comment va ta santé?

Stetzko: Ici je ne fais rien,
Je vais à la maison,
Ces pots-là sur les bras,
Comme avec des voisins.

Klimko: Pourquoi en as-tu tant?
A ta femme voudrais-tu les jeter?

Stetzko: Pourquoi? Ne sais-tu point
Que je tiens à bien vivre?
Pour la cuisine il faut avoir assez,
Je veux ne me priver de rien,
En tout comme il convient,
A un homme qui a de la substance.

Klimko: Pardieu, tu es un bien brave homme,
As-tu beaucoup d'argent?

Stetzko: D'argent? J'en ai.

Klimko: Et des troupeaux?

Stetzko: De toutes sortes. Ils sont là dans les champs.
Des brebis comme des moutons,
Assez pour traiter un seigneur;
Et des génisses et des boeufs.
Je ne me souhaite que la santé.

Klimko: Et des champs en as-tu beaucoup?

Stetzko: J'en ai. Mais pourquoi ta question?

Klimko: Je voudrais bien servir chez toi
Et avec toi, pour toujours, vivre.

Stetzko: Si tu le veux, mon Dieu, tu peux servir chez moi.
Faire des dettes dans les bouges.

Il suffit que j'aie de l'argent
Pour pouvoir payer tes fredaines;
Mais je veux que tu sois un serviteur fidèle.

Klimko: Dis donc, quel genre de cuisine
Me feras-tu?

Stetzko: Comme tu vois
Tous ces pots je les porte chez moi
Les ayant achetés à la foire.
J'ai acheté aussi cette bouteile,
De compagnie nous lui dirons un mot.
Tu demandes ce que nous ferons cuire.
De la soupe dans celui-là,
Dans celui-ci, la crème de gruau,
Et quand nous aurons du poisson
Nous le ferons mijoter dans cet autre.
Dans celui-ci nous ferons les pâtons,
Ici les carpes de carême;
Là dedans les choux gras au lard,
Dans le dernier nous mettrons les lardons
Pour les pois. Maintenant tu connais tout.
Mais tu pourras t'empiffrer de rissoles
Que nous rissolerons dans un des pots.
Ici nous rôtirons la couenne
Et si tu veux encore quelque chose,
Nous cuirons tout, si nous l'avons.

Klimko: Par ma foi, j'entre à ton service
Si tu me dois si bien traiter.
Mais tu dois avoir bien de la fortune!

Stetzko: A propos, que sais-tu donc faire,
Dis, pour que connaissant mon serviteur
Je puisse lui témoigner mes bontés.

Klimko: Moi, je suis un homme à tout faire,
Je m'entends à chasser les loups,
Pour qu'ils ne fassent pas grand peur aux bêtes
Et ne dispersent le troupeau.
Beaucoup d'autres bêtes aussi
J'attraperai. Tiens, de cette forêt
Je rapporte un renard;
Il me servira à payer mes dettes.

Stetzko: J'ai bien besoin d'un homme tel que toi

Déjà je me réjouis de t'avoir.
Tu auras, certes, de la chance
Et bientôt tu peux commencer.

Klimko: De la chance! Cette bestiole
Achète-là. Ce n'est pas cher.
Tu y trouveras un chapeau.

Stetzko: Fais voir que je la regarde!

Klimko: C'est qu'elle est vive, venant du bois,
Du sac elle m'échapperait.
Tu la verras à la maison,
Pour sûr tu la trouveras belle.

Stetzko: Et combien crois-tu qu'elle vaille?
Klimko: Je te la donne pour six sols.
Stetzko: Tu la comptes rudement cher!
Klimko: Qu'en donnes-tu? Je te la laisse.
Stetzko: Moi, je la prendrais pour trois sols.
Klimko: Donnes-en cinq.
Stetzko: Non.
Klimko: Bonne affaire!
Stetzko: C'est trop.
Klimko: Voudrais-tu l'acheter
A quatre. Nous vivrons ensemble.
D'abord j'irai payer ma dette.
Et je te suis avec les pots
Sur les talons.

Stetzko: C'est beaucoup trop
que tu demandes.

Klimko: Mon Dieu, c'est pour rien.
D'autant plus que ma dette est grosse
Ayant pinté en compagnie.

Stetzko: Eh bien! Prends-les tes quatre sols
Et reviens bientôt, mon brave homme.

Klimko: Parfait, je te laisse le sac
Je ne lambinerai pas trop en route.

(Klimko sort, et, resté seul, Stetzko veut regarder le renard.)

Stetzko: Regardons un peu ce renard,
Pourra-t-on en faire des gants
Outre le bonnet de fourrure.

(Le chat s'échappe.)

Foin de malheur, ma pauvre tête!
Et mes gros sous sont envolés.
L'homme n'a laissé que ce sac
Quand j'achetais ce chat en poche.
Mais pourquoi suis-je donc si bête.
De ne point regarder le sac
Et voir ce qui était dedans.
Le diable emporte la besace!
On l'a dit: il ne faut se fier à personne.

(Il cherche les pots.)

Et mes pots, les voilà partis.
Pauvre homme, qu'ai-je donc gagné
A cette foire de malheur!
J'ai un sac en guise de pots.

(Il cherche son manteau qu'il avait posé sur les pots.)

Mon bon manteau aussi n'est plus.
Que me reste-t-il donc à faire?
Foin de malheur, ma pauvre tête.
Ma mère, m'as-tu mis au monde
Pour que je perde tout mon bien!

Kvacha.

Voici un specimen de la poésie populaire burlesque, cultivée par les maîtres et surtout par les élèves des écoles ecclésiastiques, organisées à l'époque de la première renaissance sur les modèles occidentaux. La Kvacha, espèce de brouet fermenté, servait de nourriture habituelle aux écoliers indigents et jouait surtout un grand rôle en carême. Elle a souvent servi de thème à plaisanterie.

Vous ne savez, Messieurs, ce qui m'est arrivé.
Il faut donc vous conter toute ma malechance
Que puis-je faire, moi, n'étant pas né coiffé,
Sinon chanter au choeur pour ma maigre pitance.
A fêter la Noël je m'étais préparé,
Mais il n'est mauvais tour que sorcière ne fasse.
Un grand pot de Kvacha j'avais fait apprêter;
J'aurais à le manger bien invité Vos Grâces.
Sans doute quelque femme avait dû m'envoûter
Et privé ma Kvacha de couler dans vos panses;
A peine sur le feu fut-elle à fermenter
Que nos clercs effrayés s'enfuirent à distance.

Elle déverse. Hapon, la voyant s'épancher,
Veut l'arrêter de force et s'arme d'une pelle,
Mais la Kvacha sautant comme un être animé
S'élance contre Hapon, le prend par les semelles,
Le poursuit dans les coins, le jette sur le sol
Et, après cet exploit, elle enfonce la porte
Comme un bêlier. Messiers, admirez cet envol!
Tous les clercs accourus pour nous prêter main forte,
N'en peuvent mais. L'un crie: »Amenez un esquif,
On ne peut patauger dans cette poix du diable!«
Mais la Kvacha déferle hors de son lieu natif.
Un cochon, attiré par l'odeur délectable,
Veut la happer. Hélas! Il ne put faire: ouf,
Les quatre fers en l'air sur le terrain il roule.
Et la Kvacha grossit sur cet énorme pouf,
Nous laissant ébaubis, bayant comme des moules.
Je ne sais quel désastre eut fait ce flot vermeil,
C'était un ouragan, une trombe d'eau grasse.
Quelqu'un nous conseilla d'y mettre un peu de sel,
Peine perdue: on ne pouvait quitter la place,
Car nous avions étés tellement arrosés,
Et la Kvacha si bien empâté nos dehors
Que not' propre mère n'eût pu nous retrouver,
Tant nos habits gluants nous collaient sur le corps.

Je vous en prie, Messieurs, ne nous oubliez pas,
Envoyez-nous ce soir beaucoup de friandises.
De vous entre-donner vous ne vous privez pas,
Mais qui donc d'entre vous pense à notre maîtrise?
Qui donc aurait songé à nous porter du lard?
Vous n'avez qu'une peur: qu'on vous draîne vos poches;
Mais à Dieu, mais à nous, vous y songez trop tard,
Pour de lointains pays quitterons-nous nos proches?
De l'église quel est le plus bel ornement,
Qui élève vos coeurs à des hauteurs divines?
Ne sont-ce pas, Messieurs, les hymnes et les chants
De notre religion la parure sublime?
Ces chants pieusement nous en chantons les stances,
En priant Dieu pour vous au pied des saints autels,
Pour qu'après vous avoir fait vivre en abondance,
Jésus vous garde encore un petit coin au ciel.

POESIE POPULAIRE.

CHANSONS DES FÊTES DE L'ANNÉE.

Lorsque, au commencement du dix-neuvième siècle, on se mit à collectionner les textes de la poésie populaire ukrainienne, les jeux du peuple et les chansons qu'on chantait à l'occassion des fêtes, conservaient encore des traits qui remontraient à l'ancienne religion naturaliste et aux coutumes primitives. Du grand choix, que nous avons aujourd'hui, nous ne donnons que quelques exemples de ces chansons pour les principales fêtes de l'année.

Le nouvel an.

Monsieur notre hôte, lève-toi de ton lit,
Lève-toi de ton lit, ouvre ta porte.
Trois visiteurs sont venus te voir;
Le premier — la lune claire,
Le deuxième — le soleil clair,
Le troisième — la pluie fine.
De quoi peux-tu te vanter, lune claire?
— Quand je me lève le soir de bonne heure
J'éclaire toutes les montagnes et toutes les vallées,
Les bêtes dans les champs s'en réjouissent,
Toutes les bêtes dans les champs et les voyageurs sur la route.
De quoi peux-tu te vanter, soleil clair?
— Quand je me lève de bon matin,
J'apporte la joie à tout le monde,
A tout le monde et aux petits enfants.
De quoi peux-tu te vanter, pluie fine?
— Quand j'apparais trois fois en mai,
Le froment et le seigle poussent,
Le froment et le seigle et les herbes des pâturages.

Le renouveau.

Voici le beau printemps! Que nous apporte-t-il?
Il nous apporte la chaleur et le bon été;
Aux petits enfants de battre des mains,
Aux belles jeunes filles de bien s'amuser,
Aux ménagères de tisser au métier,
Aux maîtres de labourer les champs,
Et aux vieillards de tenir conseil,
De tenir conseil et de brasser la bière.
Et pour quel jour? Pour la grande fête.*

Les jeux de printemps.

Chaque vers de la chanson suivante se répète deux fois.

Ne pousse pas, anis odorant,
Si haut dans mon jardin.
Ne tourne pas, vieillard,
Autour de ma maison.
N'écrase pas, vieillard,
La menthe aux feuilles festonnées.
Ce vieillard-là, ce vieillard-là
Je ne l'ai jamais aimé;
J'ai fait rouler une pierre
Par où il a passé.
Oh! qu'il est difficile
A une pierre de rouler,
Il est plus difficile encore
A un vieillard de se marier.

Pousse donc, anis odorant,
Très haut dans mon jardin.
Jeune homme, viens un peu tourner
Autour de ma maison.
Ce jeune homme-là, ce jeune homme-là,
Je l'ai toujours aimé.
J'ai fait rouler un anneau
Par où il a passé.
Oh! qu'il est facile

* Après l'introduction du christianisme, la grande fète de printemps ou »le grand jour« est devenu le jour de Pâques, mais la chanson est évidemment plus ancienne.

A un anneau de rouler,
Il est plus facile encore
A un jeune homme de se marier.

Les Roussalia.

Cette fête, consacrée aux nymphes des eaux ou roussalki et aux âmes des noyés, s'est liée dans les temps chrétiens avec la Pentecôte, de sorte qu'elle était toujours célébrée quelques jours avant ou après la grande solennité religieuse.

Une fillette court, court,
Une roussalka la rattrape.
— Ecoute, belle damoiselle,
Je te proposerai trois énigmes,
Si tu les devine, je te laisserai aller chez ton père,
Si tu ne les devine pas, je t'emmènerai.
Qu'est-ce qui croît sans racine?
Qu'est-ce qui court sans bride?
Qu'est-ce qui fleurit sans fleurs?
— La pierre croît sans racine,
La rivière coule sans bride,
La fougère fleurit sans fleurs.
La damoiselle ne devina pas
Et la roussalka emporta la damoiselle.

ECHOS DE L'HISTOIRE.

La demande en mariage de Messire Vladimir.

(Noël.)

Le nom de Vladimir fait supposer qu'il s'agit ici de Vladimir le Grand. Ses nombreux mariages donnèrent lieu à des légendes, dont une partie nous a été conservée par la vieille chronique de Kiev.

Derrière la montagne, la montagne rocheuse.
Refrain: Bonne soirée, pleine d'abondance.
Messire Vladimir selle son cheval,
Il selle son cheval, il gravit la montagne,
Il gravit la montagne, il tire sur les tzars.
On lui présenta un plat plein d'argent.
Il n'a pas même regardé ce don,
Il n'a pas ôté son chapeau, il n'a pas salué.

On lui présenta un plat tout plein d'or.
Il n'a pas même regardé ce don,
Il n'a pas ôté son chapeau, il n'a pas salué.
On lui amena une jeune princesse. —
Il regarda ce don avec attention,
Il ôta son chapeau, il salua profondément.

Construction de la Sainte Sophie de Kiev.

(Noël.)

Le seul texte que nous possédions de ce remarquable Noël (provenant du district de Sambir en Galicie) présente des lacunes. On y racontait la construction merveilleuse de la cathédrale de Kiev. Or comme l'imagination populaire ne pouvait se figurer qu'il fût possible de construire un monument aussi élevé avec les moyens ordinaires, on s'imagina que l'église s'était effondrée tous les soirs au niveau du sol et ce ne fut que lorsqu'on eut construit la voûte qu'elle jaillit tout d'un coup en hauteur, soulevée par la main divine. Un des commentateurs du texte remarque justement que l'image du Christ disant la messe sur un des autels n'est qu'une allusion à une mosaïque représentant le Christ donnant la communion aux apôtres, qui se trouve dans l'abside de cette église.

Au commencement du monde, qu'est-ce qu'il y avait?
Il n'y avait rien, rien que de l'eau bleue;
Rien que de l'eau bleue et une pierre blanche.
Et Dieu la recouvrit de terre humide,
Et il y posa un bel arbre de cèdre,
Un arbre bien haut, un arbre magnifique.
La Vierge le vit et le trouva beau.
Elle fit venir quarante artisans.
»Vous voyez cet arbre, artisans?
»Abattez-le, abattez ce cèdre
»Et construisez-en la Sainte Sophie,
»La Sainte Sophie, dans Kiev la Sainte.
»Et qu'elle ait bien soixante-dix coupoles,
»Soixante-dix coupoles et soixante-dix croix;
»Qu'elle ait bien sept portes et un seul plancher.«

Le jour ils construisaient, le soir tout disparaissait.
Alors Dieu leur envoya un ange:
»Ne craignez rien, braves artisans,
»Dieu vous a donné un travail selon vos forces.
»Préparez les croix, élevez les voûtes.«

— — — — — — — —

Une coupole bien haute, une coupole magnifique,

Et sous cette coupole un autel en or,
Et derrière l'autel le bon Dieu dit la messe,
Il dit la messe, une messe solennelle
Pour la santé de notre frère,
De notre frère et de tout chrétien,
Pour la santé et la longévité
De toi, notre bon hôte, notre frère,
De ta femme et de ta famille.

L'invasion tartare.

Par de là le fleuve, le feux éclairent:
Les Tartares partagent leur butin.
Ils ont mis le feu à notre village,
Ils ont pillé tout notre bien.
Ils m'ont tué ma vieille mère,
Ma bien aimée est prisonnière.
Les tambours battent dans le val,
On y mène abattre les gens.
La corde se tord autour de leur cou,
Les chaînes sonnent à leurs pieds.
Et moi, seul avec mes enfants,
Je suis les sentiers sûrs de la forêt.

Trois filles prisonnières.

Quand les Turcs faisaient la guerre,
Ils s'emparaient des femmes et des filles,
Et aussi dans notre presbytère
Ils y prirent trois demoiselles.
Ils attachèrent la première près d'un cheval,
Près d'un cheval avec des courroies,
Ils attachèrent la seconde près d'une voiture,
Près d'une voiture avec des cordes,
Et la troisième ils la mirent dans un fourgon noir.
Celle qu'ils avaient attachée près du cheval,
Près du cheval avec des courroies,
Pleure et dit: »Hélas! mon Dieu!
Mes tresses blondes,
Mère ne vous peigne plus,
Le charretier vous éparpille d'un coup de fouet!«
Celle que l'on avait attachée à la voiture,

Près de la voiture avec des cordes,
Celle-là s'écrie: »Hélas! mon Dieu!
Hélas! mon Dieu! Mes pauvres pieds,
Mes pauvres petits pieds blancs,
Mère ne vous lave plus,
Le sable coupe vos orteils
Et leurs bouts saignent!«
Celle que l'on avait mise dans le fourgon noir,
Celle-là pleure, celle-là crie:
»Hélas! mon Dieu! mes pauvres yeux!
Mes pauvres yeux noirs!
Ils ont seulement erré sur la contrée,
Mais ils n'ont rien vue du monde clair.

Stéphan le voïvode.

Cette ballade nous a été conservée dans la grammaire composée par le philologue tchèque, Jean Blahoslav (1571). Quoique rendant exactement la la langue vulgaire usitée en Ukraine à cette époque, le texte présente cependant des lacunes évidentes, qui ont été comblées par les philologues ukrainiens modernes. Stéphan le Grand, voïvode de Moldavie (1456—1504), était très populaire en Ukraine occidentale. Cette poésie remonte au commencement du XVI siècle.

O Danube, pourquoi couler si tristement?
— Comment ne serais-je pas triste, moi, Danube!
Vois, des sources froides jaillissent de mon fond,
Les poissons troublent ma surface
Et sur mes bords trois armées sont arrêtées.
Les sabres se heurtent dans l'armée tartare.
Les flèches volent dans l'armée turque,
Mais, chez les Valaques, Stéphan est voïvode.
Dans les rangs de Stéphan pleure une jeune fille,
Une jeune fille pleure et dit en pleurant:
»Stéphan, Stéphan, Stéphan le voïvode,
Prends-moi donc avec toi ou laisse-moi partir.«
Que lui répond Stéphan le voïvode?
»O belle jeune fille, je voudrais te prendre;
»Mais te prendre, tu n'es pas mon égale,
»Et te laisser partir, je t'aime trop.«
Que dit la jeune fille? »Laisse-moi donc Stéphan
Et je me jetterai dans le fleuve profond.
Je serai à celui qui m'en retirera.«

Personne ne put sauver la jeune fille,
Seul Stéphan le voïvode la repêcha.
Il prit dans ses mains sa main blanche:
»Mon âme chérie, tu seras donc à moi!«

Le cosaque et son cheval.

Trois années et trois semaines
Se sont écoulées en Ukraine,
Depuis que les Turcs ont tué le cosaque
Et l'ont abandonné sous un platane.*
Sous un beau platane vert,
Le jeune cosaque est resté gisant;
Son corps est devenu noir
Et se fendille sous le vent.
Près de lui son cheval s'attriste,
Il a creusé la terre qui lui monte jusqu'aux genoux.
»Ne reste pas ici, mon cheval,
»Je connais assez ta fidélité.
»Cours plutôt à travers la steppe et les bois,
»Traverse les plaines et les bocages,
»Va à la maison
»Vers ma femme fidèle.
»Tu heurteras à la porte avec ton sabot
»Et feras sonner ta bride.
»Mon frère sortira — il baissera la tête;
»Ma mère sortira — elle deviendra triste;
»Ma femme sortira — d'abord elle sera toute joyeuse,
»Elle s'arrêtera, regardera encore et tombera évanouie.
—Oh! dis-moi, cheval, où ton maître est-il tombé de ta selle?
»Dis-moi, cheval, vit-il encore?
— Les Turcs m'ont rattrapé
»Et m'ont enlevé mon maître.
»Ils ont tiré dessus et lui ont donné des coups de sabre.
»Le malheur est arrivé au bord du Dniester.

»Ne crie pas, mère, ne t'attriste pas:
»Ton fils vient de se marier,

* Il s'agit ici du platane oriental (acer pseudo-platanus), aujourd'hui en train de disparaître en Ukraine, mais qui a été beaucoup employé dans la poésie nationale comme symbole de la jeunesse.

»Il a pris pour femme le vert vallon
»Et la haute tombe escarpée.* —

Les trois frères d'Azov.

(Extraits.)

C'est un spécimen de ce que les folkloristes ukrainiens appellent une »douma«. Ce terme, connu depuis le commencement du XVI siècle, désignait autrefois une poésie élégiaque quelconque. A partir de la seconde moitié du XVII siècle, les rapsodes ukrainiens reproduisirent des motifs poétiques plus anciens sous cette nouvelle forme de vers irréguliers et rimés, d'un style qui vise à la noblesse et au sublime.

Ce n'étaient pas des brouillards bleus qui flottent,
Ce n'était pas de la pluie fine qui tombe,
Ce n'étaient pas des nuages qui s'amassent,
C'étaient trois frères, trois pigeons gris
Qui se sauvaient d'Azov, du lourd esclavage,
Des galères turques, du pays musulman,
Pour revenir en pays chrétien, auprès de leur père,
De leur mère et de leur famille.
Deux étaient à cheval, le troisième à pied,
Comme s'il leur eût été tout-à-fait étranger.
Il court derrière ses frères, leur tient pied;
Contre les pierres blanches et les racines noueuses
Il heurte ses jambes, ruisselantes de sang.
Il rattrape ses frères, se place en courant entre leurs chevaux,
Saisit leurs étriers qu'il arrose de larmes
Et prononce ces paroles: »Frères chéris, frères aimés,
Pour une fois ayez pitié de moi,
Jetez à terre vos selles et votre butin,
Et prenez-moi, votre frère qui va à pied, sur vos chevaux,
Ne serait-ce que pour une lieue et montrez-moi le chemin,
Afin que je puisse regagner les villes chrétiennes,
Retrouver mon père, ma mère et ma famille!«

Alors le frère aîné lui répondit fièrement:
»Serait-ce convenable, mon frère,
Que je laisse sur le chemin ce que j'ai pris aux Turcs,
Pour te prendre et charger mon cheval

* Les quatre derniers vers se rapportent à un cosaque mort avant d'avoir été marié; c'est donc accidentellement que la tradition populaire les a joints à la présente chanson.

Et que je l'accable de fatigue?
Nous mêmes nous ne pourrions plus fuir et ça ne te sauverait pas.
La horde d'Azov nous rattraperait,
Nous tuerait et nous couperait en morceaux,
Ou nous renverrait vivant sur les galères turques,
Dans les pays musulmans,
Où l'on nous livrerait à de cruels supplices.«

Ayant ainsi parlé, ils firent repartir leurs chevaux.
Et le plus jeune frère, le pauvre piéton,
Rattrape les chevaux de ses frères,
Saisit leurs étriers qu'il arrose de larmes,
Et prononce ces paroles: »Frères de mon sang,
Mes chers pigeons gris! Vous avez des épées blanches,
Séparez ma tête de mes épaules.
Si vous ne voulez pas me prendre entre vos chevaux,
Tuez-moi plutôt comme il vous plaira,
Et mon jeune corps de cosaque,
Enterrez-le comme un chrétien dans un champ
Et ne l'abandonnez pas aux oiseaux et aux bêtes.«

Alors le plus jeune frère lui répondit ainsi,
En versant des larmes amères:
»O, mon frère chéri, mon pigeon gris!
Pourquoi dis-tu des paroles
Qui nous frappent comme un coup de couteau dans le coeur?
Nous n'avons pas un sabre aiguisé
Pour en couper le cou de notre jeune frère.
Notre bras ne se lèverait pas pour cela,
Notre coeur ne l'oserait pas,
Notre âme ne pourrait jamais expier ce péché.«

Et le plus jeune frère, le pauvre piéton,
Court derrière les chevaux et dit:
»O mes frères, mes aînés chéris,
Mes pigeons gris! Allez donc votre chemin,
Mais coupez de vos sabres les ronces et les branches,
Abattez les rameaux verts
Et jetez-les à votre jeune frère
Qui va à pied sur la route,
Comme des marques de cosaques, afin que je sache
Le chemin des villes chrétiennes,
Que je puisse retrouver mon père et ma mère.«

Et lorsque les frères du même sang,
Comme des pigeons gris,
Commencèrent à traverser les ronces et les bois verts,
Le frère cadet en arrivant aux ronces
Et aux bocages, s'écarta du chemin
Et se mit à couper les rameaux verts
Pour laisser des marques à son jeune frère qui allait à pied.

Et quand ils sortirent des ronces et des buissons,
Où il avait laissé au plus jeune frère
Des marques sur la route, le cadet
Dit ces mots à l'aîné:
»Frère aîné de mon sang, je t'en prie,
Ici le gazon est vert, l'eau fraîche, les roseaux nous protègent.
Arrêtons-nous, laissons paître nos chevaux,
Attendons notre jeune frère, ne serait-ce qu'un moment,
Ou revenons en arrière et prenons-le sur nos chevaux.
Faisons-lui faire un bout de chemin vers les villes chrétiennes.«

Mais le frère aîné, s'adressant au cadet,
Lui dit ces mots:
»Frère cadet, frère de même sang,
N'as-tu pas assez des galères turques,
Tes mains blanches ne sont-elles pas assez écorchées,
Que tu veuilles revenir en arrière, perdre du temps,
Et surcharger ton cheval?«
— — — — — — — —

Et quand le plus jeune frère,
Le pauvre piéton,
Commença à traverser les ronces et les bois.
Et trouva les branches vertes,
Il les prit dans ses mains, les pressa sur son coeur
Et prononça ces paroles, en versant des larmes:
»Dieu bienfaisant, céleste créateur,
Mes frères sont passés par ici à cheval
Et ont pris bien soin de moi.
Ils ont coupé des branches de ronce
Et les ont laissées à leur jeune frère,
Au pauvre piéton, pour qu'elles me servent de signes
Afin que je puisse me sauver de l'esclavage,
Vers les pays chrétiens,
Vers mon père, ma mère et ma famille.

Si Dieu me permet de me sauver
De cette dure prison d'Azov,
Je pourrai honorer mes frères
Dans leur vieillesse et les vénérer.«

Ayant dit ces paroles, il continua à courir.
Et le plus jeune frère court
Un jour, deux, trois, quatre jours.
Enfin il sortit des ronces et des bois,
Entra dans la haute steppe, aux chemins vagues,
Plus de bois, plus de ronces,
Plus de marques.
Il trouva des morceaux d'étoffe rouge, des lambeaux jaunes.
Ils les prend dans ses mains, les presse contre son coeur,
Et, les arrosant de ses larmes, prononce ces paroles:
»Hélas! ce n'est pas pour rien que ces lambeaux
Jaunes et rouges gisent sur la route:
Sûrement mes deux frères ne sont plus de ce monde!*
Ils sont passés par ici à cheval,
La horde d'Azov les aura pourchassés et rattrapés,
Elle les aura tués à coups de sabre ou de fusil,
Ou ramenés vivants dans un esclavage plus amer encore,
Ou bien elle les aura donnés à une horde plus nombreuse,
Rapportant leur butin de cosaque dans la ville d'Azov.
Et moi, le plus jeune frère, le pauvre piéton,
Elle m'aura manqué.
Je voudrais bien savoir,
S'ils ont été tués à coups de sabre ou de fusil,
Pour que je puisse chercher leurs corps dans les vastes champs,
Les enterrer au milieu de la plaine,
Et ne pas les abandonner aux oiseaux et aux bêtes.«

Ayant dit ces mots, il recommence à courir,
Il arrive sur le tombeau Savour**
Et n'y trouve que de faibles traces de ses frères.
Il grimpe sur la tombe Savour
Et dit ces mots, en versant des larmes:
»C'est assez courir après mes frères à cheval,
Il est temps de donner du repos à mes jambes de cosaque.

* La partie que nous avons omise raconte que les frères aînés parviennent à se sauver; les lambeaux d'étoffe que le plus jeune trouve n'étaient que des marques laissées par le frère cadet en pays découvert à défaut de branchages.

** Il s'agit de ces monticules élevés dans la steppe sur les anciens tombeaux.

Trois malheurs m'ont rencontré dans le champ,
Le premier de n'avoir pas de pain, le second de n'avoir pas d'eau,
Le troisième de n'avoir pas rattrapé mes frères.«

Un vent de tempête se met à souffler,
Il fait presque tomber le malheureux cosaque.
Et le plus jeune frère se couche sur le tombeau . . .
Sa tête se penche sur sa poitrine,
Là, au milieu des dangers, il va pouvoir se reposer après neuf
jours de marche.
Au neuvième jour il attend encore l'eau du ciel . . .
Il n'y avait pas longtemps qu'il se reposait,
Que les loups gris s'approchèrent de lui,
Les aigles aux ailes grises planaient autour de lui,
Ils se posaient auprès de sa tête et touchaient ses cheveux,
Regardant fixement dans les yeux du cosaque . . .
Ils attendaient sa mort et voulaient être à temps,
Pour célébrer les obscures obsèques de cette vie.
Le jeune frère, le pauvre piéton, ayant compris cela,
Leur dit ces mots:
»O, mes loups gris, mes aigles argentés,
Visiteurs peu désirés et peu aimables,
Pour si peu que ce soit, attendez un peu,
Que mon âme de cosaque se sépare de mon corps.
Alors vous retirerez mes yeux noirs de ma tête.
Dès que je ne verrai plus la lumière de Dieu,
Vous arracherez ma chair blanche de mes os jaunes
Et me recouvrirez de joncs,«

Il se rappelle la prière de son père et de sa mère,
Il baisse la tête et rend à Dieu son âme.
Ce n'est pas un nuage noir qui s'approche,
Ce ne sont pas les vents qui soufflent en tempête,
C'est la jeune âme du cosaque
Qui se sépare de son corps.
Alors les coucous gris arrivèrent à tire-d'aile et se posèrent
près de sa tête,
Pleurant comme ses propres soeurs.
Les aigles aux ailes noires s'approchèrent,
Se placèrent sur ses cheveux
Et retirèrent ses yeux noirs de sa tête.
Les loups gris aussi s'approchèrent,
Arrachèrent sa chair blanche de ses os jaunes

Et trainèrent ses os dans les bois, dans les ravins,
Les couvrirent de joncs.
Plaintivement ils se lamentèrent.
Ainsi tous firent les obsèques du cosaque . . .

Le moucheron.

Cette variation ukrainienne sur un thème très répandu nous représente en travesti le sort du cosaque. On trouve ce texte dans les recueils de la première moitié du XVIII siècle, mais il appartient de toute évidence au siècle précédent.

Des frappements se font entendre dans la forêt, il tonne;
C'est le moucheron qui est tombé du haut d'un chêne,
Il est tombé sur une racine
Et s'est cassé la cuisse et une épaule.
Les mouches pleurnicheuses attirés par la nouvelle,
Viennent lui apporter des fourrures.*
»Ah! moucheron, notre maître,
Tu nous fais beaucoup de peine.
C'est donc ça qu'on ne te voyait pas,
Tu étais vraiment malade.«

— »Enterrez moi dans un champ
Tout près d'un vert bocage.
Quand je serai près de mourir,
Vous convoquerez la compagnie.
Le scarabée me portera,
Le taon fera de la musique,
La grue me servira de chantre
Et la mouche de pleureuse.
Faites autour de ma tombe une palissade
De mes fines flèches.
Puis vous mettrez par-dessus
Mon petit arc si dur à manier.
Quand les cosaques passeront par là
Ils diront en parlant de moi:
»Ci-gît le vieux moucheron,
Notre glorieux compagnon.«

Les menuisiers eurent fort à faire,
Ils construisirent un cercueil pour le moucheron,
Le couvrirent de plaques d'argent

* Pour le couvrir, comme un malade.

Et l'ornèrent de clous d'or,
On creusa une fosse profonde,
On y descendit le moucheron.
Les rois et les seigneurs en passant par là
S'arrêtent tous pour demander:
»Quel noble personnage est ici enterré?
Est-ce un roi, un hetman, un colonel?«
Ce n'est ni un roi, ni un hetman, ni un colonel,
Car, ci-gît un vieux moucheron,
Cosaque de la glorieuse armée.

Le cosaque en exil.

Cette chanson porte la trace de changements opérés au cours des âges par la tradition orale.

L'érable* planté au bord de l'eau,
Penche sa tête vers elle;
S'il arrive malheur au cosaque,
Le voilà qui s'attriste.

Ne te penche pas, cher érable,
Tu es encore trop vert;
Ne t'attriste pas, cher cosaque,
Tu es encore trop jeune.

Ce n'est pas de son plein gré que l'érable se penche —
L'eau sape ses racines;
Ce n'est pas de son plein gré que le cosaque s'attriste —
Son coeur est rongé.

Hélas! Il est allé en Moscovie,
Quelque part là-bas il a péri.
Sa chère Ukraine
Il la laissée pour toujours.

Il a ordonné qu'on lui élève
Un grand tertre sur sa tombe,
Il a ordonné qu'on y plante
Au sommet une viorne.**

---

* Acer pseudo-platanus, voir p. 34.

** La viorne ou obier, appelée encore vulgairement boule de neige, est, avant tout chez les Ukrainiens le symbole de l'amour et du mariage. De là de nombreuses images symboliques, dans lesquelles cet arbre joue un rôle, comme on peut le voir dans plusieurs des chansons suivantes et dans l'extrait que nous donnons ci-dessous de Maroussia par Kvitka.

Les oiseaux y viendront à tire-d'aile,
Pour en manger les fruits,
Et ils lui porteront
Des nouvelles de l'Ukraine.

CHANSONS D'AMOUR.

Les deux pigeons.

A la lisière d'un bois, sous un obier
Deux pigeons s'étaient perchés,
Ils se caressaient, se becquetaient,
Se couvraient de la même aile.
Un aigle sortit sans bruit d'un nuage noir
Et arracha la pigeonne à son compagnon.
Il tua le pigeon sur l'obier,
Laissant couler son sang dans la vallée,
Et emmena la femelle sur les bords du calme Danube.
Il la conduisit dans une vigne,
Lui donna des grains et lui porta de l'eau:
»Mange, petite pigeonne, bois ma colombe.«
La pigeonne ne mange pas, ne boit pas,
Elle s'en va toujours pleurer sous un obier.
»Pourquoi ne manges-tu pas, ne bois-tu pas
Et t'en vas seulement pleurer sous l'obier?«
— »Je ne mangerai pas, je ne boirai pas,
N'ayant plus personne au monde avec qui je pourrais vivre.«
— »De quoi es-tu donc si fière, ma colombe,
Est-ce de ta beauté, qui est si grande?«
— »A quoi bon ma beauté et ma jeunesse,
Si je n'ai personne à aimer!«
L'aigle partit par delà les montagnes
Et ramena tout un troupe de pigeonneaux.
»Voici, ma colombe, sept cents pigeons,
Choisis celui que tu aimeras le mieux.«
›Il y a beau y avoir sept cents pigeons,
Il n'y en a pas un seul comme mon ami.
Lui avait des marques spéciales,
Des ailes grises, des yeux noirs.
Mon pigeon gris, aux ailes blanches,
Au visage rose, au sourcil noir.«

Le mariage du cosaque.

D'un côté la montagne,
De l'autre la montagne,
Du milieu des rochers escarpés
Se levait l'aurore.

Hélas! ce n'était pas l'aurore —
Mon aimée
Avec ses seaux neufs*
S'en allait à la fontaine.

»Mon aimée,
Fais boire mon cheval
Au puits à margelle
Dans ton seau neuf**

Mon aimée,
Pourquoi ne t'es-tu pas mariée?«
— J'étais pauvre et en service,
Je n'ai point trouvé de compagnon.«

»Mon cher cosaque,
Pourquoi ne t'es-tu pas marié?«
— J'ai chevauché au loin dans les champs
Et je m'y suis attardé.«

Ma bien aimée,
Monte sur mon cheval,
Nous irons au loin dans les champs,
Vers ma chaumière.

Et ma chaumière,
N'a même pas un pal de palissade;
Il y a seulement un buisson d'obier
Et il n'a jamais fleuri.

O, buisson d'obier,
Pourquoi n'as-tu pas fleuri?
— »L'hiver est venu, a tué les fleurs
Et je n'ai pas refleuri.«

---

* Les femmes ukrainiennes vont puiser de l'eau à la fontaine dans des seaux de bois qu'elles portent, à l'aide d'une palanche sur les épaules.

** Seau neuf et puits à margelle — symboles de chasteté.

Le temps perdu ne se rattrape pas.

De derrière les montagnes, des montagnes escarpées,
Les aigles prennent leur vol.
Je n'ai point connu de joie
Et les années s'enfuient.

Harnachez les chevaux,
Les chevaux noirs
Que nous rattrapions mes années,
Mes années de jeunesse.

Ils ont rattrapé mes années
Sur le pont d'obier*
— Oh! revenez moi mes années,
Ne serait-ce que pour quelques instants.

— Nous ne reviendrons point, nous ne reviendrons point.
Pour qui reviendrions nous?
Il fallait prendre soin de nous,
Comme de ta santé.

L'abandonnée.

Ami, es-tu couvert de la poussière du chemin
Ou du givre de la tourmente,
Que tu ne viennes pas à moi
Le long de la rue?

Pourquoi ne viens-tu pas à moi,
Même par les monts escarpés,
Et me laisses-tu orpheline,
Au milieu des ennemis.

Pourquoi, ami, ne m'as-tu pas écoutée
Quand je t'ai dit:
Allons, marions-nous en secret
Et que la mère n'en sache rien?

Tu as obéi à ta mère,
Et tu m'as abandonnée,
Tu m'as laissée orpheline,
Et tu en cherches une autre.

---

* Sur la signification symbolique de l'obier voir note page 41.

Tu trouveras une fillette
Aux yeux bruns.
Elle sera pour toi, mon coeur,
Comme un pierre sur les épaules.

Tu trouveras une fillette
Aux sourcils noirs,
Mais tu ne trouveras pas la sincérité
Qui existait entre nous.

Une pierre bien lourde
Te pèsera sur le coeur!
Tu m'abandonnes à cause du qu'en dira-t-on
Dieu lui-même en est témoin.

Mariage forcé.

Eh! fillette qui t'es fiancée,
Pourquoi t'en vas-tu si triste?

— Eh! comme je désirerais être gaie,
Mais il est difficile d'oublier celui qu'on aime.

Eh! fillette aux yeux noirs,
Tu es triste le jour et tu ne dors pas la nuit.

— Des yeux noirs m'ont fasciné de loin,
Ils m'ont pris à la fois et mon âme et mon corps.

Eh! fillette, tes pensées sont confuses,
Tu ne sais pas toi-même qui tu aimes.

— Oh! Je sais bien, je sais bien quel est celui que j'aime,
Seulement je ne sais pas avec qui il me faudra vivre.

Désespoir d'amour.

Ne te couvre pas de fleurs abondantes,
Plante verte du chemin.
Mon coeur se serre et devient oppressé,
Quand vient le soir.

On ne voit pas sa maison,
On ne voit que le poirier de son jardin.
C'est vers lui que mon âme s'élance,
Quand vient le soir.

Avance, mon cheval, avance, Noireau,
Dans la nuit obscure
Vers la jeune fille
Aux yeux noirs.

Decends, mon cheval, descends, Noireau,
Au bas de la montagne rocheuse,
Vers la jeune fille
Aux sourcils noirs.

Si tu ne veux pas, jeune fille,
Devenir ma femme,
Donne-moi alors une herbe magique
Pour que je t'oublie.

Je boirai le suc de cette herbe,
Je n'en laissera pas une goutte,
Et pourtant je ne t'oublierai pas avant
D'avoir fermé les yeux pour toujours.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Vers de l'hetman Mazeppa.

Ces vers furent envoyés au tzar, vers 1705, par des dénonciateurs, comme preuve des intentions traîtresses de l'hetman.

Tous veulent sincèrement la paix,
Mais tous ne tirent pas dans la même direction;
L'un va à droite, l'autre à gauche,
Et cependant ils sont tous frères.
Il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de concorde
Depuis le jour de Jovti Vody.*
Tous ont trouvé leur perte dans la discorde
Et se sont combattus les uns les autres.
Eh! mes frères, il est temps que nous sachions
Que chacun de nous ne doit pas commander
Et qu'il n'a pas été donné à tous de tout connaître,
Ni de diriger les affaires.
Si nous considérons un navire,
Combien y trouvons nous
De gens; mais un seul pilote
Le conduit et le dirige;
Les pauvres abeilles ont leur reine
Et lui obéissent.
Que Dieu ait pitié de l'Ukraine,
Dont les fils ne sont point d'accord!
Avec mes pauvres forces seules je ne puis rien faire,
Il ne me reste qu'à vous crier:
»Eh! Messieurs les généraux,
Pourquoi êtes-vous si indolents?
Et vous, Messieurs les colonels,
Serrez-vous mutuellement la main

* Première victoire de Chmylnytsky sur les Polonais (1648).

Sans vous occuper d'intrigues,
Et ne permettez pas que d'amères souffrances
Viennent encore accabler votre mère, l'Ukraine.
En avant contre les ennemis, il faut les battre.
Préparez vos arquebuses,
Saisissez vos sabres tranchants;
Mourez pour votre foi,
Pour que le renom reste toujours,
Que par l'épée établissons nos droits.

Samuel Velytchko:

Avis au lecteur.

C'est la préface de la grande »Chronique des guerres cosaques contre les Polonais sous Bohdan Chmelnytsky«. Cette oeuvre, plus remarquable par ses qualités littéraires que par son exactitude, relate les évènements jusqu'en 1700. Elle a été achevée en 1720 et donne un tableau très vif des idées régnantes lors de sa rédaction.

Il semble, cher lecteur, que, sans parler de la satisfaction des besoins physiques, rien ne puisse être plus convenable et agréable aux esprits avides de s'instruire que de lire des livres et s'instruire des évènements des temps passés et des moeurs du genre humain. Il semble que, pour les gens plongés dans le chagrin, rien ne puisse servir de remêde aussi efficace que le soulagement procuré par une lecture diligente et attentive. Je l'ai expérimenté moi-même lorsque, assailli par les chagrins, je me suis adonné à la lecture, ou que j'ai écouté lire des livres; en m'instruisant des aventures et des malheurs soufferts par l'humanité, j'ai appris à supporter patiemment ma propre malechance, suivant les paroles des Saints Livres: Dans la souffrance faites le salut de vos âmes.

Cependant en parcourant les annales et les travaux historiques des peuples étrangers et leurs exploits, j'y ai vu leur gloire étalée, qui ne s'est pas éclipsée jusqu'à aujourd'hui. Mais les actions hardies et les exploits chevaleresques de nos ancêtres sarmato-cosaques, qui ne l'ont cédé en rien à ce qui a été fait à l'étranger en matière militaire, dans les époques et temps anciens, je les ai vus couverts d'un éternel manteau d'oubli, à cause de cette misérable paresse qui a empèché les écrivains du pays de les décrire et commenter. Et si, par hasard, quelque ancien écrivain slavo-cosaque a consigné quelque action contemporaine digne de mémoire, il ne l'a fait que pour lui, l'enrégistrant très succincte-

ment, laconiquement, et sans expliquer la façon dont c'est arrivé, comment cela s'est passé et comment cela a fini. Par conséquent, s'il est possible de trouver quelque chose digne de louange sur nos ancêtres cosaque-russes, ce n'est point dans nos chroniqueurs, mais chez les historiographes étrangers, grecs, latins, allemands et polonais, qui, non seulement sont difficiles à traduire dans notre langue cosaque, mais que l'on ne peut trouver dans la Petite Russie.

De même qu'il n'est pas possible de ressusciter un cadavre sans une grâce divine spéciale, l'homme le plus diligent, sans les témoignages et les descriptions des chroniques, ne peut expliquer et décrire quelque chose, serait-ce même pour satisfaire la vaine gloire du monde. C'est pourquoi, moi-même, non par paresse, mais par manque de chroniques cosaques suffisantes, je n'ai pas osé écrire, en suivant nos anciens et maigres auteurs, les grands et glorieux exploits de nos chefs, qui se sont passés à leur époque et sont restés dans l'oubli pour n'avoir pas été suffisamment décrits.

Il y a quelques années, lorsque les forces suédoises opéraient en Pologne et en Saxe, en traversant l'Ukraine de la rive droite avec les armées auxilliaires petites-russiennes, envoyées par ordre de Sa Majesté le Tzar pour soutenir les Polonais contre les Suédois et en voyageant par Korsoun et Bila Tserkva, ensuite en Volhynie, dans le Grand Duché Russe jusqu'à Léopol, Zamost, Brody et plus loin, j'ai vu beaucoup de villes et de châteaux dépeuplés et déserts, des remparts élevés autrefois avec beaucoup de peine par la main des hommes en masses semblables à des montagnes et à des collines, à présent servant seulement d'habitation et de refuge aux animaux sauvages. Quant aux endroits fortifiés qui se sont trouvés sur le passage de nos troupes dans notre expédition, comme à Tcholgansky, Konstantyniv, Berdytchiv, Zbarage et Sokal, j'ai vu les uns très peu habités, les autres complètement déserts, démantelés, jetés à terre, couverts de moisissure et de plantes inutiles et servant seulement de nid aux serpents, à toutes sortes de reptiles et autres vermines. En regardant autour de moi, j'ai vu les champs étendus de l'Ukraine petite-russienne de la rive droite, ses larges plaines, ses forêts, ses vergers, ses belles chênaies, ses rivières, pièces d'eau et lacs abandonnés, recouverts de mousse, de roseaux et de végétations inutiles. Ce n'est pas en vain que les Polonais, se plaignant d'avoir perdu l'Ukraine

de la rive droite, la vantaient et l'appelaient le paradis du monde polonais dans leurs universaux, car, avant les guerres de Chmelnytsky, c'était une nouvelle terre promise, où ruisselaient le miel et le lait. J'ai vu, en outre, en différents endroits beaucoup d'ossements humains desséchés et nus, qui n'avaient d'autre couverture que le ciel. Et je me suis demandé à moi-même: qui sont ces gens-là? En voyant tous ces lieux déserts et ces ossements, mon âme et mon coeur se sont serrés de douleur, en pensant que cette belle contrée, comblée de toutes les bénédictions, notre patrie l'Ukraine petite-russienne, a été changée en un désert, que Dieu l'a abandonnée et que ses habitants, nos ancêtres glorieux, ont disparu sans laisser de traces.

Même quand je demandais à beaucoup de vieilles gens comment c'était arrivé, par quelle raison et par qui ce pays avait été ainsi dévasté, je n'obtenais jamais la même réponse, l'un affirmait ceci, l'autre cela, de sorte que je ne pouvais à cause de la divergence de ces récits, m'informer complètement sur la façon, dont notre patrie au delà du Dniéper avait été dévastée et était tombée à un tel degré de décadence. C'est seulement en me penchant sur les chroniques cosaques que j'ai pu quelque peu m'instruire des causes qui avaient amené la dévastation de ces contrées de l'Ukraine. J'ai pu cependant obtenir des renseignements complets sur cette dévastation de l'Ukraine dans le livre en vers de Samuel Tvardovski, imprimé à Kalich en 1681, dans celui de l'historien allemand Samuel Pufendorff, traduit du latin en russe et imprimé en 1718, dans la grande ville capitale de Saint Pétersbourg, et dans le journal de Samuel Zorka, secrétaire de Chmelnytsky.

Mais, ayant rencontré des divergences chez les annalistes aussi bien que dans les récits oraux, je me suis pris à me demander qui de ces historiens disait la vérité et qui s'en écartait. Ainsi, cher lecteur, si tu trouves dans mon ouvrage quelque chose qui te soit suspect ou contraire à la vérité, il se peut que tu aies raison. Si tu rencontres quelque chroniqueur cosaque plus parfait, tu pourras, mettant de côté ta paresse et te servant de l'intelligence dont Dieu t'a doué, me corriger en suivant cet auteur. Mais je te prie de couvrir bénévolément mon ingnorance et de ne pas annéantir mon modeste travail. Car, en examinant l'histoire de ces actions militaires de la décadence de l'Ukraine de la rive droite et des malheurs qui ont frappé l'Ukraine de la rive gauche, il était difficile, soixante-dix ans après la guerre

de Chmelnytsky, d'arriver dans tous les points à l'exactitude et à la vérité, à cause surtout de l'insuffisance susdite des chroniques cosaques. Par conséquent si les chroniqueurs mentionnés s'écartent de la vérité dans leur exposition des dits évènements, je m'en écarte avec eux. Selon le mot de l'Ecriture: Omnis homo mendax. Et toi, cher lecteur et ami de la vérité, je te prie humblement de me pardonner tout cela et de m'accorder ta bienveillance. Moi, je te souhaite, en revanche, que le Seigneur Souverain et créateur du genre humain t'accorde tous les biens spirituels et temporels.

Un vrai fils de la Petite Russie, et pour toi, lecteur de la même patrie, un frère et serviteur te souhaitant sans cesse tous les bonheurs, Samuel, fils de Basile Vélytchko, ancien employé de la chancellerie générale de l'hetman de l'armée zaporogue.

Mitrophane Dovhalevsky:

Les quatre nations.

Intermède.

Cette oeuvre, la plus intéressante de la littérature dramatique ukrainienne de l'époque, se trouve insérée, comme troisième intermède (sans titre), dans un »drame comique« de Noël, représenté en 1736. Elle s'inspire des évènements politiques contemporains, notamment de la guerre en Pologne, pendant l'interrègne de 1733, au cours de laquelle les cosaques unis aux Russes battirent le parti français, qui soutenait la candidature de Stanislas Leszczynski, beau-père de Louis XV. Cette guerre fut l'occassion d'un soulèvement des paysans ukrainiens contre les seignuers polonais dans l'Ukraine de la rive droite du Dniéper. Cependant les paysans qui figurent dans l'intermède parlent en blanc-russien, parce que ces populations (appelées en Ukraine les Lithuaniens, comme habitant le Grand Duché) étaient beaucoup plus passives et plus obéissantes que les Ukrainiens, ce qui fournissait à l'auteur l'occasion de mettre plus en relief la cruauté du seigneur polonais.

Le cosaque est un de ces Zaporogues qui venaient de rentrer sur leur ancien territoire avec l'autorisation que le gouvernement russe n'avait pas cru devoir leur refuser, en 1734, parce qu'il prévoyait une nouvelle guerre avec la Turquie. C'est là l'origine de cette entente ukraino-russe que l'on voit dans la pièce, ainsi que du rôle de vengeurs attribué aux »voisins«. Chacune des quatre nations représentées dans la pièce parle son propre langage, car l'usage de la langue populaire était alors recommandé par la rhétorique scolastique comme une source du comique.

Le cosaque (paraît sur la scène et chante).

O ma mère chérie,*
T'es-tu bien réjouie
De ma jeunesse?

* Il s'agit de l'Ukraine.

Par les Tartares pris,
Chez les Turcs je gémis
Dans la tristesse.

Nulle part il n'y a de bonheur, c'est certain.
Travailler, s'exposer à mourir, tout est vain.

Dieu ma délivré de ma chaîne,
Mais je ne trouve plus la plaine
Où je naquis.
Les bois, les champs sont dévastés,
Les cours, les prés abandonnés
Les gens enfuis.

Il faut vers Dieu tourner nos regards, c'est certain,
Et par sa juste voie acquérir du butin.

A la Mère Sitche j'irai,
Au Nyz mon sort je trouverai
Chez les cosaques.
Là, tous mes efforts je ferai
Et pour Moscou bien me battrai
Dans les attaques.

Je verrai si au Nyz il y fait bon encor,
Si l'on peut attraper renard ou bien castor.

Contre les Turcs je combattrai,
Gloire par le fer acquerrai,
Guerre ferai.
Que ce soit étoffe moirée,
Ou bien soutane déchirée,
Tout de bonne prise sera,
Rien à mon oeil n'échappera.

Puisse la gloire ancienne à nos bras revenir,
Comme le paon qui fait roue, épanouir,
Etaler sa fraîcheur, comme rose d'été.
Que Dieu des enfants turcs nous donne à capturer,
Que nous réussissions à prendre des Polaques,
Leurs côtes sentiront nos bâtons de cosaques.

(En voyant arriver un seigneur polonais, il se cache, tandis que des paysans lithuaniens viennent à la rencontre de leur maître.)

Le Polonais (rentre en chantonnant).
Tra la la, tra la la . . .

(En polonais.)
Maintenant que j'ai loisir de chasser,
Je voudrais bien prendre des perdrix au plumage bigarré.
J'ai, il est vrai, un épervier avide,
Qui ne traîne pas derrière les perdrix,
Néanmoins, j'exige de mes sujets
Qu'ils m'en apportent encore un autre,
Pour qu'il m'attrape encore plus de perdrix;
Deux cents même, je n'y vois aucun inconvénient!

Un vieux Lithuanien (en blanc-russien à ses compagnons).
Faites bien attention à ce que vous allez dire au maître,
Mon âge me permet de vous conseiller.

Les Lithuaniens.
Tu parles d'or, vieux père.
Nous t'écoutons, notre cygne blanc.

Le vieux Lithuanien.
Donc écoutez bien, frères, ce que je dirai,
Et vous, messieurs, faites attention à mes paroles.
Voici ce que je dirai: Dieu vous la donne, notre maître,
A ta femme aussi et à tes enfants.
Que vos désirs s'accomplissent sur le champ.

Le Polonais (toujours en polonais).
Qu'est-ce? Manants, qui vous permet de me parler si cavalièrement?
Ne craignez-vous plus la colère de votre maître?

Les Lithuaniens (toujours en blanc-russien).
Si, Monseigneur. Nous venons te saluer
Et nous t'apportons une femelle de faucon.

Le Polonais.
Qu'est-ce que cette façon de saluer?
Les marauds osent me parler en face! (A son serviteur.)
Page, prends des fouets de fil de fer.

Le page.
Ils sont prêts.

Le Polonais.
Saisis-moi ce vieux staroste, mon garçon,
Frappe-le, secoue-le, assomme-le, étrille-le;
Frappe-le bien, celui-là aussi,
Ce n'est rien pour moi, ce n'est pas difficile

De battre, d'assommer un paysan comme un fils de pute.
U n d e s L i t h u a n i e n s.
Me voilà prêt, notre maître, fouette-moi encore,
Et après m'avoir fouetté laisse-moi partir.
L e P o l o n a i s.
Bats-le bien, mon garçon, donnes-en aussi à celui-ci
Cent coups bien comptés, comme au précédent.
J'en prends Dieu à témoin: Quelle audace ont ces paysans!
On voit que c'est le moscovite ou le cosaque qui les conseille.
Pour mes sujets, je leur couperai la tête,
Mais il faut chasser de l'Ukraine jusqu'au dernier ces gredins de cosaques.
Laissez-moi le temps de mobiliser notre noblesse,
Tous nos gens qui habitent sur la frontière,
Non seulement sur la frontière, mais aussi en Ukraine.
Que la gloire polonaise résonne aux quatre coins de l'univers.
J'avais aussi des domaines à Kiev,
Où j'étais gouverneur, sur la recommandation de la noblesse.
Mais tous les environs de la ville de Hlouchiv
Appartiendront à messire C . .
Tout cela nous pouvons le conquérir par le fer et par le feu
Et nous élirons de nouveau le roi Leszczynski.
Nous ferons venir de suite ce robuste Hector,
Nous aurons aussi l'aide de la cour
Du roi de France, qui nous enverra deux ou trois mille soldats,
Nous en avons près de cent mille des nôtres.
Nous porterons la guerre jusqu'à Poltava,
Pour regagner notre ancienne gloire.
Messires C . ., Messires M . . . . *
Réunissez-vous en conseil, assemblez vos armées.
Je présente mes compliments à Leurs Grâces.
Si les cosaques vous attaquaient un peu fort,
Résistez, ne craignez rien, même s'il fallait tomber épaule contre épaule.
Mais n'ayez pas peur, Mes Seigneurs. Si les cosaques venaient,
Nous les chasserions dans les forêts à coups de fouet.
L e c o s a q u e (sortant de sa cachette).
Quand aurez-vous fini de crier, animaux?
Ne saurons-nous jamais vous chasser d'ici à coups de bâtons?

* Deux gros messieurs, dont les noms ne peuvent être imprimés en français.

Voisin, viens vite me donner un coup de main.
Nous trousserons ici plus d'un sac de butin.
Le Moscovite (apparaissant — en russe).
Que te font-ils encore, mon bon Monsieur le Cosaque,
T'injurieraient-ils par hasard?
Le cosaque.
Comment peux-tu le demander: ils m'injurient que c'est une pitié!
Le Moscovite
C'est bien, Cosaque, nous y mettrons ordre.
Le Polonais
Allons, frères, prenons nous aussi sur le champ les armes,
Afin de ne pas perdre un seul soldat.
Le Moscovite
A l'oeuvre, Cosaque, n'aie pas peur. Prends celui-ci par les deux épaules.
Pendant ce temps je m'occuperai de ces enjuponnés.
Quel toupet de parler de frontières,
Comme si les Polonais avaient jamais possédé l'Ukraine.
C'est bien, nous leur en dessinerons des frontières avec nos fouets sur le dos.
Le cosaque
Parfait, voisin. Et qu'ils s'en souviennent,
Qu'ils puissent le raconter à leurs enfants du diable.

Le »Vertepe« (La crèche de Noël).

(Extrait.)

C'est la version populaire d'un drame de Noël, représenté par les étudiants errants sur les théâtres de marionnettes, dont la vogue, qui se répandit dans la seconde moitié du XVIII siècle, s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui. Le drame se divise en deux parties: le véritable drame religieux, basé sur les scènes relatées dans les livres saints, et la partie profane, qui combine de façon plus ou moins heureuse les motifs d'intermèdes légués par les époques précédentes. Le plus ancien texte du Vertepe que nous possédions date des environs de 1775.

(On entend chanter dans la coulisse.)

Non, il n'y a pas mieux,
Il n'y a pas plus beau,
Que chez nous en Ukraine!
Il n'y a plus de Polonais. Il n'y a plus de Juifs.
Il n'y aura plus de trahison!

(Entre un Zaporogue en large pantalons rouges, une pipe, un gourdin et la bandoura sur l'épaule.)

Le Zaporogue (à l'auditoire).
Hé, hé, messieurs, ce que j'ai été dans ma jeunesse!
J'en avais en moi de la force!
En rossant les Polonais ma main ne se fatiguait jamais —
Et maintenant il semble qu'un pou ou une puce soient plus forts
que moi.
Les épaules et les bras me font mal, ma force est partie.
O les années, les années, quelle mauvaise affaire!
Quand je tape sur la gueule, ça ne sert plus à rien.
O ma petite bandoura en or,
Que n'ai-je avec toi une jeune cabaretière!
Je danserais avec elle tout mon soûl, à en crever de rire,
J'oublierais avec elle mon mal pour toujours.
Car, quand je joue, plus d'un se met à sauter
Et dans cette gaité quelque fois même on pleure!
Je suis cosaque, je bois la goutte, je ne dédaigne pas la pipe,
Les cabaretières sont pour moi, mais je n'ai pas de femme.
Et vous, messieurs, je vous félicite à l'occassion de la Noël.

(Entre la cabaretière Chveska.)

Le Zaporogue.

Eh! bonne santé, cabaretière,
Bonne santé, fille de Poltava,
Voilà bien longtemps que je ne t'aie vue!

Chveska.

Nous nous sommes vus à Tchyhryne
Et depuis lors pas.*

Le Zaporogue.
C'est ça, Chveska, c'est ça, ma belle, ma pigeonne!
Nous nous sommes vus à Tchyhryne et depuis lors pas.
En vieille connaissance fais moi un baiser sur mes moustaches en
crocs.
Comme ça — mak!
Un baiser, rien qu'un, dans ma tignasse,
Comme ça — mak!
Encore un pour mon gourdin et un pour ma bandoura!
Parfait! Et maintenant dansons!

(Le violon joue. Ils dansent. A la fin de la danse Chveska sort.)

Déjà, la voilà partie!

* Tchyhryne n'est là que pour la rime et l'expression pourrait se rendre à peu près par: Nous ne nous sommes pas vus depuis la semaine des quatre jeudis.

(Une vipère s'approche en rampant et comme le Zaporogue reste plongé dans ses pensées, elle le mord à la jambe.)

Le Zaporogue.

Aïe! Malheur, un serpent, un serpent!
C'est le diable qui va être content!
Le voilà qui m'a piqué.
S'il y avait une tzigane pour conjurer le mal.

(Une tzigane entre, le Zaporogue est couché à terre.)

La tzigane.

Ohé! Mon cher valaque brun,
C'est cette chienne de Chveska qui a tout fait,
Pour que cette vipère te pique.

Le Zaporogue.

Conjure mon mal, sois bonne,
Je ne l'oublierai jamais.
Conjure comme tu voudras.

La tzigane.

Une tzigane courait par monts et par vaux
Portant du sable sur une fourche.
Autant il reste de sable sur sa fourche...

(Entre les dents pour que le Zaporogue ne l'entende pas, mais celui-ci l'entend tout de même.)

Autant, mon petit cosaque, il te reste de temps à vivre.

(A haute voix.)

Te voilà complètement guéri. Lève-toi
Et donne-moi ma récompense.

Le Zaporogue (se lève).

Danse un peu avec moi et je te donnerai ce qui te revient.

(Le violon joue. Ils dansent.)

La tzigane.

Ne regrette pas un copek, petit père, donne m'en deux.

Le Zaporogue.

Que dis-tu, petit tzigane? Je n'entends pas.

La tzigane.

Moi, mon petit cosaque, je le sais très bien.
Je te dis: ne regrette pas un copek, donne m'en deux.

Le Zaporogue.

A propos de quoi et pour quoi? sois assez aimable de me le dire.

La tzigane.
Je voudrais bien, mon pigeon gris, m'acheter du poisson.

Le Zaporogue.
Tzigane, ma mie, tu mangerais peut-être bien de la crême fouettée?

La tzigane.
Certainement, coquin de cosaque, mais où la prendre?

Le Zaporogue.
Tête de mule, que je ne le disais-tu plus tôt?
Je t'en donnerai, moi, et des croquignoles!
(Il lui donne des coups de son gourdin sur l'échine et plus bas.)
Tiens, en voilà de la crême fouettée! En voilà des croquignoles.
(La tzigane saute ça et là et s'enfuit.)

Le Zaporogue (danse, tandis que le violon joue. Puis il dit).
Il ne me reste plus qu'à aller chez Chveska et boire
Une demi pinte, car je me sens la gorge sèche.
(Il frappe à la porte.)
Chveska! Chveska! Chveska! Mon petit coeur, ouvre!
Ouvre donc! Sois bonne! N'entends tu pas? Que tu meures avant d'entendre le coucou!
Ouvre te dis-je, ou j'arrache la porte et je te casse les fenêtres.
(Il prend son élan et, s'élançant vers la porte, il l'enfonce avec la tête et disparait.)

La Noël en enfer.

Nous reproduisons ici, en extrait, une des plus réussies, dans sa forme poétique, de ces poésies que les étudiants et ceux qui n'avaient encore que les ordres inférieurs troussaient assez ingénieusement pour débiter, en guise de compliments, devant leurs supérieurs hiérarchiques, les seigneurs et les bourgeois. En donnant aux personnages de la Bible les moeurs et l'habit du paysan ukrainien et en leur faisant parler son langage, ils obtenaient des effets comiques dans le goût de l'époque.

Le vieux bon Dieu, accoudé à sa table, pense en lui-même:
»Toutes les âmes sont en fête, il n'y a qu'Adam et Eve qui pleurent en enfer.«
Il pousse un gros soupir et fait venir en hâte Gabriel,
Pour lui commander d'envoyer tout de suite une lettre à Adam.
L'Archange ne traîne pas, à l'instant il prend du papier et de l'encre,
Tout ce qu'il faut, et il écrit une jolie lettre à Adam.

Honnête Adam, ô toi, qu'on nomme l'ancêtre de tous les hommes,
C'est fini, ne pleure plus, encore un peu et tu seras sauvé de l'enfer.
Car, comme une fleur de rose, le Christ est venu au monde, il est né.
Il détruira l'Enfer, et domptera le diable pour qu'il ne soit pas si fier.
Il courbera cette sorcière de Mort comme un arc et lui cassera l'échine.
Sa faux tranchante et toutes ses armes il les broiera comme une toile d'araignée.
Les pandours infernaux, il les écrasera comme des grains de pavot à faire de la galette.
A cause de leurs mensonges et de leur tricherie il leur fera sentir sa main.
Car pour le moment on ne peut être en sureté contre ces fieffés bourreaux.
Bons et mauvais, tout ceux qui leur tombent sous la main il les traînent en enfer.
Que le diable les prenne! Ils ne font merci à personne:
Que ce soit un moine ou un saint, ils lui roussissent les poils comme à une volaille.
A toi aussi, honnête Adam, et à ta femme ils en ont fait de belles,
Quand il vous ont eu induit à pêcher avec leurs mensonges.
Par ses ruses le malin a tenté ta jeune femme,
Et l'a fait fauter pour que tu manges aussi de cette pomme de malheur.
Grâce à cet ennemi, vous avez été changés de dieux en va-nu-pieds.
Vous avez pris des feuilles dont vous avez cousu des sacs pour cacher votre nudité.
Par leur ensorcellement, de rois que vous étiez, vous êtes devenus Dieu sait quoi,
Et avec tous vos enfants vous êtes tombés du paradis en enfer,
Où jour et nuit vous transportez du bois sur vos traîneaux pour le four.
Et en remerciement de vos peines on vous donne encore des coups de bâtons sur les côtes.
Par ces tortures tu t'es enflé comme une grenouille et tu te fais du mauvais sang.

Allons, lève-toi et lis ma lettre — tu te sentiras mieux sur le champ.«

Oubliant ses douleurs, notre aïeul sauta lestement de son lit.
Il passa sa veste et tant bien que mal s'approcha de la table.
Il s'assit sur le banc et mit sur son nez ses bésicles.
Il prend la lettre, la lit en riant et ne sent plus ses écorchures.
Eve est là assise qui le regarde avec attention dans les yeux.
Et tout en lisant, Adam pèse mûrement ce qu'il lit.
Quand il eut fini, Adam dit à Eve: »Passe-moi la goutte!«.
Il en but un grand verre, sur le champ il alla en courant vers l'endroit
Où l'on met le bois dans le four et là il se mit à crier de toutes ses forces:
»Le Christ est né! Le Christ est né! L'ange nous a apporté la nouvelle.
Puis il tira la lettre de sa poche, ôta son chapeau
Et, monté sur une bûche, il lut la lettre à tous à haute voix.
Et les gens se mirent à bourdonner comme les abeilles en été.
Ils prirent les femmes et relevant les pans de leurs habits, se mirent à danser,
Les uns le Bytchok, d'autres le Kosatchok et ceux-ci la Horlytza.
Les plus vieux, assis sous la tente, pleurent doucement de bonheur.
Le prophète David est aussi là, qui joue de la harpe,
Et il lit de son psautier un psaume à Jésus le Rédempteur.

Grégoire Skovoroda:

Chansons.

Philosophe ukrainien (1722—1794), élève de l'académie de Kiev et de plusieurs universités allemandes, fut ensuite professeur au collège de Charkov et écrivit des traités de philosophie et de morale. Mais il se rendit populaire surtout par ses chansons et ses fables. Dans les dernières années de sa vie, il les récitait aux populations au milieu desquelles il passait, alors qu'il menait la vie de philosophe errant, prêchant le retour aux moeurs simples et à la vie pure.

I.

Chaque ville a ses moeurs et ses lois;
Chaque tête a sa raison,
A chaque coeur son amour,
A chaque gosier son goût.

Et moi, je n'ai qu'une idée en tête
Et cela seul, je ne l'oublie pas.

Pierre pour obtenir des honneurs balaie les antichambres,
Le marchand moscovite trompe à la mesure.
L'un bâtit sa maison d'une nouvelle manière,
L'autre fait de l'usure: vous plait-il d'emprunter?

Et moi, je n'ai qu'une idée en tête
Et cela seul je ne l'oublie pas.

Celui-ci achète continuellement des terrains.
Celui-là importe des races de bestiaux étrangers,
L'un dresse son chien pour la chasse,
La maison de cet autre retentit comme un cabaret de la voix des invités,

Et moi, je n'ai qu'une idée en tête
Et cela seul je ne l'oublie pas.

Le juriste met la loi à son diapason,
A force de disputer la tête de l'étudiant tourne,
Ceux-ci, c'est le fils de Vénus qui les travaille;
Chaque tête a sa folie spéciale qui la tourmente.

Et moi je n'ai qu'une âme au monde,
Si je mourrais, ça ne serait pas sans y penser.

Celui-ci avec des mensonges tisse un panégyrique,
Le médecin fournit de l'ouvrage aux croque-morts,
Celui-là reste en adoration devant l'as de coeur,
Etienne court au tribunal, comme s'il allait à la noce.

O mort terrible, faux impitoyable!
Tu n'épargnes pas la tête des rois,
Tu dévores tout comme l'incendie dévore la paille.
Qui crachera sur toi, fer aiguisé?
Celui dont la conscience sera pure comme le cristal.

II.

O toi, petit oiseau aux flancs dorés,
Ne fais pas ton nid si haut!
Place-le sur le vert gazon,
Sur l'herbe fraiche.
Car le faucon au-dessus de ta tête
Plane et voudrait te saisir,

Il se nourrit de votre sang,
Vois, comme il aiguise ses serres.

L'érable planté au bord de l'eau
Balance toujours sa tête,
Les vents impétueux soufflent en tempête
Et lui brisent les bras.
Mais les saules bruissent dans les bas-fonds
Et me bercent dans mon sommeil;
Le ruisseau coule là tout près
Et l'eau laisse voir le fond.

Quel sujet de me soucier
D'avoir vu le jour au village?
Laissons se casser la tête
A ceux qui rêvent de montrer très haut.
Mais moi, je resterai tranquille
A passer doucement mes jours.
J'éviterai ainsi tous les maux
Et je serai un homme heureux.

Discours de Paul Poloubotok devant Pierre le Grand.

Ce discours est tiré d'un livre anonyme des plus intéressants du XVIII siècle: »L'Histoire des Russes ou de la Petite Russie«. On suppose qu'il fut composé de concert par les Poletyka, père et fils, dans la seconde moitié du siècle, alors que la rédaction définitive ne date que de 1820. Sans trop se soucier de l'exactitude des faits et des détails, ce livre nous donne une image très vive des idées et des aspirations politiques de la noblesse cosaque. L'extrait reproduit n'est qu'une illustration rhétoriquement amplifiée de l'attitude légendaire de Poloubotok en face de Pierre le Grand qui lui valut de mourir en prison.

Je vois, Sire, et je comprends de qu'elle source tu as puisé ta colère, qui n'est pas naturelle à ton coeur et qui ne convient pas au caractère de l'Oint du Seigneur. L'amour du bien, la mansuétude, la justice et la miséricorde sont les seules vertus dignes d'un monarque dans le monde entier, et les lois qui régissent en général toute l'humanité et la protègent du mal, sont le véritable miroir de la dignité et de la conduite des Tzars et des Souverains, qui doivent être leurs premiers gardiens et protecteurs. D'où vient donc que Toi, Sire, te plaçant au-dessus des lois, tu nous opprimes de ta seule autorité, que tu nous jettes dans des prisons éternelles, que tu confisques à ton profit

nos biens particuliers? La faute dont on nous accuse n'est que notre devoir, un devoir sacré, hautement estimé chez tous les peuples et n'a jamais été une transgression, ni jamais été condamnable. Nous t'avons prié et te prions encore, au nom de notre nation, de faire grâce à notre patrie injustement persécutée et détruite sans merci, nous te prions de rétablir nos droits et privilèges, solennellement assurés par les traités et que, Toi-même, Sire, as à plusieurs reprises, confirmés.

Notre nation étant de la même race et ayant les mêmes croyances que Ta nation, lui a donné des forces et a augmenté Ton empire par une alliance volontaire, dans un temps où tout était encore chez vous dans l'enfance et sortait à peine du chaos de la période de troubles* et, pour ainsi dire, du néant. Et cela seul ne devrait pas permettre que nous soyons privés chez vous de notre récompense. Mais, en outre, nous, avec notre nation, nous n'avons pas cessé de vous aider considérablement dans toutes vos expéditions guerrières et vos conquêtes sans parler de la prise de Smolensk et de la Pologne, la seule guerre avec la Suède a mis hors de doute le dévouement que nous Te portons, à Toi et à la Russie. Car, il est connu de tous que c'est nous seul qui avons anéanti toute une moitié de l'armée suédoise sur nos terres et dans le pays que nous habitons, sans nous laisser prendre aux flatteries et à la tentation, mais Te mettant à même de vaincre le courage admirable et la bravoure désespérée des Suédois. Et, en retour, nous n'avons récolté que l'outrage et le mépris, en guise de reconnaissance et de récompense on nous a jetés dans un esclavage sans issue, nous devons payer des impôts infâmants et insupportables, on nous force à creuser des fossés et des canaux, à assécher des marais infranchissables, les engraissant des cadavres de nos morts, tombés par milliers par suite des travaux pénibles, de la faim et du climat.

Toutes ces misères et ces outrages ont trouvé leur comble enfin dans la façon dont nous sommes actuellement administrés. Les fonctionnaires moscovites qui nous gouvernent ne connaissent pas nos droits et coutumes, ils sont presque illétrés, ils savent seulement qu'ils peuvent tout faire de leur autorité sans toucher à nos âmes. Et ainsi, nous trouvant assaillis de tous côtés par les persécutions et les infortunes, où pouvons-nous

* On appelle Smouta, la période de troubles au commencement du XVII siècle.

trouver refuge avec nos supplications si ce n'est en Toi, Monarque Très Auguste? Tu es notre protecteur et le garant de notre bien-être. Mais la méchanceté de Tes favoris,* nos ennemis irréconciliables et rancuniers, T'a écarté du droit chemin et a avili ton règne. Jeter les nations dans l'esclavage et régner sur des serfs et des esclaves est le fait d'un tyran asiatique, mais non d'un monarque chrétien, qui doit s'acquérir de la gloire et être réellement le père commun de ses peuples.

Je sais que les fers et de sombres prisons nous attendent, où l'on nous fera périr par la faim et les tourments, suivant l'habitude moscovite, mais, tant que je suis encore en vie je Te dis la vérité, Sire: Tu auras à rendre compte devant le Tzar de tous les Tzars, devant Dieu-Tout-puissant, d'avoir fait périr notre nation entière.

Jean Kotlarevsky:

L'Enéide travestie.

L'Enéide travestie eut un tel succès parmi »les amateurs de la langue petite-russienne«, lors de son apparition en 1798 à Pétersbourg, qu'elle fit époque et l'on se prit à la considérer comme la première oeuvre de la nouvelle littérature ukrainienne. Cependant, quoique elle ait eu une grande influence sur les écrivains postérieurs, elle appartient encore, tant par sa date que par son style pseudoclassique, aux »plaisanteries« du XVIII siècle. Il n'en est pas de même de Natalka de Poltava, l'autre oeuvre remarquable de Kotlarevsky, qui tient une place d'honneur dans la nouvelle littérature romantique.

L'Enfer.

Enée descendant aux Enfers
Se trouva transporté dans un autre monde.
Là tout pâlit et se décolore,
Plus de lune, point d'étoiles,
Seulement de grandes ténèbres.
On y entend des cris plaintifs,
Car les tourments des pécheurs n'y sont pas petits.
Enée et la Sibylle regardaient
Les tourments qu'on leur faisait souffrir
Et le genre de peine qu'on infligeait à un chacun . . .

Là, dans l'enfer, la poix bouillait
Et mijotait dans des marmites,

* Menchikof.

La résine, le soufre, le naphte bouillonnaient,
Echauffés par un feu d'enfer.
Tous les pécheurs étaient assis dans la poix,
Rôtissaient au feu et se cuisaient,
Comme ils l'avaient mérité sur terre.
Il n'est pas possible de reproduire avec la plume,
Ni de dire avec des mots
Toutes les merveilles qu'on y voyait.

On y tourmentait les seigneurs
Et on les grillait sur toutes les tranches,
Parce qu'ils n'avait accordé aucun répit aux gens
Et les avaient traités comme des bêtes;
Pour ce motif ils devaient charrier le bois
Faucher les joncs dans les marais,
Et les porter pour allumer le feu.
Des démons étaient là pour les surveiller,
Les faisant marcher avec une verge de fer,
Si par hasard l'un d'eux s'arrêtait.

A tous les gros bonnets sans distinction,
Seigneurs grands et petits et serviteurs,
On distribuait à l'enfer de bonnes volées,
A chacun selon mérite, comme à des chats.
Il y avait là tous les maîtres de corporations,
Les conseillers et les bourgmestres,
Les juges, leurs suppléants et les greffiers,
Ceux qui n'avaient pas rendu légalement la justice,
Mais s'étaient contentés de prévariquer
Et de ramasser les épingles.

Ceux qui n'avaient pas su tenir leurs femmes
En main et leur avaient lâché la bride,
Les laissant aller aux noces,
Pour prendre part à la farandole,
Où elles s'amusaient jusqu'à minuit
A rôtir le balai.
Ils étaient là assis en chapeaux
Ornés de magnifiques cornes,
Les yeux continuellement fermés,
Dans des chaudrons de soufre bouillant.

Et tous les philosophes raisonneurs,
Qui avaient appris au monde à ergoter;

Les moines, les popes, les archipopes,
Pour qu'ils apprissent à s'occuper de leurs ouailles,
Au lieu de courir après les écus,
Et d'aller se ballader avec leurs femmes,
Et qu'ils ne s'occupent que de leur église.
Les prêtres catholiques, pour qu'ils ne brament pas comme des cerfs en rut
Et les sages, pour qu'ils ne cherchent pas à dépendre les étoiles.
Tous étaient là dans le feu, tout au fond.

Les pères, qui n'avaient pas su élever leurs enfants,
Mais qui, leur caressant la tête,
N'avaient su que les louer,
Mijotaient dans des marmites de naphte.
Leurs fils, grâce à eux, étaient devenus des vauriens,
S'étaient dévergondés, n'avaient rien fait de bon,
Puis ils avaient battu leur père
Et désiré de toutes leurs forces
Que le vieillard mourût le plus tôt possible,
Afin d'avoir accès au coffre-fort.

Il y avait de tout: des idolâtres et des chrétiens,
Des seigneurs et des moujiks,
La noblesse et les bourgeois,
Des jeunes et des vieux.
Il y avait des pauvres et des riches,
Des droits et des cagneux,
Des gens qui y voyaient et des aveugles,
Des employés d'état et des militaires,
Les serfs du fisc et ceux des seigneurs,
Il y avait des popes et des laïques.

Aïe! Aïe! Puisqu'il ne faut jamais cacher la vérité
Et que le mensonge engendre encore de plus grands maux —
Il y avait là aussi les poètes ennuyeux,
Les écrivassiers de vers licencieux;
Ils y souffraient de grands tourments:
On leur avait lié les mains,
Comme s'ils étaient prisonniers des Tartares.
Ainsi, ça peut donc arriver à notre confrère,
Qui écrit sans faire attention;
Il est si difficile de mettre un frein à sa plume.

SECONDE RENAISSANCE.

Jean Kotlarevsky:

Natalka de Poltava.

Opérette en deux actes.

(Représentée pour la première fois en 1819.)

PERSONAGES:

Natalie, jeune fille ukrainienne.
Horpyna Terpylo, sa mère.
Pétro, amoureux de Natalie.
Nicolas, parent éloigné des Terpylo.
Tétervakovsky, huissier, prétendant à la main de Natalie.
Makohonenko, conseiller municipal.

ACTE I.

Natalie est amoureuse de Pétro, pupille du vieux Terpylo, et qui a été élevé chez son tuteur depuis son jeune âge. Après s'être enrichi, Terpylo, ayant fait la connaissance de gens au-dessus de sa condition, s'était mis à faire la noce et à dissiper son bien. Il avait chassé Petro de chez lui, puis était mort dans la misère, laissant sa femme et sa fille sans un morceau de pain. Le bon sens et la beauté de Natalie lui attirent toute sorte de prétendants et sa mère serait heureuse de la marier, afin de la sortir de sa triste position. Cependant Natalie ne pense qu'à Pétro et ne veut pas consentir à en prendre un autre. Il se présente un nouveau prétendant riche, l'huissier Tétervakovsky, qui demande au conseiller municipal Makogonenko de lui servir d'intermédiaire. (Sc. I., II. et III.)

SCENE IV.

(La maisonnette des Terpylo, dans un petit village des environs de Poltava. La mère est en train de filer, la fille de coudre.)

Horpyna. Te voilà de nouveau triste, Natalie? Qu'as tu encore sur le coeur?

Natalie. Notre malheur ne peut pas me sortir de la tête.

Horpyna. Qu'y faire? Voilà déjà trois ans que notre pauvreté nous a forcées de vendre notre ferme de Mazourivka.

Nous avons quitté Poltava pour venir vivre ici. C'est à cela que nous a menées ton pauvre père.

N a t a l i e. Maman . . . Il était destiné dès le berceau à vivre riche jusque dans ses vieux jours et à mourir pauvre. C'était écrit; il n'est pas coupable.

H o r p y n a. Il aurait mieux valu que je meure, moi -- je n'aurais pas eu tant à souffrir et surtout par ton entêtement.

N a t a l i e (laissant tomber son ouvrage). Vous souffrez de mon entêtement, maman?

H o r p y n a. Je le crois bien! Combien de gens très acceptables ont demandé ta main, des gens sensés, aisés, honorables, et tu les a tous refusés. Qu'espères-tu donc?

N a t a l i e. J'ai mis mon espoir en Dieu. J'aimerais mieux rester vieille fille que d'épouser des prétendants comme ceux qui ont demandé ma main. Il n'y a pas à dire: ce sont de jolies gens!

H o r p y n a. Et pourquoi pas? Le chantre de Taktaoulivka n'est-il pas un homme? Il est instruit, sensé et n'est pas sans le sou. Et le greffier du canton, et le sous-secrétaire Skorobrechenko,* n'est-ce pas des gens? Qui espères-tu épouser — quelque gros propriétaire ou quelque joli monsieur de la préfecture? Le meilleur serait que tu épouses le chantre, tu serais casée. D'abord tu serais femme de chantre et plus tard de pope.

N a t a l i e. Qu'il soit même archipope, Dieu le garde! Mais s'ils étaient les plus sensés, les plus riches et les plus savants du canton, qu'est-ce que cela me ferait, s'ils ne disent rien à mon coeur, s'ils ne me plaisent pas. Quant à leurs savanteries, ils peuvent aller s'en vanter!

H o r p y n a. Je sais pourquoi ils ne te plaisent pas. Tu es entichée de ton Pétro. Tout ça c'est des bêtises à quoi tu penses: voilà déjà quatre ans qu'on n'en a pas la moindre nouvelle.

N a t a l i e. Eh bien, quoi? Lui non plus ne sait pas si nous sommes vivantes. Et s'il est en vie, il ne nous oublie pas, mais il a peur de revenir.

H o r p y n a. Tu te rappelles que dans ses derniers temps ton pauvre père n'aimait pas Pétro et qu'en mourant il n'a pas

* Un sobriquet: craqueur.

donné sa bénédiction à votre mariage et vous n'aurez pas non plus la mienne.

N a t a l i e (s'approche de sa mère, lui prend les mains et chante).

O mère, mère, le coeur ne raisonne pas:
Quand il aime une fois, c'est bien jusqu'à la mort.
Mieux vaut mourir que de vivre avec celui qu'on n'aime pas,
Dépérir de chagrin et pleurer tout le jour.
Pauvreté et richesse dépendent de Dieu;
Les partager avec celui qu'on aime, quel heureux sort!
O mère, ne suis-je pas ta fille?
Te plairait-il de me voir souffrir?
N'as-tu pas pitié de mon chagrin?
Celui qu'on aime, tu veux qu'on l'oublie.

Oh maman, maman, ne fais pas le malheur de ta fille. (Elle pleure.)

H o r p y n a (touchée). Nanine, ne perd pas la tête! Tu es ma seule fille, mon sang, comment pourrais-je vouloir ton malheur? Ma pauvreté et mon grand âge me forcent à te marier le plus vite possible. Ne pleure pas. Je ne suis pas ton ennemie. C'est vrai, Pétro est un brave garçon, mais où est-il? Qu'il retourne, qu'il nous revienne. Ce n'est pas un paresseux, il aime le travail, avec lui tu ne manquerais jamais de pain... mais que faire? Qui sait s'il ne s'est pas fourvoyé. Peut-être s'est-il marié et t'a-t-il oubliée! Aujourd'hui ça arrive que l'on aime l'une et que l'on pense à une autre.

N a t a l i e. Pétro n'est pas comme ça: mon coeur me répond de lui et il me dit qu'il nous reviendra... S'il savait que nous sommes dans la misère, il volerait vers nous de l'autre bout du monde pour nous aider.

H o r p y n a. Ne crois pas trop ton coeur: souvent ce qu'il nous dit est trompeur. Regarde ce qui se passe dans le monde et juge Pétro en conséquence... Et il vaudrait bien mieux que tu m'écoutes et que tu m'obéisses. (Elle chante.)

Ah! pourquoi donc ne serais-je pas tendre
En choisissant quelqu'un pour gendre?

Ma chère enfant n'est-ce pas indiqué
Que de chercher un gendre aimé?

Au loin Pétro a peut-être pris femme
Et ne pense plus à sa flamme.
Ma chère enfant...

Avec mes cheveux blancs sous le sort je succombe,
Si Pétro ne revient, je descends dans la tombe.
Ma chère enfant...

Tu resterais seule et sans aucun bien.
Puis-je te laisser sans soutien?
Ma chère enfant...

Allons! fais en sorte que je n'aie pas à attendre pour te voir mariée et que grâce à ton entêtement je ne meure pas avant l'heure: la misère, les pleurs et tes hésitations me mettront au tombeau. (Elle pleure.)

Natalie. Ne pleurez-pas, maman! Je me soumets à votre volonté et, à cause de vous, je prendrai le premier prétendant qui vous sera agréable. Je surmonterai mon chagrin, j'oublierai Pétro et ne pleurerai plus.

Horpyna. Nanine, ma fille! Tu es tout pour moi en ce monde! Je t'en supplie: tire-toi Pétro de la tête et tu seras heureuse... Mais on vient de passer devant la fenêtre... Quelqu'un viendrait-il? (Elle sort.)

Natalie sèche ses larmes. elle est bien décidée d'obéir à sa mère. (Sc. V.)

C'est le conseiller municipal Makohonenko qui vient faire une visite aux deux femmes. Celles-ci lui content leurs chagrins. Le bonhomme conseille à Natalie de se marier et lui reproche de faire la difficile. Mais la mère ayant communiqué la promesse faite par sa fille d'épouser le premier qui se présenterait, Makohonenko avoue qu'il est venu pour faire une démarche en faveur de l'huissier Tétervakovsky. Natalie se récrie: une pauvre fille ne doit pas épouser un homme riche de peur d'être traitée dans son ménage plus mal qu'une servante. Le nom de Pétro vient à la bouche de la mère; le conseiller affirme qu'il ne faut plus penser à lui: il a mal tourné, il a oublié Natalie. Peut-être est-il déjà mort ou s'est-il engagé dans l'armée chez les Moscovites«. Natalie se laisse convaincre; cependant elle voudrait que l'on retardât les noces le plus possible, tandis que le conseiller presse les deux femmes d'arranger immédiatement les fiançailles. (Sc. VI.)

Natalie, restée seule, prie le bon Dieu de lui donner assez de force pour oublier Pétro. Malgré tout, elle espère encore. (Sc. VII.)

ACTE II.

Au moment où Natalie, suivant l'ancienne coutume, attache en écharpe les essuie-mains traditionnels autour du corps de Tétervakovsky, comme gage des fiançailles, apparait Pétro, qui a appris la chose par Nicolas, le vagabond, parent des Terpylo. Dans son désespoir il avait désiré voir encore une fois Natalie. Nicolas, voyant le chagrin de Pétro, a appelé Natalie, qui, sortant de la maison et apercevant son amoureux, ne veut plus entendre parler de l'huissieur. (Sc. I—X.)

SCENE XI.

(Sortent aussi l'huissier, le conseiller et Horpyna.)

Le conseiller. Qu'avez-vous à parler là si longtemps?

L'huissier. De quoi — si j'ose m'exprimer ainsi — votre conversation traite-t-elle?

Horpyna (apercevant Pétro). Ah! Mon Dieu!

Natalie. Pourquoi vous effrayer, maman? C'est Pétro.

Horpyna. Pétro! Dieu trois fois saint! D'où est-il sorti? C'est un revenant...

Pétro. Il n'y a pas de revenant qui tienne, c'est moi, Pétro, en chair et en os.

L'huissier. Qu'est-ce que ce Pétro?

Le conseiller. C'est probablement cet homme dont je vous ai parlé, l'amoureux de Natalie, ce vagabond, ce coquin.

L'huissier. Ah! Ah! Monsieur Pétro? Ne serait-ce pas possible — si j'ose m'exprimer ainsi — qu'il s'en retourne par le même chemin qu'il est venu? Car il semble, il parait, il appert qu'il est de trop ici.

Natalie. Pourquoi serait-il de trop?

Horpyna. Evidemment de trop: on n'arrive pas comme un chien dans un jeu de quilles!

Pétro. Je ne veux vous déranger en rien. Terminez de par Dieu ce que vous avez commencé.

Natalie. Ça ne sera pas si facile de terminer ce qu'ils ont commencé.

L'huissier. Pouvez-vous nous en fournir un motif plausible?

Natalie. Par cette simple raison que si Pétro est revenu, je ne veux plus être votre femme.

L'huissier. Certes, madame. Mais, je vous prie, cette dation des essuie-mains n'est-elle pas le témoin — si j'ose m'exprimer ainsi — que vou m'avez épousé?

Natalie. Que je vous ai épousé, il s'en faut de beaucoup! Les essuie-mains ne signifient rien.

L'huissier. Ne m'en veuilles pas, la vieille, si je dois sévir. Mais ta fille — si j'ose m'exprimer ainsi — porte le trouble dans l'ordre établi par la loi. Attendu que les essuie-mains et les mou-

choirs de soie sont la preuve de son acquiescement volontaire et non forcé de devenir mon épouse, vous serez, dans ce cas, assignées devant le tribunal pour vous y entendre condamner à payer une amende et à accomplir un période de détention.

Le conseiller. Parfaitement! Parfaitement! Qu'elles soient conduites sur le champ à la justice et qu'on leur mette les fers.

Horpyna. Mes petits pêres, ayez pitié! Ce n'est pas moi qui ne tiens pas ma parole. Faites ce que vous voudrez de Pétro, mais pour Natalie, vous pouvez, quant à moi, la mener pieds et poings liés à l'autel.

Natalie. Ils ne feront pas ça. Pétro n'est point coupable, c'est moi qui ne veux pas me marier avec monsieur l'huissier: à cela rien au monde ne pourra m'y forcer . . . Et s'il en est ainsi, sachez que je me dédis de Pétro pour toujours et que je n'épouserai personne.

Nicolas. Je suis curieux de savoir ce qu'ils vont en dire.

Le conseiller. Ne voilà-t-il pas une vraie Poltavienne! J'aime ces façons-là!

Horpyna. Ecoutez-moi, mes bons amis. Ma fille jusqu'à ce jour n'a jamais été si entêtée ni si audacieuse, mais (montrant Pétro) dès que ce vagabond est arrivé, la voilà devenue folle et elle se conduit comme vous voyez. Si vous n'enlevez pas cet homme d'ici, je ne réponds pas qu'elle m'obéisse.

L'huis. et le conseiller (ensemble). Hors de notre village, brigand! Et ne t'y laisse plus voir. Et si tu ne t'en vas pas de bon gré, nous t'enfermerons quelque part où l'on saura te dresser.

Pétro. Faites silence un moment et écoutez-moi . . . Que Natalie et moi nous nous soyons aimés, tous les gens le savent et Dieu aussi, mais que je détourne Natalie d'épouser monsieur l'huissier, que j'endoctrine la fille de ne pas obéir à sa mère et que je sème la zizanie dans la famille — Dieu m'en garde! Nanine, soumets-toi à ton sort: obéis à ta mère, aime bien monsieur l'huissier et oublie-moi à jamais.

(Tous sont touchés du chagrin de Pétro, y compris l'huissier.)

Horpyna (á voix basse). Brave Pétro, malgré moi mon coeur prend son parti.

(Natalie pleure. L'huissier est plongé dans ses pensées.)

Le conseiller. Pourquoi ne pas le dire, ça me fait pitié.

Nicolas. Comment cela finira-t-il?

L'huissier (à Pétro). Toi, mon ami — si j'ose m'exprimer ainsi — de quel côté vas-tu te diriger?

Pétro. J'allais à Poltava et je dirigerai mes pas de façon à ne plus jamais retourner... Encore deux mots à Natalie... Nanine! à cause de toi j'ai laissé Poltava et pour toi j'ai travaillé quatre ans dans des pays lointains. Toi et moi, nous avons grandi et nous avons été élevés ensemble chez ta mère; personne ne pourra m'empêcher de te considérer comme ma soeur. Ce que j'ai gagné, c'est à toi. (Tirant de son sein une bourse avec de l'argent.) Tiens, prends, pour que monsieur l'huissier ne te reproche pas de t'avoir tirée de la misère et de t'avoir achetée. Adieu! Honore notre mère, aime ton mari et pour moi, fais-moi dire une messe.

Natalie. Pétro! Mon malheur n'est pas de cette sorte que je puisse m'en racheter avec de l'argent (Montrant son coeur.) Il est là. Je n'ai pas besoin de ton argent. Il ne me servirait à rien — nos ennemis ne se réjouiront pas de notre malheur. Ma vie n'est pas loin de finir. (Elle appuie sa tête sur l'épaule de Pétro.)

Horpyna (s'avance et embrasse Pétro). Pétro!

Natalie. Maman! Quelle perte nous faisons!

Nicolas (au conseiller). Et toi, qu'est-ce que ça te dit?

Le conseiller. Un homme comme Pétro, je n'en ai pas vu depuis que je suis né.

L'huissier (s'avance au milieu de la scène). J'ai mûrement réfléchi et j'ai trouvé qu'un acte magnanime éveille en nous les plus nobles passions. Moi, huissier, je reconnais que dès ma naissance j'avais la bosse des bonnes actions, mais, pris par mes devoirs et occupé d'ailleurs par d'autres soucis, je n'ai pu en commettre aucune. L'acte de Pétro si sincère et si dépourvu de malice m'amène à agir comme suit... (à Horpyna.) Femme courbée sous le poids des ans, béniriez vous une bonne action?

Horpyna. Que votre volonté soit faite. Ce que vous ordonnerez sera bien. N'êtes-vous pas le lettré de notre canton?

L'huissier. Brave Pétro et toi, valeureuse Natalie, approchez-vous. (Il les prend par la main et s'avançant vers la mère lui dit.) Bénis tes enfants pour qu'ils vivent heureux et en bonne santé. Quant à moi, je me dessaisis de Natalie et en fait la cession pleine, entière et héréditaire à Pétro, pour qu'il fasse son bon-

heur. (A tous.) Ainsi moi, huissier, en vertu des privilèges qui nous ont été donnés par la loi, déclare à tous présents et absents que lorsque deux hommes se battent, il ne faut pas qu'un troisième s'en mêle et il est également nécessaire de se rappeler qu'on ne peut se faire aimer de force.

N a t a l i e et P é tro (embrassant la mère). Chère maman, bénis-nous.

H o r p y n a. Dieu vous a unis par un miracle, qu'il bénisse votre bonheur.

N i c o l a s. Voilà nos Poltaviens. Quand il s'agit d'une bonne action ils se disputent à qui la fera le premier.

L e c o n s e i l l e r. Natalie est de la tête aux pieds une Poltavienne! Pétro un Poltavien; et l'huissier, à ce qu'il semble, n'est pas d'un autre gouvernement.

P é t r o. Nanie! maintenant personne ne nous séparera. Dieu nous a aidés à surmonter la misère et les malheurs. Il nous aidera encore pour que par notre amour sincère et notre vie honnête nous devenions un exemple pour les autres et que nous acquérrions le renom de bons Poltaviens. Chante-nous, si tu ne l'as pas oubliée, ta chanson que j'aime tant.

N a t a l i e. Ce que l'on aime, on ne l'oublie jamais.

(Elle embrasse Pétro et chante.)

Je suis fille de Poltava
Et l'on m'appelle Natalka,
Simple, sans beauté régulière.
Bon coeur, c'est vrai, point du tout fière.

Autour de moi tournent les gars,
Pour moi ne se battent-ils pas?
Mais c'est Pétro que je préfère,
Des autres je n'en ai que faire.

Mes compagnes pour s'amuser
Avec tous veulent plaisanter;
Moi, sans mon Pétro je m'embête
Et ne connais aucune fête.

Avec Pétro je suis heureuse,
J'ai de la joie et suis rieuse;
J'aime Pétro de tout mon coeur,
C'est lui mon unique seigneur.

—

Pierre Artémovsky-Houlak:

Le maître et son chien.*

(Parut dans le »Messager de l'Ukraine«, à Charkov, en 1818.)

La nuit s'est répandue sur la terre ... Pas un bruit,
Peut-être, de ci de là, le souffle d'une bête endormie.
On pourrait réussir à tirer sur toi à bout portant, tant il fait noir.
La lune s'est couchée, pas un astre au ciel,
A moins que furtivement quelque petite étoile ensommeillée,
Ne regarde entre les nuages, comme une souris sortant d'une embrasure.
El le ciel, et la terre — tout repose;
La nuit a enveloppé les choses de son manteau noir.
Seul Riabko,** comme une sentinelle isolée, ne sommeille pas.
Il garde comme des frères les bestiaux de son maître.
Car notre Riabko n'aime pas le pain de la charité;
Il mange, certes, comme quatre, mais ce qu'il a gagné.
Dans la ferme de son maître il ne dort pas de toute la nuit.
On ne voit plus brûler la moindre chandelle,
Ni dans le village, au-dessus du poêle,
La moindre veilleuse qui tremblote;
Tout le monde dort et ronfle,
Quelques-uns même soufflent comme des baleines.
Déjà le pope,
Rentré tard d'un baptême, s'en va, les jambes molles, dire l'office matinal,
Que notre Riabko, dis-je, ne s'est point encore couché.
Le pauvre court sans cesse et met son nez dans tous le coins,
Il fait un tour au poulailler, puis va à la porcherie.
Il s'informe à l'étable si les cochons de lait vont bien,
Comment se portent les dindons, les canards, les poulets et les oisons.
S'en étant assuré de ses propres yeux
Il va à la bergerie,
A la grange, au hangard, aux écuries, aux étables.
Puis il revient le plus vite possible, car il se pourrait que les soldats moscovites —

* L'intention de satiriser la façon dont les seigneurs se conduisaient envers leurs serfs est assez évidente dans le texte. Elle était énoncée en termes exprès dans une épître en vers adressée par l'auteur à Kvitka Osnovianenko, pour lui recommander ce petit ouvrage.

** Employé comme nom propre, désigne les animaux tachetés.

(En ce moment il y en a le diable sait combien dans le village) —
Que les soldats moscovites, dis-je, ne fassent une descente dans
la dépense.
Riabko ne dort pas, mais il aboie et hurle,
Que je sois pendu, si les oreilles ne m'en tintent.
Entre temps il se demande: que pourrais-je bien faire pour
contenter mon maître?
Sans se douter qu'il n'échappera pas à ce qu'on lui réserve.
Il aboie sans trève jusqu'à ce que l'aube paraisse;
Alors il s'allonge dans sa niche et se met à ronfler.
Pourquoi ne dormirait-il pas? Sait-il ce qui va lui arriver?
Il s'endort donc délicieusement du sommeil du juste
Qui a fidèlement gardé les biens de son maître.

Mais qu'est-ce? un fracas, du bruit, des cris — toute la ferme
est en mouvement.
»Ici, Riabko, ici! tiens, tiens! Faites venir Riabko!«
— »Voilà, voilà, mes petits pères, dites, de quoi s'agit-il?«
Riabko bondit, fait jouer sa queue dans tous les sens,
Tant il a de joie, comme un balai,
Le pauvre sot fait grincer ses dents de plaisir.
Ses yeux brillent comme ceux d'un furet, il se pourlèche les
babines.
»Allons ça vient, pense-t-il, ce n'est pas en vain qu'à la ferme
Depuis l'aube même
Tout se trémousse autour de moi;
Il se peut que le maître ait ordonné de me donner un peu de rôti
Ou que j'en reçoive un morceau de bouilli,
En récompence de ce que Riabko n'a point dormi de toute la
sainte nuit,
Mais qu'il a aboyé à plein gosier pour chasser les voleurs.«
— »Ici, Riabko, ici!« crie de nouveau un coquin de valet
Et il vous l'attrape par une oreille.
»Etendez, Riabko!« criet-on. Et voici le maître qui s'amène.
»Donnez à Riabko une tournée, dit-il, étrillez-le! Voici le fouet.«
»Pour quel motif?« demande le malheureux; mais le maître crie
toujours: »Etrillez-le!«
»Aïe! Aïe! Aïe!« — Le maître dit: »Ne faites pas attention,
continuez!«
»Je ne le ferai plus, petit père! ... Qu'est-ce qui me vaut cet
honneur?«

»Ne l'écoutez pas!« crie le maître, »frappez toujours, enlevez lui
On vous l'écorche, on vous le plume. la peau!«
A ses cris les valets accourent:
»Qu'est-ce? Pourquoi? Comment?« Personne n'en sait rien.
Lâchez-moi, crie Riabko,
»Foi de chien, je n'en peux plus . . .« Et notre Riabko ne ment pas.
Peine perdue: Iavtouk ne cesse pas de lui caresser l'échine.
»Qu'on le relâche immédiatement!« clame le maître à haute voix
Et il sort lui-même rapidement de la maison.
»Lachez-le, crie-t-on de toute part, Riabko a subi sa peine.«
— »Mais, braves gens, en quoi avais-je fauté?
»Pourquoi vous moquez-vous de moi?« dit notre malheureux,
»Pourquoi me maltraitez-vous de pareille façon?
»Pourquoi? Pourquoi?« repétait-il en versant des ruisseaux
De larmes amères et se tenant les côtés.«
— »C'est pour t'apprendre, dit l'un des serviteurs,
»A ne pas troubler pendant la nuit le sommeil de tes maîtres;
»C'est par ce que . . . mais ici . . . sortons plutôt de la maison,
»Car les murs ont des oreilles.
»Sortons dans la cour, Riabko.«

— Ils sortirent.

»Ce n'est pas pour rien qu'on t'a battu,
»Dit Iavtouk à Riabko. — Le motif pour lequel
»Je t'ai si bien frotté l'échine, mon pigeon,
»C'est que notre maître à cause de toi n'a pu fermer l'oeil de toute la nuit.«
— »Est-ce ma faute? Es-tu devenu fou, Iavtouk?
— »Eh! Eh! fit Iavtouk, es-tu peut-être devenu enragé?
»Tu es coupable, tou-tou, d'avoir aboyé pendant la nuit,
»Sachant que notre maître avait perdu hier soir aux cartes
»Ne sais-tu pas,
»Que celui qui a perdu au jeu
»Ne peut, par le diable — dont Dieu nous garde s'endormir de la nuit,
»Qu'il est d'humeur à injurier ou à battre son propre père?
Tu savais bien, Riabko, que ton maître ne pourrait dormir.
»Au diable, pourquoi aboies-tu? Qu'as-tu à hurler?
»Laisse-le aboyer lui-même, va te coucher tranquillement.
»Cherche un bon coin dans une meule de paille et dors gentiment.
»Tu le vois toi-même, à tour de bras

»Ton maître te tombe sur le dos et ne cesse de rabâcher:
»Que hier au jeu il a perdu la forte somme,
»Que tout la nuit les puces ont mordu madame,
»Que hier soir il ne se serait pas mis à jouer aux cartes
»Si la nuit dernière il avait pu sommeiller;
»Il répète que toi, Riabko, tu as aboyé comme un chien;
»Qu'il t'assommera à coups de gourdin,
»Parce qu'il en a assez de toi, tu l'embêtes,
»Voilà pourquoi il t'a fait tâter des verges.
»Tu vois bien, Riabko, tu le vois. N'aboie pas, ne te mets pas en chasse,
»Reste couché tranquillement, tais-toi; les maîtres c'est une chose à part.
»A quoi bon aboyer? Que notre maître soit en bonne santé
»Et il s'acquittera bien tout seul de cette corvée!«
Notre Riabko écouta les conseils de Iavtouk.

»Que le diable emporte mon maître,
Se dit-il, à quoi bon, comme on dit, donner des verges,
Pour se faire battre?
Puisque l'on trouve que je ne fais pas bien mon service
Je me retire.
Que la dame descende de voiture — ne voilà-t-il pas un grand malheur!
Les juments ne traîneront le véhicule que plus aisément et s'en féliciteront.«
Ainsi philosophait notre brave Riabko
Et il resta couché tout le long du jour et de la nuit.
Il dort, il ronfle que la meule de paille en est ébranlée,
Il n'a aucun souci, point de rêves, point de cauchemars,
Que lui chaut que les soldats moscovites s'introduisent dans la ferme et dans le garde-manger,
Qu'ils s'y conduisent comme s'ils y étaient chez eux;
Que le loup prenne les agneaux, ou la martre les poussins!

Mais voici que peu à peu il commence à faire jour dans la ferme.
»Ici, Riabko, ici!« Tout le monde sort en courant dans la cour.
»Riabko, Riabko,« appelle-t-on à l'envie.
Notre Riabko n'en fronce même pas le sourcil;
Il entend, mais fait semblant de dormir et de ne pas entendre.
»Cette fois, pense-t-il, mon maître a dû dormir toute la nuit,
Car Riabko ne l'a pas réveillé en aboyant;
Maintenant il me témoignera sa reconnaissance.

On ne va pas comme hier me jouer un mauvais tour!
Laissons-les appeler . . . ce n'est pas moi qui me laisserai tenter
A moins qu'ils ne m'apportent ici mon déjeuner.
Ne crains rien, tu les verras sauter autour de moi
Lorsque je me mettrai sous la dent soit la soupe, soit le rôti.«
»Ici! Ici!« crie à Riabko ce même Iavtouk,
»Ici! ici!« fait-il à perdre haleine.
»Allons, Riabko!« — »Eh! viens donc, tu ne voudrais pas que je me dérange,
Quand tu dois m'apporter ici mon manger.«
— »Arrive le plus vite possible, ne tarde pas!«
»Pas du tout, je ne viendrai pas, Iavtouk!«
— »Viens, le maître t'appelle.«
En disant ces mots il lui étreint le cou d'un noeud coulant;
»Etrillez, Riabko,« dit-il . . . et une dizaine d'individus
Lui donnent un centaine de coups en acompte.
»Fouettez-le,« crie le maître comme un possédé.
Par six fois on vous jette de l'eau sur Riabko
Et chaque fois on donne les étrivières à l'animal ruisselant.
Enfin on s'arrête.
Riabko voudrait demander pourquoi, mais sa langue
Est aussi fixée dans sa bouche que si on l'y avait attachée.
Il glousse comme un dindon sur son perchoir.
»Attends, lui dit Iavtouk, ne te dérange pas,
»Je te dirai le fin mot de tout. Vois-tu, Riabko, c'est pour t'apprendre
»A garder le bien de ton maître comme tes prunelles,
»A ne pas te coucher trop tôt et te vautrer dans la paille
»Au lieu de chasser les voleurs et d'aboyer contre les bêtes sauvages.
»Tu ne l'as pas fait, Riabko, alors pour le faire entrer dans la peau,
»Notre maître, par bonté d'âme,
»A ordonné de te donner quelques centaines de coups de bâton.«
— »Que le diable l'étrangle, ton maître et ton père,
Et ton oncle et ta tante
Pour sa bonté, interrompit Riabko avec humeur.
Que le diable miteux sorte des marais* pour les servir!
Il faut être idiot pour vouloir servir des imbéciles,
Et plus fou encore d'essayer de les contenter.

* Le peuple croyait que les marais servaient d'habitation aux esprits malins.

Riabko les a servis comme un bon chien qu'il était
Et voilà la récompense
De ses services dévoués!
On lui a donné le fouet
Et du bâton pour le remercier.
Que Riabko aboie ou qu'il se taise et dorme pendant la nuit
Il n'en résulte pas moins une volée.
Je le vois bien, je serai toujours
Le dindon de la farce.
Si je me tourne d'un côté, je m'échaude,
De l'autre je reçois sur les doigts.
Quand on a affaire à de méchantes gens: quoi qu'on fasse, c'est bonnet blanc, blanc bonnet;
Ils réussissent toujours à vous noyer, serait-ce dans un cul de bouteille.«

Grégoire Kvitka-Osnovianenko:

Maroussia.

Ce roman, l'un des plus remarquables du créateur de la nouvelle prose artistique ukrainienne, fut écrit vers 1832 (date de la permission de la censure 4 octobre 1833) et publié en 1834. Il produisit à l'époque une profonde sensation; il est resté jusqu'à ce jour très populaire. Nous reproduisons le récit du funérailles de Maroussia, dans lequel l'auteur décrit en détails l'ancien cérémonial des obsèques d'une jeune fille, où se mèlent quelques-uns des rites du mariage rendu impossible par la mort prématuré de la fiancée.

Lè jour commençait à peine à paraître que, tous à la fois, les gens qui avaient été commandés se rassemblèrent devant la maison de Naoum. On alluma un feu au milieu de la cour, les femmes se mirent à l'ouvrage, elles apprêtèrent les marmites et les pots, firent cuire le borcht, les nouilles, le kvassok et coupèrent le rôti en tranches. Les unes mettent dans des plats le froment cuit, et le mèlent au sirop de miel, d'autres versent l'eau-de-vie dans des bouteilles pour la distribuer, elles lavent les cuillères, préparent les plats, disposent les planches, mettent tout en état, comme faire se doit, afin que les gens puissent dîner et que les pauvres du bon Dieu ne manquent de rien.

Dès qu'il fit jour, la plus grande cloche sonna à toute volée, comme c'était l'habitude pour une assemblée. Dieu, que les gens s'empressent en files interminables! Les paysans du village et les personnes de la ville arrivaient à pied ou en voiture. Il y avait là aussi des messieurs qui étaient venus pour voir

comment on enterre une jeune fille suivant les coutumes anciennes, parce que maintenant elles passent de mode.

Après qu'il eut accueilli tout le monde, Naoum se mit à faire les révérences et dit: »Braves gens, aimables voisins! Messieurs les anciens, femmes honorables, honnêtes jeunes gens et vous, jeunes filles! Veuillez être assez bons de m'écouter, moi malheureux père.« (Les sanglots lui coupent la voix.)

»Dieu — dont la volonté soit faite — ne m'a pas donné de marier ma fille, de vous distribuer, à vous, mes amis, le pain et le sel et de nous réjouir ensemble, mais il lui a plu que, pour mon malheur, je dusse lui donner ma fille unique, pure et innocente comme une colombe blanche. Je vous ai assemblés pour que nous ensevelissions aujourd'hui son corps de vierge, ainsi que la loi l'ordonne et qu'il convient à sa réputation. Veuillez lui faire cortège, accompagnez sa virginité vers la vie éternelle, non pas à une nouvelle demeure, à un mari bien aimé, mais à la terre humide, à la tombe obscure. Consolez par votre assistance un vieillard, un père affligé, afin que ses entrailles ...« Il voulut s'incliner, mais tomba à terre, pleurant amèrement et tout le monde avec lui.

Quand il se fut relevé et que les sanglots le lui permirent, il dit: »Où est la vieille mère? Qu'elle distribue les cadeaux aux témoins et qu'elle arrange le cortège.« On appela Anastasie et pour la remplacer on mit une autre femme pour pleurer auprès de la défunte et prononcer les paroles consacrées quand il le faudrait.

Anastasie ne sortit pas seule, mais on la conduisit au cortège, car elle était complètement épuisée. Derrière elle des jeunes gens portaient un coffre plein de présents, qu'ils ouvrirent. En même temps, Anastasie fit rassembler les jeunes filles autour d'elle et leur dit: »Mon coeur ne s'est pas réjoui de voir ma chère Maroussia aller par les rues et choisir en riant parmi vous ses demoiselles d'honneur, mais le Seigneur a voulu que dans ma vieillesse j'eusse à vous demander, en versant des larmes amères, d'accompagner ma fille vierge jusqu'à la tombe noire. Il ne m'a pas été donné d'entendre les chansons de noces que vous auriez chantées à ma Maroussia, mais, au lieu de cela, je dois voir les larmes que vous verserez avec moi en lui chantant l'hymne du repos éternel. Ne m'en veuillez pas qu'au lieu du pain d'épice des noces et du gâteau nuptial, une mère malheureuse et affligée ait à vous donner les cierges de cire. Allumez-les.

faites cortège à ma Maroussia et sachez bien que de la même façon que vos cierges brûleront, mon coeur brûlera aussi sous sa grande affliction, en enterrant ma fille unique, ma seule consolation . . . Je reste seule dans ma vieillesse, comme une plante dans les champs, à répandre des larmes.« Alors elle leur distribua de petites chandelles d'une grivnia,* toutes de cire verte.

Ensuite elle prit de longs et larges essuie-mains,** brodés à ravir et celui qu'on devait mettre sous les pieds des fiancés pendant la cérémonie du mariage elle l'attacha à la sainte croix, à la grande que l'on porte en tête des processions.

D'abord on ceignit le premier et le second garçons d'honneur, en guise d'écharpes, d'essuie-mains très longs, brodés d'aigles de couleur et de fleurs et l'on attacha encore sur la croix des bandes de toile blanches, longues d'environ quatre archines,*** toutes ornementées de passementeries. On ceignit de la même façon les dames d'honneur et on piqua des fleurs dans leur coiffe. Les hommes chargés de demander la main de la jeune fille ne reçûrent qu'un essuie-main, mais très beau. On prépara l'épée qu'une jeune fille devait porter comme il est d'usage dans les noces: on fit les bouquets de mélampyre, de buplère, de basilic et de viorne aux branches entourées de feuilles d'or.† On alluma les chandelles de cire vierge, on enveloppa l'épée et décora celle qui la portait de mangnifiques essuie-mains brodés. Aux hommes qui prenaient part au cortège, on leur cousit des fleurs de soie à la toque de fourrure et on leur attacha à droite des mouchoirs de coton rouges, tous semblables et valant chacun trois kopas.†† Le foulard également de coton, avec lequel on joint les mains des époux pendant la cérémonie

* Monnaie ukrainienne, valant quelques centimes.

** Il s'agit ici de ces essuie-mains que les jeunes filles ukrainiennes brodent en grande quantité pour leur trousseau. Ils servent moins à l'usage qu'à l'ornement: on les pend sur les murs, autour des icônes, ou bien ils recouvrent les meubles, à la manière de nos dessus de cheminée, dessus de piano, chemins de table etc. Comme on le voit ils jouent un grand rôle dans les cérémonies, surtout dans les noces.

*** Un archine 0·71 m.

† Ce sont des fleurs auxquelles l'imagination populaire ukrainienne a attaché quelque symboles: le mélampyre, par exemple, appelé peu poétiquement en français: blé de vaches, a reçu en Ukraine un nom que l'on pourrait traduire par mignonette; les fruits rouges de la viorne rappellent la fraîcheur des joues d'une jeune fille, à peu près comme l'on dit en France: elle est rouge comme une cerise.

†† Une kopa — environ 50 cent.

du mariage, servit à entourer la croix d'argent que le pope porte dans ses mains, et aussi autour des cierges de tous les autres popes et diacres on mit des mouchoirs de coton bleu et chacun des chantres reçut également son foulard. Un grand et beau voile fut placé sur le couvercle du cercueil, de même qu'on étendit sur le brancard, sous le cercueil, un lourd tapis ornementé, portant en son milieu un grand aigle; tout cela devait revenir à l'église de Dieu pour le repos de l'âme de la défunte.

Puis Anastasie se mit à distribuer tout ce qu'il y avait de bon dans le coffre: aux enfants de Dieu, aux orphelines, qui n'ont ni père ni mère et ne savent d'où puiser, elle donna des affaires de jeune fille, des mouchoirs, des tabliers, des chemisettes, des voiles, un objet quelconque; aux jeunes femmes et aux veuves sans fortune ce dont se servent les femmes: des broderies, des coiffes blanches, des foulards de tête, que sa fille s'était confectionnés pour elle-même. Malgré la grandeur du coffre qui était tout plein, il n'y resta rien; elle distribua tout et le coffre lui-même fut donné par elle à l'église de Dieu; elle sacrifia tous les coussins et draps de lit pour que Maroussia jouisse du paradis et pour le salut de son âme propre et de celle de Naoum. Ensuite elle dit, en se signant: »Gloire te soit rendue, Seigneur, que j'aie eu quelque chose à donner pour le repos de l'âme de ma chère Maroussia et que j'aie pu le distribuer à de braves gens. A quoi sa dot me serait-elle bonne, quand je l'ai perdue . . .« Les pleurs l'empêchèrent de continuer, puis elle dit: »Où est notre fiancé?«

On le lui conduisit. Elle l'étreignit fortement, l'embrassa, pleura et lui dit: »Mon cher gendre, mon fils bien aimé, tu es tout ce qui me reste. Voici ton foulard de fiançailles. Quand tu n'étais pas là Maroussia le portait sur son coeur et en mourant elle a ordonné que je te le couse pour son enterrement . . . N'oublie jamais ma Maroussia, comme elle t'a été fidèle et t'a aimé jusqu'à la mort . . . Ne nous oublie pas, nous, tes père et mère, dans notre vieillesse . . . Ne nous abandonne pas . . . viens nous voir quand nous serons malades. Nous n'avons plus personne pour nous fermer les yeux et prier pour nous . . .«

Basile, aussi pâle que la mort même, les cheveux en désordre, les yeux comme ceux d'un cadavre, regarde et ne voit rien, ses mains sont crispées, il tremble comme une feuille. Il ne sent pas qu'on lui attache son mouchoir à la ceinture. Après bien des efforts, il dit à Anastasie: »Maman chérie . . .« Il ne peut en

dire plus long. Ayant fini de lui attacher son mouchoir, Anastasie le signe et lui dit:

»Dieu soit avec toi, mon fils, pauvre orphelin, veuf sans avoir été marié, que la Mère de Dieu t'accorde tout ce qu'il y a de bon, mais ne nous abandonne pas...« Ayant dit ces mots, elle s'en alla pleurer sur le corps de sa fille.

Quand tout fut arrangé, les popes commencèrent la cérémonie, ils aspergèrent le cercueil d'eau bénite, les assistants y placèrent Maroussia, les demoiselles d'honneur arrangèrent ses tresses et les bouquets. Elles placèrent sur sa tête (parce qu'elle n'était pas mariée) une couronne qu'elles avait tressée elles-mêmes d'oeillets jaunes, de marguerites et d'autres fleurs.

Le bon Naoum avait peine à se tenir sur ses jambes, mais il voulut remplir les préceptes de la loi: il s'approcha du cercueil, signa Maroussia et dit: »Je te salue, Maroussia, dans ta nouvelle demeure. Dieu te l'a envoyée, reposes-y en paix. Qu'aucun méchant ne vienne y troubler tes os, ni de la main, ni de la langue; sois calme, repose comme tu gis maintenant jusqu'au jugement dernier, lorsque tu te relèveras avec joie avec la sainte croix.«

Après cela les gens du cortège sortirent le cercueil, et derrière eux Naoum, quoiqu'il pleura amèrement, rassembla ses forces pour prononcer encore ces paroles: »Je te dis adieu, Maroussia, au moment où tu quittes ma maison. Elle ne t'a pas abritée longtemps, mais je me suis réjoui de ta présence... Tu n'y reviendras plus jamais et plus jamais je n'aurai de joie.«

Le cortège se forma: d'abord la sainte croix et les bannières, puis le couvercle du brancard couvert du drap des morts et porté par quatre jeunes garçons comme des anges avec leurs foulards. Derrière, le couvercle du cercueil couvert d'un voile porté par quatre hommes du cortège. Les popes vont après avec leurs cierges, le diacre avec l'encensoir, puis les chantres, dont les beaux chants plaintifs vous arrachent malgré vous des larmes. Immédiatement après, marchaient deux par deux les demoiselles d'honneur, toutes en manteau, avec seulement un ruban noir dans les cheveux, sans aucun ornement et dans la main de chacune d'elles brulait une chandelle verte. Elles étaient suivies de celle qui portait l'épée, ensuite les marieuses, le premier et le deuxième garçon d'honneur, puis enfin les gens du cortège portaient le cercueil sur le brancard des morts. Et Basile, en sa qualité de fiancé, marchait du côté droit: à peine

peut-il marcher, il va sans savoir ce qu'il fait, il ne prête aucune attention à ce qu'on lui dit, il agit et marche sans que ses yeux se détachent jamais de Maroussia ... Et elle, mon trésor, est couchée là, ma colombe, entièrement recouverte de ce voile qui devait la couvrir pendant ses noces, son visage seul est découvert. Il semble que, toute couchée qu'elle est, elle regarde d'en haut autour d'elle; comme elle est morte en beauté, le sourire est resté sur son visage, elle sourit au ciel et semble se réjouir de ce qu'on lui fait de si belles funérailles.

Basile peut-être n'aurait plus été à même d'avancer, si on ne l'eût aidé, mais deux marieurs, ornés d'essuie-mains, le prirent sous les bras et l'entraînèrent.

Derrière le cercueil, Nacum et Anastasie, versant des torrents de larmes, marchaient ou plutôt étaient conduits par les voisins et les amis. Et les cloches? Dieu du ciel! elles ne s'arrêtent pas et toutes sonnent. Et du monde, du monde derrière et autour du cercueil, dans les rues, devant les portes et les haies de sorte qu'il n'y a pas moyen de dire combien il y en avait.

Dans le trajet jusqu'à l'église, on s'arrêta douze fois pour lire les Evangiles et à chaque fois on plaçait le livre sur un autre mouchoir de coton. Chaque pope qui les lisait en recevait un.

Après que le service divin et les cérémonies funèbres eurent été terminés à l'église, on porta le corps de la même façon au cimetière. Quand on fut sur le point de descendre le cercueil dans la fosse, on donna de la part d'Anastasie douze archines de toile à essuie-mains non coupée et là dessus on déposa la bière. Et voilà! Tous les gens se mirent à pleurer, Naoum se jeta à genoux, leva les bras au ciel et fit cette prière: »Dieu de justice, Ta volonté m'a rendu orphelin, moi, vieillard sans forces. Je rends le corps de ma fille chérie à notre mère la terre, prends son âme dans Ton Royaume ... et ne m'abandonne pas pauvre pécheur.«

On commença à dire le Notre père; pendant ce temps on descendit le cercueil et les popes scellèrent la tombe. Alors Naoum se releva, prit une poignée de terre, en tremblant et pleurant et la jeta en disant: »Accorde-nous, Seigneur, d'habiter un jour avec elle dans le royaume de Dieu. Adieu, Maroussia, pour la dernière fois. Que la terre te soit légère.« Anastasie fit de même. Quand c'est le tour de Basile de jeter la terre, il en prend une poignée, sanglote, se met à trembler, ses doigts

se crispent, il ne peut ouvrir la main pour jeter la terre dans la tombe, il tremble de plus en plus et tombe sans connaissance.

Ensuite tous les gens jettèrent chacun une poignée de terre dans la fosse afin de se retrouver un jour avec la défunte dans les cieux. Enfin les hommes de la noce remplirent avec des pelles la fosse jusqu'aux bords, et élevèrent au-dessus un tertre à la tête duquel on planta une croix haute et lourde, peinte de couleur verte.

C'est tout le souvenir qu'il reste de Maroussia.

Eugène Hrebinka:

Quelques mots aux compatriotes.

Tiré de l'avant-propos de la »Lastivka« (»L'hirondelle«). 1841. Almanach composé de matériaux que Hrebinka avait amassés pour une revue projetée vers 1838.

A mon avis, il n'existe pas au monde de pays plus beau que la province de Poltava. Dieu de bontés, quel pays! Y en a-t-il là des steppes et des forêts, des jardins et des bocages, et des brochets et des carpes, des cerises et des bigarreaux, des boissons de toutes sortes, des taureaux, de bons chevaux et de bonnes gens — il y a de tout et tout y est en abondance. Et que de jeunes filles! Que de jeunes femmes! Feu Kotlarevsky n'a eu qu'à en peindre une seule dans sa »Natalka de Poltava« et le monde entier s'est pâmé d'aise.

Je vous le dis: jamais je n'oublierai le temps que je passai dans la province de Poltava, près de Pyriatyne. Peut-être vous est-il arriver de passer par hasard à Pyriatyne? La ville n'est pas du tout mal: on y trouve des marchands de toutes sortes et des pâtissières. Il y a aussi une église très comme il faut, avec un clocher. On y voit un bureau de poste et les facteurs vont et viennent comme des soldats, avec leurs gorgerettes noires, distribuant les lettres bien honnêtement, sans les décacheter. Une bonne ville!

J'habitais non loin de là à la campagne. Chaque jour quelque chose y venait réjouir mon coeur. Plus d'une fois il me tardait — Dieu sait comment! — de voir arriver le printemps. Enfin, la Chandeleur passée, voilà le vent tiède qui commence à souffler, juste du côté de la Sitche zaporogue. Le beau soleil, assez haut sur l'horizon, chauffe déjà suffisamment et les pauvres boeufs, debout près de la clôture, se réchauffent gentiment

les flancs. Bientôt l'eau recouvre la neige, il y en a partout; les steppes paraissent bleues comme la mer et, à la surface, des paillettes de soleil pétillent comme des étincelles. D'où sont donc venus tous ces oiseaux? Partout des vols d'oies sauvages, de grues et de cygnes; ils se hâtent vers je ne sais où, comme une armée volante. Des alouettes tirelirent dans le ciel, des hirondelles volent ça et là, le cri du héron tinte dans un marais et, tout près, une bécasse fait entendre son sifflement continu. Tout vit, tout respire!

Plus tard, lorsque le sol s'est un peu séché, on se met à brûler les steppes: on va dans les champs, on bat son briquet, on met le feu à une poignée de paille, on souffle dessus et la jette par terre. Aussitôt les roseaux secs se mettent à pétiller, l'incendie se répand dans les steppes: le feu et la fumée courent au loin, battent la contrée comme des cosaques zaporogues. Et la nuit — que c'est beau, mon Dieu, de voir tout flamber comme ça! Ce sont des bruits, des flammes tout autour, comme si une horde s'approchait, qui allumerait partout des incendies. C'est effrayant et amusant! . . .

Huit jours après, on ne reconnait plus la steppe roussie: elle est devenue verte comme une émeraude. De ci, de là, on voit des anémones bleues, des boutons d'or. Dans les jardins fleurissent les hépatiques bleues. Les cerisiers, les bigarreautiers, les poiriers et les pommiers se couvrent de fleurs blanches et odorantes. On entend le coucou dès le matin et le loriot ne cesse pas de siffler toute la journée: »Laisse ton traîneau, prend ton chariot.« Tous les soirs le rossignol chante et sur la place les filles entonnent leurs chansons printanières,* de sorte que que l'écho en retentit au loin.

A cette époque, on respire si aisément, on ressent tant de bonheur.

En hiver on ne fait qu'attendre la Noël et la voilà qui arrive, puis le nouvel an, puis la fête des rois. »Amuse-toi, mon ami, même si tu n'as pas de countouche,** même si tu as connu le malheur,« comme disaient les cosaques zaporogues. Oui, je le repète encore: »Décidément il n'y a pas au monde de plus beau pays que la province de Poltava!« Quand je me la rappelle,

* Dans le genre de celles dont nous avons donné des spécimens plus haut, page 29.

** Vêtement de cosaque.

je ne sais que rouler mes épaules, faire claquer ma langue et me taire . .

Cependant écoutez bien! J'y habitai longtemps, je m'y amusais beaucoup et pourtant je m'ennuyais — est-ce croyable? Quelquefois je m'ennuyais plus que je ne m'amusais. Souvent, en hiver, il fait des tourmentes de neige — Dieu puissant, quels tourbillons! Le ciel et la terre disparaissent! Ça vous plaque de la glace sur les vitres, une digue de neige barre la porte et, le voudriez vous, il est impossible de sortir. Cela dure trois ou quatre jours et, ensuite, quoique la tourmente soit passée, vous avez peu de raisons de vous en réjouir: tous les chemins de la steppe sont ensevelis sous la neige, impossible d'aller soit à pied, soit à cheval; il n'y a qu'à rester chez vous, dormir et manger, rien d'autre à faire. Comme on serait heureux, grand Dieu, si quelqu'un pouvait venir vous voir! Mais, hélas, personne ne sort, à moins que l'on ne soit fatigué de la vie, ou que l'on n'ait rien à se mettre sous la dent. Tout à coup voilà les chiens qui se mettent à aboyer comme s'ils voyaient un loup. Je souffle sur le carreau pour faire fondre la glace. Je regarde à travers et aperçois un traîneau recouvert d'une bâche qui pénètre dans la cour. Un gros cheval suffit à peine à le traîner sur la neige et, au fond, sous la bâche est assis un Moscovite. Sa barbe est toute couverte de neige ainsi que sa crinière et, pourtant, son cou reste à découvert. Rien qu'à le voir les chiens crèvent de rage. Qu'est-ce qu'il a donc ce bonhomme à rôder par un temps pareil; pour sûr qu'il n'a pas de domicile! »Dis donc, mon garçon, fais entrer le Moscovite. Il semble que ce soit un marchand.«

Le voilà: il entre, secoue sa crinière, fait un signe de croix et demande: »Voulez-vous m'acheter quelque chose?« »Voyons, qu'est-ce que tu as?« Et le voilà qui me tend un bout de papier rempli d'écriture en pure langue moscovite, de sorte que nous autres, pauvres gens, il y a beaucoup de choses que nous ne pouvons comprendre. Il n'y a rien qui ne se trouvât dans cette satanée voiture. Je me tue à lire et à deviner, quand je vois: »Livres de Moscou.« — »Eh bien!« lui dis-je, voyons cela!« Alors il apporte une caisse remplie de livres, des grands et des petits, des jaunes et des rouges. Il n'y a qu'à choisir. En échange de quelques cinq roubles payés comptant, d'environ deux mesures d'avoine, de pain, de beurre, de miel et de

quelques autres choses encore, le moscovite vous cède une demi-douzaine de livres.

Plus d'une fois lorsque la nuit tombait et que je commençais à m'ennuyer, je prenais un de ces livres et je lisais une page — non, ça ne va pas! encore une — encore pire, à la troisième la tête commençait à me tourner: impossible d'en comprendre la moindre bribe. C'est vraiment quelque chose de bien bizarre: on commence, par exemple, à y parler de l'atmosphère, puis des planètes, ensuite on en vient à parler d'une alène de cordonnier ou d'un clou. Je me creuse la tête pour comprendre, j'essaie d'y parvenir soit comme-ci, soit comme-ça — hélas! C'est en vain. J'en prends un autre, c'est la même chose, le troisième, le quatrième, le cinquième — encore et toujours le même chose! Et pourtant je croyais savoir la langue moscovite: il m'est arrivé plus d'une fois de parler à des marchands, à des ramasseurs de soies de cochon, à des accapareurs de bétail. Eh bien! on marchandait, on comptait bien l'argent, on se comprenait, quoi! Et voilà que je me mets à lire un livre — plus moyen de comprendre. Quelquefois je faisais venir Diomède — il sait bien lire — Koutse aussi. Je leur lisais une ou deux pages. »Eh bien! les gars, avez-vous compris?« — »Non, monsieur, pas un seul mot!« Et pourtant ils ont passé toute leur jeunesse dans les foires.* Rien à faire. Je pose sur l'étagère mes nouveaux livres — qu'ils y dorment jusqu'à ce que je sois devenu plus savant. Et je me plonge, pour la cent cinquantième fois, dans la lecture de »L'Enéïde« de Kotlarevsky, ou des nouvelles de Grégoire Osnovianenko. Je lis, je ris et je pleure.

Je me suis rappelé tout cela ces jours derniers, je crois que c'était avant-hier et je me suis mis à réfléchir. Heureusement, pensai-je, que mon sort m'a jeté dans la capitale, où j'ai si peu le temps de m'ennuyer que souvent j'ignore si c'est aujourdhui mercredi ou vendredi, jour ouvrable ou jour férié: on tourne comme la roue du moulin, qui ne tourne pas d'elle-même, mais que l'eau fait tourner. Et mes compatriotes, que font-ils pendant ces longues veillées d'hiver? Faisons-leur un livre. J'ai rassemblée ce qui avait été écrit dans notre langue, par moi et par d'autres, qui — je les en remercie — me l'avaient envoyé, je l'ai porté à l'imprimerie — et voilà un livre pour vous.

* Les foires sont très suivies par les marchands moscovites et par conséquent on y trouve l'occasion d'apprendre le russe.

Markian Chachkévytch:

Poésies.

L'auteur, chef de »la Jeune Ukraine« en Galicie, entre 1830 et 1840, mort prématurément en 1842, a exercé une plus grande influence par ses idées que par ses qualités littéraires. Ses poésies lyriques ne manquent cependant pas de talent: il s'y montre tendre, doux et sympathique.

A son ami intime, en lui envoyant des chansons ukrainiennes.

Ainsi, Nicolas, les aiglons ukrainiens
Réjouissent l'âme et réchauffent le coeur;
Ainsi, Nicolas, les jeunes faucons russes *
Chantent tantôt à haute voix, tantôt doucement à leur mère;
Qu'il est agréable d'entendre comme le coeur bat,
Lorsque une chanson venant d'Ukraine,
Si doucement, si chèrement vous enveloppe le coeur,
Comme une femme aux cheveux d'or enlace son bien-aimé.
Elle l'embrasse, le presse sur son sein,
L'étreint, le couvre d'amour,
De caresses, de baisers,
Le flatte de la main, le console
Et lui fait respirer son haleine qui sent le miel.
Tu aurais presque envie de dire: chansons, laissez-moi tranquille.

Mais bientôt c'est un vent tempêtueux qui souffle,
C'est un autre don, une autre pensée, qu'il apporte,
Il te l'apporte et dit: »Cette nuit j'ai erré dans la steppe,
M'en donnant à satiété, me couchant sur les tombes,
Soit pour me reposer, soit pour écouter
Ce que le vieux temps raconterait
Des années d'autrefois,
Des temps d'autrefois,
Quand la gloire allait
Encerclant le monde:
De nos ancêtres,
Des boïards, des princes,
Des hetmans et des cosaques,

* L'auteur, en tant que Galicien, emploie indifféremment les mots »ukrainien« et russe (il serait plus exact de traduire par »ruthène«, mais ce mot n'est pas usité pour la Grande Ukraine); le russe au sens moderne serait »moscovite« ou grand-russe. (Voir là-dessus l'avant propos et plus bas, page 93.)

Et il se met à raconter si agréablement,
Si doucement, si magnifiquement, comme si sur la mer
Fleurissait la fleur aimable du destin... Puis élévant la voix
Il se plaint, il pleure et, enfin, bruyamment,
Bruyamment et terriblement il crie et geint,
De dedans la tombe, il semble que les vieux appellent,
Qu'ils réclament
Des lances et des sabres,
Qu'ils veuillent avoir des nouvelles
De la horde du milan rapace,
Comme elle s'est gorgée sur le corps russe,
Comme elle s'est abreuvée de sang russe,
Comme le sabre russe l'a accueillie,
Comme il lui a arraché le coeur de sa lame courbée,
La couchant confortablement dans le désert,
Dans l'eau, l'étendant pour dormir dans la tombe.

Et de nouveau le bruissement se fait plus tendre
Comme le soir dans le crépuscule,
L'écho se répand peu à peu dans les plaines
Et erre ça et là dans les chênaies,
Comme s'il racontait quelque part à quelqu'un
L'apparition brillante de la beauté qui sera,
Comme sur les bords de la Mer Noire
Tout s'ornera de fleurs,
Comme sur l'étendue des steppes
On jouera gaîment,
Comme dans les eaux du Dniéper
Elle se baignera, mettra ses beaux vêtements
D'une aile légère,
Elle s'élancera vers le Dniéster;
Dans le Dniéster tranquille
Elle se mirera,
Battra des ailes,
S'ébrouera,
Et sous le ciel, très haut
Planant comme un soleil
Elle s'élancera
Elle chantera
Et contera notre gloire
A travers le monde.

Pidlissie. (Son village natal.)

Le vent souffle, souffle en tempête
Sur les forêts et les montagnes,
Il emporte ma pensée triste
Vers la maisonnette de Pidlissie.

Là tu te reposeras, ma pensée,
Dans les vertes forêts de pins,
Tu oublieras ton chagrin, tu te consoleras
Des heures malheureuses.

Là, le vieux chêne te racontrera,
Et celui-ci et celui-là,
Comment j'ai passé là ma jeunesse
Sans chagrins et sans soucis.

Là, tu apprendras de la sapinière
Et de tous les autres bois,
Comme mon coeur a joué là
Dans les heures claires.

Le rossignol dans le jardin
Gazouillait sa chanson,
Déroulant dans des chants
Les années de ma jeunesse.

Là, se trouve le puits frais
Où l'on puise l'eau à l'antique*
Et plus que le bonheur, c'est son eau
Qui attire mon âme.

Colline blanche de Pidlissie!
Lorsque je ne te vois plus,
Mon coeur est lourd, je suis triste,
Il s'en faut de peu que je ne pleure.

Aimable contrée!
Tu as pris mon coeur;
Mon âme, comme un amoureux
Sa bien-aimée, te désire.

Là se trouve l'amour, la douceur,
La gaieté, le bonheur!
Comme dans les bras d'une femme aimée,
On voudrait y vivre toujours.

* Le seau est attaché au bout d'une poutre de chêne, à l'autre extrémité de laquelle est fixée une pierre pour faire contrepoids.

Jacques Holovatsky:

Sur la langue ukrainienne.

C'est un extrait des premières conférences faites à l'université de Léopol par le premier occupant de la chaire de langue et de littérature ruthène, qui venait d'être fondée, en 1848. Ces conférences furent publiées, en 1849, sous le titre de »L'étude de la langue russe méridionale et de ses dialectes.« L'auteur, de même que Chachkevytch, emploie le mot »russe« dans le sens d'ukrainien. C'est aussi dans ce sens que l'on employa pendant quelque temps au dix-neuvième siècle le terme de »langue russe méridionale«. Holovatsky, membre du cercle de Chachkévytch, expose ses idées sur le choix de la langue populaire comme base de la langue littéraire, mais on sent son hésitation à rompre définitivement avec l'ancienne langue écrite: ce qui le mènera plus tard sur le chemin du pan-russisme.

Le peuple qui habite toute la partie méridionale de la Russie, la Galicie et les contrées du nord-est du royaume de Hongrie, parle la même langue, qui s'appelle, chez ce peuple et chez ses voisins, la langue ukrainienne, petite-russienne (russe méridionale), ou bien russe (ruthène). Elle s'était formée partout de la même façon, à l'époque des duchés russes sous l'influence du slavon rituel, chez les tribus slaves étroitement apparentées entre elles qui habitaient ces pays; c'étaient: les Polianes (dans la contrée de Kiev, les Sivérianes (dans le bassin de la Desna), les Soulitches (dans le bassin de la Soula), les Dérévlianes (à l'ouest des Polianes), les Doulibes (entre le Bug et le Stir), les Bugeanes (dans le bassin du Bug), les Volhynianes (en Volhynie), les Oulitches et les Tivertses (dans les pays du Dniester inférieur et du Pruth, jusqu'au Danube), enfin les Khorvates et les Boïki (dans la Galicie actuelle).

La langue petite-russienne ou russe méridionale, ne fût-ce qu'à cause de la position géographique du peuple qui la parle, entre les Slaves du Nord, ceux du sud et ceux de l'ouest, tient par ses particularités linguistiques le milieu entre les autres langues slaves. Elle est harmonieuse, riche, grave, expressive, aisée. Il semble qu'elle occupe un juste milieu entre la dureté excessive et la douceur superflue. Elle ne contient pas trop de consonnes chuintantes, comme la langue polonaise, elle ne se plait pas dans les voyelles trop brèves, comme la langue grande-russienne, mais, si l'on en excepte le dialecte galicien, elle aime les voyelles longues et ouvertes. Ce qui la caractérise entre toutes les langues slaves, ce sont les nuances du son **i**, qui pase tout graduellement du rude—ы, jusqu'à un très doux

ѣ (ï). Cela produit des variétés spécifiques de ce son, qui empêchent une prédominance de l'i et cette monotonie étrangère à la langue, qui ne peut provenir que d'une lecture incorrecte ou de la prononciation d'un étranger, mais qui ne se rencontre jamais dans la prononciation claire d'un ruthène d'origine. Bref, c'est une langue pleine de naturel, claire, euphonique; elle est virilement vigoureuse et expressive dans la bouche d'un homme grave ou d'un vaillant cosaque, comme sous la plume de Kotlarevsky, de Topola et d'autres, de même qu'elle est douce, intimement tendre, aimable sur les lèvres d'une mère, dans les rêves chantés de la jeune fille, ou sous la plume sincère d'Osnovianienko. Ce n'est pas sans raisons, ni par pure vanité que nous l'affirmons, puisque des écrivains étrangers et de savants philologues reconnaissent son euphonie et ses autres grands avantages sur les autres langues slaves. Bandtké* l'appelle la plus belle de toutes les langues slaves et Mickiévitch la plus belle de toutes les langues russes. Bodiansky prise son caractère poétique et harmonieux; il la compare à cet égard aux langues grecque et italienne. Kooubek** et Macielovski*** lui donnent le pas sur la langue tchèque; Rakoviecki† regrette qu'elle ne soit pas devenue la langue dominante en Russie. Enfin, le célèbre écrivain russe Dal-Lougansky reconnaît sa supériorité, comparée à la langue grande-russienne populaire et littéraire.

Elle s'est développée diversement dans les contrées différentes: plus ample dans les vastes steppes du bassin du Dniéper, elle est plus étriquée dans les pays situés au pied des montagnes et dans les pâturages du Dniéster; elle est dure, rude, mais plus vigoureuse entre les monts rocheux de la Verkhovyna et des Beskides. Ainsi l'ancienneté de sa formation est prouvée par le fait que ses variétés sont dans un rapport parfait avec les localités où elles ont pris naissance, avec le ciel sous lequel elles se sont développées. Et jamais ces variétés ne concordent avec les divisions politiques connues dans l'histoire des peuples qui auraient pu influencer sa formation ou sa refonte. Il en résulte clairement que ses dialectes sont plus anciens que l'inter-

* Philologue polonais.
** Savant tchèque, ami de Chachkévytch.
*** Savant polonais.
† Savant polonais.

vention de l'influence de ses voisins, p. ex. celle des Polonais, des Lithuaniens, des Hongrois et d'autres.

Jetons un coup d'oeil rétrospectif sur l'histoire et nous trouverons à réfléchir sur la force vivace de la langue russe méridionale, et sur la prépondérance qu'a conservée la race au cours des temps sur les autres peuples. Combien de races étrangères ne se sont-elles pas fondues, dissoutes dans la Russie Méridionale, combien ne se sont-elles pas, aux époques les plus reculées, assimilées aux Russes? Les tribus redoutables des Obres, des Petchenègues, des Polovetz, des Iatviags, toutes se sont fondues dans la Russie, sans laisser de traces. La race des Varègues se slavonisa très vite et c'est à peine si elle a laissé quelques mots dans l'organisation administrative introduite par elle; des générations de princes et de dignitaires lithuaniens, sinon la Lithuanie presque entière, reçurent des Russes méridionaux leur langue et leur religion. La race des Tartares a décru comme les eaux grossies du printemps, elle a dépéri, s'est dégradée, tandis que la race ruthène reverdissait, comme le gazon; de la horde des Boudjaques, il ne reste aujourd'hui en Bessarabie pas une âme vivante!

Passons à des temps plus modernes: un demi-siècle s'est à peine écoulé et les Serbes immigrés en Ukraine parlent déjà la langue petite-russienne; les Souabes, établis dans la Russie méridionale, à la quatrième ou cinquième génération deviennent des Ruthènes; l'école seule maintient chez eux quelque chose d'allemand. Et, chez nous, est-ce que les émigrés polonais ne savent pas mieux le ruthène que leur propre langue mazure? Est-ce qu'ils ne chantent pas des chansons russes? Est-ce que, dans certaines contrées, ils n'ont pas pris à la Russie et la langue, et la rituel des noces et d'autres choses encore? Voilà la force de la langue russe, de la nation russe, prenant des racines profondes dans le peuple, s'accroissant vigoureusement et agissant. Aussi n'est-il point étonnant, qu'en dépit de tant de malheurs et de tant d'orages qui sont passés sur la Russie, la race russe soit si nombreuse! Notre peuple doit avoir une bien grande mission à remplir, si la Providence le garde et le bénit de cette manière!

La langue parlée d'un peuple est, assurément la source véritable et principale de la langue littéraire, car dans la bouche du peuple se conservent le plus souvent les formes, la construc-

tion, le tour tout entier de la langue, son véritable esprit. C'est pourquoi nous devons écrire tout à fait comme parle le peuple, ainsi que l'ont fait nos frères les Slovaques et ceux de Lusace, qui, ne pouvant s'appuyer sur les anciens monuments de leur langue, ont créé une nouvelle orthographe et élevé le parler vivant du peuple au rang de langue littéraire, en le complétant de mots empruntés aux autres langues slaves. Mais ... sommes-nous pauvres aussi en monuments de notre langue? La prédominance d'une langue étrangère nous a-t-elle opprimé si longtemps qu'elle ait empêché le développement de la langue nationale? Non, frères. Nous devons voir plus avant, jusqu'au fond même. C'est pourquoi je t'adresse, Ruthène, les grandes paroles de la sagesse populaire: connais-toi, toi-même, et cela te suffira ... Nous sommes les plus riches d'entre les Slaves en monuments littéraires et cela dès l'époque où l'on n'écrivait en Europe qu'en trois langues: en grec, en latin et en slavon. Etudions ces chers monuments, lisons les bien, plongeons notre âme dans les profondeurs de l'esprit et de la vie russes; nous y trouverons un trésor inépuisable. Ne négligeons pas le vieux slavon rituel. Cette langue ne nous a pas été arbitrairement imposée; nous l'avons adoptée spontanément de nos frères et voisins d'autrefois, cette langue qui ne nous est point étrangère, mais toute fraternelle et proche de nous; ce n'est pas la langue du glaive, de la violence, mais celle de l'amour fraternel, la langue de la foi et de la vérité divine. Ainsi donc ils nous appartiennent bien ces monuments, puisqu-ils ont été écrits en Russie: ce sont des Ruthènes qui les ont écrits, des Ruthènes, qui, dès l'âge le plus tendre pensaient et parlaient en russe, qui habitaient la Russie et étaient tout pénétrés de la vie russe. En dépit des formes slavonnes que présentent les monuments de cette époque, ils contiennent, vous dis-je, en réalité plus de véritable esprit russe, qu'il n'y en a dans la plupart de nos écrivains actuels, qui pensent en allemand ou en latin et traduisent leurs pensées en russe, leur donnant une forme verbale russe.

C'est pourquoi je vous le dis: il faut que nous prenions en considération tout ce qui a été écrit en Russie, que nous l'examinions, l'étudions, l'éprouvions, nous devons en sucer la moelle, en extraire tout ce qui est à nous, proche de nous, tout ce qui est russe. Au moyen de cette étude, le savant russe découvrira où l'on peut trouver les règles primordiales de notre langue, il verra qu'elles existent depuis les temps les plus reculés dans

le langage parlé et que, par conséquent, on ne doit pas lui imposer des formes qui ne lui sont pas naturelles, l'embarrasser dans des entraves étrangères. Tout le monde est forcé de reconnaître que la langue prise aujourd'hui sur les lèvres du peuple ne peut suffire à satisfaire de nos jours aux exigences de la science. Mais, pourquoi nous creuser la tête à créer des mots nouveaux, sans être sûrs qu'ils ne soient pas contraires à l'esprit de notre langue? Tournons-nous vers nos origines, ces sources intarissables, nous y trouverons une grande quantité de mots déjà tout faits et s'il nous faut pour cela descendre à une grande profondeur, l'eau n'en sera que plus fraîche et plus salubre.

Ces anciens monuments russes constitueront les racines naturelles sur lesquelles croîtra l'arbre de la littérature nationale: plus les racines pénètrent profondément, plus le tronc pousse vigoureusement, plus l'arbre grandit, plus les branches se déploient. Peignons sur ce fond éternel, avec des couleurs qui soient bien à nous, l'image de notre vie nationale. Bâtissons sur ce fondement de pierre, sur cette base nationale et non pas sur la seule charpente fragile de la langue du bas peuple, l'édifice de notre instruction publique, faisons-en sortir un littérature populaire, qui ne soit pas seulement le passe-temps de quelques amateurs, mais qui serve de nourriture substantielle au peuple entier. Ce sera alors le monument des progrès de notre peuple, le temple qui survivra aux siècles et qu'aucune force humaine ne pourra ni ébranler, ni détruire.

LES GRANDS MAÎTRES DU XIX SIÈCLE

Tarass Chevtchenko:

La servante.

Prologue.

Un dimanche de grand matin
Les champs étaient couverts de brume;
Dans la brouillard, sur une tombe
Etait penchée comme un peuplier
Une jeune femme.
Elle pressait quelque chose sur son sein
Et conversait avec le brouillard:
»O brouillard, mon brouillard,
Tu vois mon destin maudit.
Pourquoi ne me caches-tu pas
Au milieu de la lande?
Porquoi ne m'étouffes-tu
Et ne m'enfonces-tu pas dans la terre?
Du triste fardeau de ma vie
Pourquoi ne me délivres-tu pas?
Non, ne m'étouffe pas, cher brouillard,
Seulement cache moi dans les champs
Que personne ne connaisse et ne voie
Mon malheur.
Je ne suis pas seule, j'ai encore
Un père et une mère . . .
J'ai encore — ô brouillard,
Brouillard, mon frère,
Mon enfant, mon jeune fils

Pas encore baptisé.
Ce n'est pas moi qui te baptiserai;
Pour ton malheur,
Ce sont des étrangers qui le feront
Et moi, je ne saurai pas
Le nom qu'ils t'auront donné — mon enfant.
J'ai été riche ...

Ne me maudis pas! Je prierai pour toi,
Je supplierai le ciel,
Avec mes larmes, j'obtiendrai pour toi un heureux destin
Et je te l'enverrai.«

Elle allait par les champs en sanglotant,
Enveloppée de brume,
Et à travers ses larmes tout doucement
Elle chantait la chanson de la veuve,
De cette veuve qui dans le Danube
Enterra ses fils:
»Dans les champs il y a une tombe,
C'est là que la veuve allait,
Là elle allait et errait,
Cherchant une fleur vénéneuse.
Cette fleur vénéneuse, elle ne la trouva pas,
Elle donna le jour à deux enfants,
Les enveloppa d'un foulard de soie
Et les porta au Danube:
»O Danube, tranquille Danube,
Fais jouer mes enfants.
Et toi, sable jaune,
Nourris-les.
Baigne-les, emmaillote-les,
Fais-leur une couverture de tes ondes.«

I.

Il était une fois un vieux et une vieille,
Il y a bien longtemps de cela, dans une clairière près d'un étang,
Qui vivaient tous deux sur leur petite propriété,
Comme deux enfants,
Toujours à deux.

Dès leur enfance ils avaient mené ensemble paitre les agneaux.

Puis s'étaient mariés.
Ils avaient vécu pour se voir riches,
Avaient acheté leur bien, bâti un moulin,
Planté un verger dans la clairière,
Y avaient établi des ruches d'abeilles,
En un mot possédaient tout ce qu'ils désiraient.
Mais Dieu ne leur avait point accordé d'enfants
Et ils sentaient déjà la faux de la mort sur leur tête.

Qui leur donnera de la joie dans leur vieillesse
Et leur tiendra lieu d'enfant?
Qui les pleurera, les enterrera?
Qui fera valoir honnêtement leur bien
Dans les bonnes années
Et se souviendra d'eux, en les bénissant,
Comme leur propre lignée?

Il est dur d'élever des enfants
Dans une cabane qui n'a pas de toit,
Mais il est bien plus malheureux de vieillir
Dans des palais dorés,
De vieillir, de mourir
Et de laisser son bien
A des étrangers, à des enfants qui ne sont pas à vous,
Pour qu'ils s'amusent et le dissipent.

II.

Et le vieux et la vieille, un dimanche,
Etaient assis tous deux devant la porte
Gentiment, en chemises blanches.
Le soleil brillait dans le ciel.
Pas un nuage, tout était tranquille,
Il faisait bon comme en paradis.
La douleur se tenait cachée au fond du coeur,
Comme un animal des bois dans un fourré sombre.

Dans un tel paradis pourquoi faut-il
Que nos vieux soient tristes?
Est-ce quelque chagrin lointain
Qui s'est glissé dans la maison?
Est-ce une douleur d'hier, déjà étouffée,
Qui se ravive à nouveau?

Ne serait-ce même qu'un germe de malheur
Qui aurait anéanti leur paradis?

Je ne sais pourquoi et par suite de quoi
Nos vieux sont tristes. Il se peut que déjà
Ils s'apprêtent à passer à Dieu
Et que quelqu'un pour ce long voyage
Attèle déjà de bons chevaux?
»Et qui nous enterra, Nastia,
Quand nous mourrons?«
»Je ne le sais pas, moi!
J'y ai bien réfléchi,
Et j'en suis toute attristée:
Nous avons vieilli tout seuls . . .
A qui laisserons-nous
Notre bien?«
— »Tiens!
N'entends-tu pas? On pleure
Devant la porte . . . comme un enfant!
Courons-y, vois-tu,
J'avais un pressentiment qu'il arriverait quelque chose.«

A la fois ils se précipitèrent
Vers la porte. Ils courent
Sans parler et s'arrêtent:
Là, devant le seuil
Un enfant enmailloté
Un peu lâchement et recouvert
D'un manteau neuf;
Car la mère l'avait enveloppé
Et pendant l'été elle le couvrait
De son dernier manteau!

Ils s'étonnèrent, ils prièrent,
Nos vieux. Et gentiment,
Comme pour supplier,
L'enfant levait ses petits poings
Et vers eux tendait
Ses menottes . . . Il se tut,
Comme pour ne pas crier
Il geignait doucement.

»Eh! Quoi, Nastia?
Je l'avais bien dit! Vois!
C'est la chance, le sort!
Nous ne sommes plus seuls!
Prends-le, enmaillote-le!
Quel bel enfant! Dieu le garde!
Porte-le dans la maison et moi, à cheval,
Je vais lui chercher des parrains et des marraines
Au village.«

C'est bien étrange
Ce qui se passe au milieu de nous!
Les uns maudissent leur fils
Et le chassent de leur maison,
D'autres, les braves gens, mettent des cierges,
Achetés avec de l'argent gagné à la sueur de leur front
Et en sanglotant prient
Devant les icônes:
Ils n'ont pas d'enfants!
C'est bien étrange
Ce qui se passe au milieu de nous.

III.

Pour célébrer la fête, trois couples
De parrains et de marraines furent conviés,
Ce soir-là même on baptisa l'enfant
Et on l'appela Marc.

Marc grandit. Nos vieux
Ne savent plus où le mettre,
Où le poser, où le coucher,
Ce qu'ils pourraient bien faire pour lui.
Un an se passe. Marc grandit
Et une vache nourricière
Vit chez eux dans les délices.
Mais une jeune femme aux sourcils noirs,
Au visage pâle
Vint, la pauvrette,
A cette chaumière bienfaisante
Et pria qu'on la prit en service.

»Eh quoi! dit le vieux, prenons-la, Nastia!«
— »Prenons-la, Trophime,
Car nous sommes vieux, nous manquons de force
Et il y a l'enfant
Qui, quoiqu'il ait grandi,
A tout de même besoin
De quelqu'un qui s'occupe de lui.«
— »Oui, il en a besoin,
Car, moi, j'ai déjà derrière moi une bonne partie
De ma vie, Dieu en soit loué,
Et j'ai vieilli. Voyons!
Que demandes-tu, brave femme?
T'engages-tu à l'année, ou comment?«
— »Et que donnez-vous?«
— »Ma foi! il faut savoir,
Il faut, ma fille, compter l'argent,
L'argent qu'on gagne.
On le dit: Celui qui ne compte pas — n'a pas.
C'est ce qui manque, brave femme:
Tu ne nous connais pas
Et nous ne te connaissons pas; tu vivras
Chez nous, tu verras comment ça s'y passe,
Nous, nous verrons ce que tu sais faire
Et d'après cela nous fixerons tes gages.
N'est-ce pas, ma fille?«
— »C'est bien, petit père!«
— »Entrons dans la maison.«

Ils s'entendirent bien. La jeune femme
Etait heureuse et gaie,
Comme si elle eût épousé un seigneur
Ou acheté des villages.
La voilà dans le ménage, à la basse-cour,
Auprès du troupeau
Tant le soir qu'à l'aube,
Et de l'enfant
Elle s'en occupe comme une mère:
Les jours de semaine comme le dimanche
Elle lui lave sa petite tête,
Elle lui met une chemisette blanche
Tous les jours que Dieu fait.

Elle joue avec lui, lui chante,
Lui fabrique des voiturettes et les jours de fête
Ne le quitte pas de la main.

Nos vieux s'en étonnent
Et remercient Dieu.
Et la servante infatiguable
Tous les soirs, la pauvrette,
Maudit son sort
Elle pleure beaucoup, amèrement,
Et personne ne l'entend,
Ne le sait, ni ne la voit,
Excepté le petit Marc.
Et lui ne sait pas
Pourquoi la servante
Le baigne de ses larmes,
Il ne sait pas Marc pourquoi
Elle l'embrasse tant,
Elle ne mange, ni ne boit
Tout en le faisant manger.

Marc ne sait pas que dans son berceau,
Parfois au milieu de la nuit,
Il s'éveille et bouge
Et qu'elle saute aussitôt,
Le recouvre, le signe
Et le berce doucement;
Elle entend de la pièce à côté
La respiration de l'enfant.

Le matin, Marc vers la servante
Etend ses petits bras
Et à Anna infatiguable
Il donne le beau nom de mère.
Marc ne sait rien, il pousse,
Il pousse et grandit.

IV.

Pas mal d'années s'écoulèrent,
Pas mal d'eau coula sous les ponts,
Et le malheur visita la ferme,
Y faisant couler pas mal de pleurs.

On enterra la vieille Nastia
Et c'est à grand'peine qu'on rappela à la vie
Le vieux Trophime. Il passa
Le mal maudit, puis s'endormit.
A la ferme le bonheur revint
De derrière le bois sombre
Pour se reposer chez le vieillard.

Déjà Marc va en tournée
Et à l'automne il ne passe la nuit
Ni sur le banc devant la porte, ni dans la chaumière.*
Il faut faire en sorte de le marier.
»Mais avec qui?« pense le vieux
Et il cherche conseil
Auprès de la servante. Celle-ci
Voudrait bien à la fille du tzar
Envoyer des marieurs: »Il faudra à Marc
Lui-même poser la question.«
— »Très bien, ma fille, nous lui demanderons
Et nous célébrerons les noces.«
Ils demandèrent, se concertèrent
Et Marc s'en fut chez des connaissances
Les prier de lui servir de marieurs.
Les gens retournèrent avec les essuie-mains
Et le pain béni échangé.**
C'était une demoiselle de bonne maison,
Une fille si belle que même à un hetman
Elle n'aurait pas fait honte. N'était-ce pas
Une perle qu'ils avaient trouvée!

»Je vous remercie, dit le vieux,
Maintenant il faudrait savoir
Mener les choses à bonne fin,
Fixer le mariage religieux
Et les noces. Et encore quelque chose:
Qui chez nous servira de mère?
Ma Nastia n'a pas vécu jusqu'ici . . .«
Et il se mit à verser des larmes.

* En Ukraine les jeunes gens du village en automne et en hiver ont l'habitude de passer les nuits ensemble.

** Ce sont les deux preuves que leur proposition a été acceptée (voir page 82).

Mais la servante sur le seuil
Se cramponna des mains
A l'embrasure et s'évanouit.
Le silence se fit dans la chaumière,
Seulement on entendit la servante chuchoter:
»Mère! ... Mère! ... Mère!«

V.

Une semaine après, de jeunes femmes
Pétrissaient le gâteau des noces
A la ferme. Le vieux père
Fait tous ses efforts
Pour leur tenir pied:
Il balaie la cour,
Ceux qui passent à pied ou en voiture
Il les prie d'entrer,
Leur offre de la liqueur
Et les invite à la noce.
Le voilà qui court, quoiqu'il se tienne
A peine sur ses jambes;
Partout du bruit et des rires,
Tant dans la maison que dans la cour,
Et les tonnelets de provisions sortent
En roulant de la dépense.

Partout des préparatifs: on cuit, on rôtit,
On balaie, on lave ...
Et ce sont des étrangers qui le font. Où est donc la servante?
A Kiev en pélerinage
Anna est partie. Le vieux l'a suppliée,
Marc a même pleuré
Pour qu'elle lui serve de mère.
»Non, Marc, a-t-elle dit, aucunement
Il ne me convient de jouer ce rôle:
Vous êtes des gens riches,
Moi la servante; les gens
Se moqueraient de toi.
Que Dieu vous aide!
Moi, je m'en vais prier
Tous les saints à Kiev,
Et en retournant je viendrai

Chez vous, si vous voulez me recevoir.
Tant que j'aurai des forces
Je travaillerai.«
D'un coeur sincère
Elle avait béni
Son Marc, et en pleurant
Avait franchi le seuil.

Les noces se firent en grande pompe,
Les musiciens eurent beaucoup à faire
Et les semelles aussi. De la liqueur
Il y en eut comme s'il en pleuvait.
Pendant ce temps, d'un pas chancelant
La servante marchait vers Kiev.
Elle y arriva, mais pas pour se reposer:
Elle entra chez une bourgeoise
Et se loua pour porter l'eau,
Car son argent ne suffisait pas
Pour faire dire les litanies de Sainte Barbe.*
Elle transporta et retransporta de l'eau,
Gagna quelques liards,
En acheta pour Marc
Un bonnet béni, dans le catacombes
De Saint Ivan,
Afin que la tête ne fasse pas mal
Au jeune homme;
Elle se procura aussi une bague de Sainte Barbe
Pour la fiancée,
Et ayant salué les saints,
Elle revint à la maison.

Elle revint. Catherine
Et Marc allèrent à sa rencontre
Devant la porte, la firent entrer dans la maison,
Asseoir à table,
La firent manger, la firent boire,
Lui demandèrent comment c'était à Kiev
Et, dans la chambre, Catherine
Lui prépara son lit.

* L'église de Kiev où repose le corp de Sainte Barbe est un but de pèlerinages; on y vend divers objets de piété.

»Pourquoi m'aiment-ils?
Pourquoi m'honorent-ils?
Dieu de miséricorde,
Sauraitent-ils?
Auraient-ils deviné?
Non, ils n'ont pas deviné,
Ce sont seulement de braves gens.«
Et la servante
Se mit à pousser de lourds sanglots.

VI.

Trois fois les glaçons se formèrent,
Trois fois ils fondirent,
Trois fois la servante pélerina à Kiev,
Catherine l'accompagna
Comme si elle eût été sa mère. Et la quatrième fois
Elle accompagna la pauvre femme
A travers les champs, jusqu'à la tombe de la steppe
Où elle pria Dieu
Qu'elle retournât bientôt,
Car sans elle chez eux
Tout était triste, comme si la mère
Avait quitté la maison.

Le dimanche après la fête de la Vierge,
La première,* Trophime,
Le bon vieux, était assis en chemise blanche
Et en chapeau de paille devant la porte.
Devant lui son petit-fils jouait avec un chien
Et sa petite-fille, affublée du manteau
De Catherine, faisait comme si
Elle était en visite chez son grand-père. Il riait
Le vieux, accueillant sa petite-fille
Comme si vraiment elle eût été une jeune femme.
»Et où as-tu mis la galette?**
Ou, simplement, n'as-tu pas oublié de la porter?

* On nomme première fête de la Vierge l'Assomption.

** Il est d'usage pour les jeunes femmes quand elles vont en visite chez des gens plus âgés d'apporter un présent, habituellement une galette.

Peut-être quelqu'un te l'a prise dans la forêt?
Ne se pourrait-il pas que tu ne l'aies même pas fait cuire?
C'est une honte, une honte! En voilà une ménagère!«

Tiens! Voilà la servante qui entre
Dans la cour. Le vieux court à la rencontre
D'Anna avec ses petits enfants.
»Et Marc est-il en tournée?«
Demanda Anna au grand-père.
— »Oui, encore en tournée jusqu'à cette heure.«
— »Et moi, j'ai pu à peine me traîner
Jusque chez vous.
Je ne voulais pas, chez des étrangers,
Mourir toute seule.
Que je puisse au moins attendre que Marc arrive!
J'ai une telle angoisse! . . .«
Et de sa poche elle tira
Les cadeaux pour les enfants:
De petites croix, des médailles,
Un collier fait d'un cordon
De corail et une petite icône
De métal rouge;
Pour Karpo un rossignol
Et une paire de cheveaux en terre cuite;
Déjà pour la quatrième fois un anneau
De sainte Barbe
Pour Catherine; pour le vieux,
De cire bénite trois petits cierges.
Pour Marc et pour elle-même elle n'avait rien apporté:
Elle n'avait rien acheté,
Car son argent n'avait pas suffi
Et elle n'avait pas eu la force d'en gagner d'autre.
»Tiens, il me reste encore
Un morceau de petit pain!«
Et, chacun son morceau,
Elle le distribue aux enfants.

VII.

Elle entra dans la maison. Catherine
Lui lava les pieds,

Lui porta à manger.
Elle ne mangea pas, ne but pas,
Notre Anna.
»Catherine!
Quand est-ce que ce sera dimanche?«
— »Après-demain.«
— »Il faudrait bien
Faire dire les litanies
De saint Nicolas
Et donner quelque chose,
Car il semble que Marc soit en retard . . .
Peut-être en route
Est-il tombé malade, Dieu nous en garde!«
Les larmes tombèrent
De ses yeux de vieille fatiguée.
A grand'peine elle put se lever de table.
Catherine! J'ai bien changé:
Je me traîne, je n'ai plus la force
De me tenir sur mes jambes.
Il est dur de mourir, Catherine,
Chez des étrangers, même dans une chambre bien chaude!«

La pauvre femme s'affaiblissait,
Déjà elle avait communié
Et on lui avait administré l'extrême onction —
Ça ne la guérit pas.
Le vieux Trophime dans la cour
Marche comme un homme abattu;
Catherine ne quitte pas la malade des yeux,
Elle est auprès d'elle jour et nuit.
Cependant chaque nuit les hiboux
Ne prophétisent rien de bon
Sur le toit de la dépense.
La malade tous les jours, toutes les heures,
Entendant à peine, demande:
Catherine, ma fille,
Marc est-il revenu?
Oh! Je voudrais bien savoir
Si je peux l'attendre, si je le verrai,
Si je tiendrai jusque là!«

VIII.

Marc retourne de ses affaires,
Il chante en marchant,
Il ne se presse pas de rentrer,
Fait reposer ses boeufs.
Il porte à Catherine
Du drap bien cher,
Au père une ceinture brodée
De soie noire,
A la servante du brocat pour un bonnet
Et un bon foulard rouge
Ourlé de blanc;
Aux enfants des souliers,
Des figues et des raisins,
Et pour tous il a acheté
Du vin rouge de Constantinople
Dans un baril assez grand,
Et du caviar du Don —
Il amène tout cela, ne se doutant pas
De ce qui se passe à la maison.

Il marche sans se presser.
Il arrive, Dieu soit loué!
Il ouvre la porte et remercie Dieu.
»Ne vois-tu pas, Catherine?
Cours à son devant!
Il est arrivé! Cours vite,
Vite, fais-le entrer.
Je te remercie, Seigneur Dieu,
J'ai eu la force de l'attendre!«
Et la servante bien doucement dit le Notre père
Comme si elle rêvait.

Le vieux dételle les boeufs,
Met à sa place le joug sculpté,
Et Catherine regarde son Marc.
»Et où est Anna, Catherine?
Moi qui arrive sans m'inquiéter!
Elle n'est pas morte?«
»Non, elle n'est pas morte,
Mais elle n'ira pas loin.

Allons dans la petite chambre,
Pendant que le père
Dételle les boeufs;
Marc, elle t'attend.«

Marc va vers la petite chambre
Et reste sur le seuil
Comme effrayé. Anna murmure:
»Merci, mon Dieu, merci!
Approche, n'aie pas peur.
Sors de la chambre, Catherine;
J'ai quelque chose à lui demander,
A lui raconter.«

Catherine sortit
Et Marc se pencha
Vers la bouche de la servante.
»Marc, regarde,
Regarde-moi bien,
Vois comme je suis faible!
Je ne suis pas Anna, je ne suis pas la servante,
Je suis ...«
Ici elle se tut.
Marc pleurait, étonné.
De nouveau les yeux d'Anna s'ouvrirent,
Elle regardait fixement, attentivemnt,
Les larmes lui coulaient.
»Pardonne-moi! Je me suis tourmentée
Toute ma vie dans une maison étrangère ...
Pardonne-moi, mon fils,
Je suis ... Je suis ta mère!«

Elle se tut ...
Marc s'évanouit,
Et la terre trembla sous lui.
Il revient à lui, il se penche vivement vers sa mère —
Et sa mère s'est endormie pour toujours.

Péréïaslav, 13 novembre 1845.

Tarass Chevtchenko:

Le Caucase.

A Jacques de Balimène.*

Qui donnera de l'eau à ma tête et des sources de larmes à mes yeux, pour pleurer nuit et jour sur ceux qui sont tombés.

Jérémie XI, 1.

Les monts s'entassent sur les monts, enveloppés de brume,
Monts semés de souffrances et ruisselants de sang!
C'est là que depuis le commencement du monde
Le vautour fait subir son supplice à Prométhée,
Chaque jour que Dieu a fait il lui évide les côtes
Et lui brise le coeur;
Il le lui brise, mais ne peut boire jusqu'à la dernière goutte
Le sang vivificateur:
Ce coeur revient à la vie
Et sourit de nouveau.

Elle ne meurt pas notre âme,
Elle ne meurt pas la liberté;
Le malin insatiable lui-même ne va pas labourer
Des champs dans le fond des mers,
Il ne peut clouer au rocher l'âme vivante,
Ni le verbe vivant.
Il ne peut rabaisser la gloire de Dieu,
Du Grand Dieu de la liberté.

Il ne nous convient pas de nous mesurer avec Toi, Seigneur,
Ni de juger Tes oeuvres:
C'est seulement notre lot de pleurer et de pleurer encore,
De pétrir notre pain quotidien
Dans notre sueur de sang et nos larmes.
Les bourreaux nous harassent
Et la vérité, la nôtre, dort enivrée!
Combien durera son sommeil?
Quand te reposeras-tu enfin,
Dieu infatiguable,

* Issu d'une famille française complètement ukraïnisée, ce jeune ami de Chevtchenko venait de tomber dans un combat contre les Circassiens dans la Caucase. Chevtchenko saisit ici l'occasion d'exprimer sa sympatie ardente pour les peuples du Caucase luttant pour leur liberté contre l'impérialisme tzariste.

Et nous laisseras-tu vivre?
Nous croyons en Ta puissance, Seigneur,
En Ton verbe vivant:
La justice renaîtra, la liberté ressuscitera,
Et devant Toi seul
Tous les peuples se prosterneront
Dans les siècles des siècles.
En attendant les fleuves coulent,
Il coule des fleuves de sang!

Les monts s'entassent sur les monts enveloppés de brume,
Monts semés de soufrance et ruisselants de sang!
Là, »dans la bonté de notre coeur«,*
Affamée et nue,
Nous avons pilorié la bonne liberté,
Et nous harcelons . . .
Ils ont laissé là leurs os
Les conscrits en grand nombre.
Que de larmes! Que de sang!
De quoi soûler
Tous les empereurs,
Leurs enfants et leurs petits enfants, les noyer
Dans les larmes des veuves.
Et celles que les filles
Ont versé dans le silence de la nuit,
Les larmes brûlantes des mères,
Celles de sang des pères et des vieillards,
Ce ne sont pas des ruisseaux, mais des mers qu'on a versées,
Des mers ardentes! . . .
Gloire, Gloire
Aux chiens de chasse, à leurs rabatteurs, à leurs piqueurs
Et à notre petit père le tzar!
Gloire!

Et gloire à vous, montagnes bleues,
Emprisonnées de glace;
A vous, preux chevaliers
Que Dieu n'oublie pas!
Luttez et vous vaincrez!
Dieu est avec vous;

* Expression habituelle des manifestes des tzars russes.

Pour vous la force et la liberté,
Pour vous la sainte vérité!

»Ton tchourek et ta saklia* — ils sont à toi:
On ne te les a pas demandés, on ne te les a pas donnés,
Personne ne te les prendra,
On ne te mettra pas les menottes.
Chez nous — car nous sommes lettrés —
On lit l'Ecriture sainte,
Et du fond des prisons
Jusqu'au trône élevé,
Nous vivons tous dans l'or et nus.

»Mets-toi à notre école! Nous t'éduquerons,
Nous ne sommes pas des païens, Dieu nous en garde!
Nous sommes des chrétiens véritables. Chez nous il y a des églises, des icones,
Tout ce qu'il y a de bon, voire Dieu lui-même!
Seulement ta saklia nous est une épine dans l'oeil:
Pourquoi existe-t-elle chez vous
Sans que nous vous l'ayons donnée? Pourquoi ne vous avons-nous pas
Donné votre pain sans levain
Comme on le jette à des chiens? Et pourquoi
Ne nous devez-vous rien pour jouir du soleil?
C'est la seule chose qui nous sépare.

»Nous sommes satisfaits de peu! — Et à ce prix
Si vous vouliez fraterniser avec nous,
Nous vous enseignerions des tas de choses.
Chez nous il y a du terrain à ne savoir qu'en faire:
La Sibérie, elle seul, est incommensurable!
Et des prisons et des gens! On aurait peine à les compter!
Depuis la Moldavie jusqu'à la Finlande
Dans toutes les langues tout se tait —
Car on vit dans la béatitude!
Chez nous
De saints prêtres lisent la sainte bible
Et nous apprennent
Que je ne sais plus quel tzar gardait les cochons,
Qu'il s'empara de la femme d'un autre,

* C'est le nom du pain et de la hutte caucasienne. S'adressant à l'habitant du Caucase, l'auteur se sert de ces mots pour conserver la couleur locale.

Tua cet autre — et maintenant il est au ciel!
Vous voyez quel genre de saints
Sont assis dans notre paradis. Vous vivez dans les ténèbres,
Vous n'avez pas été éclairés par les dogmes!
Venez apprendre à notre école! Chez nous le mot d'ordre est:
Pille et donne pour l'église, piller!
Et directement tu vas en paradis —
Tu peux y prendre même toute ta famille!

Chez nous, que ne savons-nous pas?
Nous comptons les étoiles, nous semons le sarrasin,
Nous crions contre les Français, nous vendons
Ou bien nous jouons aux cartes,
Les gens — non pas des nègres, mais aussi bien que nous
Des chrétiens, seulement des gens simples.
Nous ne sommes pas des espagnols! Dieu nous garde
De revendre des choses volées
Comme les Juifs: nous vivons suivant la loi!«

D'après la loi des apôtres
Aimez-vous vos frères?
Les parjures, les flatteurs
Maudits de Dieu!
Non, vous n'aimez d'autrui que la peau
Et pas l'âme,
Et vous volez suivant la loi:
Une fourrure pour vos filles,
Une dot pour vos bâtards,
Des pantoufles pour vos femmes
Et pour vous-mêmes ce qui ne regarde
Ni vos enfants, ni vos femmes!

Pour qui t'as-t-on crucifié,
O Christ, fils de Dieu?
Pour nous, bonnes gens? Est-ce pour l'amour
De la vérité? Ou peut-être
Pour que nous nous moquions de toi?
C'est ce qui est arrivé!
Nous avons des églises, des chapelles, des icônes,
Des candélabres, la fumée de l'encens,
On fait devant Ton image
Des génuflexions sans fin,

Pour se faire pardonner le vol, la guerre, le sang:
On Te demande de pouvoir verser le sang fraternel,
Et puis on t'apporte en offrande
Une chape volée dans l'incendie.

»Nous avons été éclairés et nous désirons
Eclairer les autres,
Montrer le soleil de la vérité
Aux aveugles, à ceux qui voient et aux enfants.
Nous vous montrerons tout, seulement laissez-vous
Conduire par la main:
Nous vous enseignerons à élever les murs des prisons,
A forger les chaînes,
Nous vous apprendrons à les porter et comment il faut tresser
Les noeuds du knout.
Vous saurez tout, mais laissez-nous
Prendre vos montagnes,
Le reste nous n'en avons pas besoin, car nous avons déjà pris
Et les champs et la mer!«

Et toi, ils t'ont forcé à marcher, mon unique ami,
Mon cher Jacques! Non pas pour l'Ukraine,
Mais pour ses bourreaux il a fallu verser
Ton sang pur, non le noir, et il a fallu boire
Dans la coupe moscovite le poison moscovite.

O, mon cher ami, ami inoublié!
Que l'Ukraine accueille tes mânes vivantes;
Vole avec les cosaques sur ses rives;
Va voir les tombes creusées dans la steppe,
Verse avec les cosaques des larmes fréquentes,
Et attends dans la steppe que je retourne de mon exil.

Et pendant ce temps, mes pensées,
Mes lourds chagrins
Je les sémerai dans l'espace: qu'ils croissent
Et qu'ils conversent avec le vent . . .
Que le doux vent de l'Ukraine
Apporte avec la rosée
Ces pensées jusqu'à toi;
Avec des larmes fraternelles,
Ami, tu les recevras,
Tu les liras doucement,

Et les tombes, la steppe, les montagnes
Reviendront avec ma figure à ton souvenir.

Péréïaslav, 18 novembre 1845.

Tarass Chevtchenko:

Poésies diverses.

La Catherine possède
Une maison avec plancher;*
De la glorieuse Zaporoguie
Des visiteurs l'y viennent voir:
Le premier est Semen Bossy,**
Le deuxième Ivan Holy,**
Le troisième, le vaillant fils d'une veuve,
Ivan Iarochenko.

— »Nous avons parcouru la Pologne,
L'Ukraine entière,
Et nous n'avons pas vu de fille
Comme cette Catherine-ci« —

Le premier dit: »Frères,
Si j'étais bien riche,
Je donnerais tout mon or
A cette Catherine,
Pour l'avoir une heure.«

Le deuxième dit: »Mes amis,
Si j'étais bien fort,
Je donnerais toute ma force
A cette Catherine,
Pour l'avoir une heure.«

Le troisième dit: »Mes enfants,
Il n'y a rien au monde
Que je ne fasse

* Le sol de la maison paysanne n'etait le plus souvent que de terre battue; un plancher évoque l'idée de confort et d'aisance. En outre de ses avantages personnels Catherine avait donc de la fortune.

** Les Zaporogues se donnaient des surnoms caractéristiques: Bossy veut dire Va-nu-pieds, Holy Le nu.

Pour cette Catherine,
Pour l'avoir une heure.«

Catherine réfléchit
Et elle dit au troisième:
»J'ai un frère unique,
Prisonnier chez l'ennemi,
Qui se morfond quelque part en Crimée.
Celui qui le délivrera,
Celui-là, Zaporogues,
Sera mon époux.«

Tous à la fois ils se levèrent,
Sellèrent leurs chevaux
Et s'en allèrent délivrer
Le frère de la Catherine.
Le premier se noya
Dans le delta du Dniéper;
Le deuxième à Kozlov
Fut mis sur le pal;
Le troisième, Ivan Iarochenko,
Le vaillant fils de la veuve,
De la prison cruelle
De Baktchissaraï
Délivra le frère.

Un matin les portes craquèrent
De la belle chambre.
»Lève-toi, lève-toi, Catherine,
Viens recevoir ton frère!«
Catherine les regarda
Et poussa un cri:
»Ce n'est pas mon frère, c'est mon amant!
Je t'avais trompé.«
— »Trompé!«
Et sur le plancher roula
La tête de la Catherine.
»Partons, frère,
De cette maison de malheur!«
Et les deux Zaporogues partirent à cheval
Rapides comme le vent.

La Catherine aux sourcils noirs
Fut enterré au milieu des champs,
Et les vaillants Zaporogues
Se jurèrent dans la steppe fraternité éternelle.

1848.

J'étais alors dans ma treizième année
Et gardais les agneaux aux abords du village.
Est-ce parce que le soleil brillait tant,
Ou que cela vînt de moi-même —
Mais je me sentais heureux, bien heureux,
Comme si j'eusse été en paradis...
On nous avait déjà appelés au triage des bêtes,*
Mais moi, caché dans les herbes folles,
Je priais Dieu... Je ne sais pas
Pourquoi, en ce moment-là,
Il m'était si doux de prier,
Pourquoi je me sentais si joyeux.
Le firmament divin, le village,
Les agneaux mêmes semblaient rayonner de joie
Et le soleil chauffait gentiment, sans brûler.

Mais cette douce chaleur ne dura pas longtemps
Et ma prière fut brève:
Le soleil attisa sa flamme, tourna au rouge
Et anéantit mon paradis dans ses feux.
Comme tiré tout-à-coup du sommeil, je regarde:
Le village est devenu tout noir,
L'azur divin du ciel lui-même
S'est assombri.
Je jette les yeux sur les agneaux...
Ce ne sont plus les miens!
Je me tourne vers ma maison...
Je n'ai plus de maison, à moi!
Le bon Dieu ne m'a rien donné.

* Chevtchenko, dans sa jeunesse, aidait le berger du village à garder les troupeaux. Avant de rentrer il fallait rassembler les bêtes pour que chaque propriétaire reconnaisse les siennes.

Les larmes jaillissent de mes yeux,
Des larmes amères . . .

Une jeune fille
Au bord du chemin,
Pas très loin de moi,
Ramassait du chanvre.
Elle entendit que je pleurais,
Vint à moi avec une bonne parole
Et me donna un baiser.

Ce fut comme si le soleil eût reparu
Et comme si le monde entier m'eût appartenu:
A moi les champs, les prairies, les vergers!
Tout en plaisantant, nous menâmes
Boire les agneaux, qui n'étaient point à nous.

Vanité! Et pourtant quand j'y pense,
Mon coeur se serre et me fait mal.
Pourquoi, mon Dieu, ne m'avoir pas laissé
Couler ma courte vie dans ce paradis!
Je serais mort en labourant les champs
Et sans avoir rien connu du monde.
Je n'aurais pas passé pour un fou aux yeux des gens
Et je n'aurais pas maudit et Dieu et les hommes!

1847.

Je ne suis pas malade — Dieu m'en garde!
Mais mon oeil voit quelque chose
Et mon coeur est dans l'attente. Il souffre,
Souffre, pleure et ne s'endort pas,
Comme l'enfant à qui l'on n'a pas donné le sein.

Dans ces jours sombres et malheureux,
Qu'espères-tu? Il n'y a rien de bon à attendre.
N'attends pas le réveil de la liberté,
Elle dort; c'est le tzar Nicolas
Qui l'a endormie et pour réveiller
La liberté malade, il faudrait que le monde
Entier se mît à tremper le fer
Et à aiguiser le tranchant de la hache,
Pour aller la réveiller.

C'est pourquoi elle continuera de dormir, la malheureuse,
Jusqu'aux affres du jugement dernier.
Et les seigneurs la berceront dans son sommeil,
Ils bâtiront des églises et des palais,
Ils aimeront leur imbécile de tzar,
Ils le célébreront comme un idole de Byzance.
Et, semble-t-il, c'est tout ce qui arrivera.

1858.

Testament.

Quand je mourrai, enterrez-moi
Dans une tombe au milieu de la steppe
De ma chère Ukraine,
De façon que je puisse voir l'étendue des champs,
Le Dniéper et ses rochers,
Que je puisse entendre
Son mugissement puissant.

Et quand il emportera de l'Ukraine
Vers la mer bleue
Le sang des ennemis, alors
Je quitterai les prairies et les montagnes
Et m'envolerai
Vers Dieu lui-même
Pour lui offrir mes prières.
Mais jusque-là
Je ne connais pas de Dieu!

Enterrez-moi et debout!
Brisez vos fers,
Et arrosez du sang impur des ennemis
La liberté!
Puis, dans la grande famille,
La famille nouvelle et libre,
N'oubliez pas d'accorder à ma mémoire
Une bonne parole!

1845.

Nikolas Kostomarov:

Le livre de la Genèse du peuple ukrainien.

(Extrait.)

Ce pamphlet fut écrit, en 1846, par l'illustre historien de l'Ukraine dans un but de propagande pour la société secrète de Cyrille et de Méthode, dont il était membre; mais la police empêcha alors qu'il ne se répandît dans les masses. Nous en donnons la seconde partie.

La grâce divine fut donnée à tous les peuples et d'abord à la race de Japhet, car celle de Sem avait refusé le Christ, par les Juifs. Et la grâce divine passa à la branche des Grecs, à celle des Romans, à celle des Germains et aux Slaves.

Or les Grecs, ayant reçu la grâce divine, la prostituèrent, car ils adoptèrent la foi nouvelle, mais ne dépouillèrent pas le vieil homme avec ses passions et ses lubricités; ils conservèrent les empereurs, la noblesse, l'arrogance impériale et l'esclavage. Aussi le Seigneur les punit-il: pendant mille ans l'empire des Grecs alla en dépérissant, jusqu'à ce qu'il mourût tout-à-fait et tombât entre les mains des Turcs.

Les Romans — Italiens, Français, Espagnols — reçurent la grâce divine et ces nations commencèrent à prospérer, à acquérir une vie nouvelle et des lumières. Et le Seigneur les bénit, car ils avaient reçu la sainte foi mieux que les Grecs. Cependant ils n'avaient pas complètement dépouillé le vieil homme, avec ses passions et ses lubricités: ils gardèrent les rois et la noblesse et ils inventèrent un chef de la chrétienté: le Pape. Et ce pape s'imagina qu'il tenait le pouvoir sur tout le monde chrétien, que personne ne pouvait le juger et que tout ce qu'il pensait était bon.

Et les Germains — les nations allemandes — reçurent la grâce divine et commencèrent à prospérer, à acquérir une vie nouvelle et des lumières. Et le Seigneur les bénit, car ils avaient adopté la foi encore mieux que les Grecs et les Romans. Au milieu d'eux parut Luther, qui se mit à enseigner que les chrétiens devaient vivre comme ils avaint vécu avant que les rois et les grands se fussent emparés de la doctrine du Christ et l'eussent dénaturée, que le chef irresponsable de la chrétienté, le Pape, ne devait pas exister, car il n'y avait qu'un seul chef pour tous — le Christ. Mais les Allemands aussi ne dépouillèrent pas complètement le vieil homme, car ils gardèrent des rois et des seigneurs et les laissèrent gouverner l'église du Christ encore pis que ne l'avaient fait le pape et les évêqus.

Et cette dernière imposture se montra pire que la première, car non seulement chez les Allemands, mais aussi dans les autres contrées les rois prirent le dessus et afin de maintenir les peuples dans l'esclavage, ils érigèrent des idoles, et, détournant les hommes du Christ, ils ordonnèrent de les adorer et de se battre pour elles.

Car, quelque idole que l'on adore, c'est la même chose: quoique les Français fussent baptisés, ils estimaient moins le Christ que l'honneur national — tel était le nom de leur idole. Les Anglais adorèrent le veau d'or, les autres nations eurent aussi leurs idoles et les rois et les seigneurs les envoyaient à la tuerie pour un lopin de terre, du tabac, du thé, du vin. Et le tabac, le thé et le vin devinrent chez eux des dieux, car il est dit: »Où est votre trésor, là est votre coeur.« Le coeur d'un chrétien est avec Jésus Christ et le coeur d'un idolâtre est avec son idole. Or, comme dit l'apôtre, ils avaient fait de leur ventre leur dieu.

Et les dissidents inventèrent un nouveau dieu, plus puissant que tous les déicules et ce dieu s'appela en français l'égoïsme ou l'intérêt.

Et les philosophes se mirent à crier sur tous les toits que c'était une ignominie de croire au Fils de Dieu, qu'il n'y avait ni enfer, ni paradis et que tout le monde devait adorer l'égoïsme ou intérêt.

Or c'étaient les rois et les seigneurs, qui avaient amené tout cela, la mesure de leurs iniquités était pleine à déverser: le Seigneur justicier tourna contre la race adultère son glaive à deux tranchants, les Français se révoltèrent et dirent: »Nous ne voulons plus de rois, ni de seigneurs, nous voulons être libres et égaux.«

Mais cela ne pouvait être, car il n'y a de liberté que là où est l'Esprit de Dieu, et l'Esprit de Dieu avait déjà été chassé de France par les rois, les marquis et les philosophes.

Et les Français tuèrent leur roi, chassèrent leurs seigneurs et eux-mêmes se mirent à s'entretuer jusqu'à ce qu'ils tombassent dans un esclavage encore pire.

Car, par leur exemple, le Seigneur voulut montrer à tous les peuples qu'il n'y avait pas de liberté sans la foi.

Et depuis ce temps-là les races romanes et germaines sont dans le trouble, elles ont rétabli les rois et les seigneurs; elles

ne cessent de proclamer la liberté, mais la liberté n'habite pas chez elles, car il n'y a point de liberté sans foi.

Or les Slaves sont les derniers venus dans la famille de Japhet.

Il arrive que le plus jeune fils aime le mieux son père, et qu'il reçoive cependant une part moindre que celles de ses aînés, mais, plus tard, quand ceux-ci ont gaspillé leur héritage, tandis que le plus jeune a conservé le sien intact, il vient au secours de ses frères.

La race slave avant de recevoir la foi n'avait ni empereur, ni seigneurs, tous étaient égaux et chez eux il n'y avait point d'idoles, car les Slaves adoraient le Dieu unique et tout-puissant, avant même qu'ils le connussent — comme le dit des Slaves un historien grec.

Après que les aînés, les Grecs, les Romans et les Germains, eurent été éclairés, le Seigneur envoya chez leurs frères slaves puînés les deux frères Constantin et Méthode. Le Seigneur les couvrit de son esprit, ils traduisirent en langue slave les Saintes Ecritures et décidèrent de célébrer le service divin dans la langue qui servait dans la vie courante, ce qui n'existait ni chez les Romans, ni chez les Germains, car on y célébrait le service divin en langue latine, de sorte que les premiers ne comprenaient que très peu et les seconds point du tout ce qu'on y disait.

Et bientôt les Slaves pratiquèrent la foi du Christ, comme aucun autre peuple ne l'avait pratiquée.

Cependant il y avait deux défauts chez les Slaves: d'abord qu'ils ne s'entendaient pas entre eux, ensuite que, comme c'est la coutume des frères plus jeunes, ils imitaient en tout, soit pour leur bien, soit pour leur mal, leurs aînés, sans s'apercevoir que ce qu'ils avaient était meilleur que ce qu'avaient leurs frères.

Et ils empruntèrent aux Germains les rois et les princes, les boïars et les seigneurs. Or les rois n'étaient auparavant chez eux que des fonctionnaires élus, aussi ne s'élevaient-ils pas orgueilleusement aux yeux du peuple, mais partageaient le repas de l'homme le plus simple et labouraient eux-mêmes la terre, mais plus tard ils prirent l'orgueil et les pompes, une garde et une cour.

Les Slaves n'avaient pas non plus de seigneurs, ils avaient des anciens: les plus avancés en âge, et qui avec cela étaient les plus sages, avaient de l'autorité dans les assemblées — or, plus tard, apparurent chez eux les seigneurs et les serfs.

Et l'Eternel punit la race slave plus encore que les autres races, car le Seigneur dit lui-même: »Plus on vous aura donné, plus vous aurez à répondre.« Et les Slaves devinrent les esclaves de l'étranger: les Tchèques et les Polabes des Allemands, les Serbes et les Bulgares des Grecs et des Turcs, les Moscovites des Tartares.

Et il sembla que la race slave elle aussi dépérissait, car les Slaves qui habitaient le long de l'Elbe et le littoral de la Mer Baltique périrent de façon qu'il n'en resta plus de traces.

Mais la colère de Dieu contre la race slave n'était pas encore à bout, car Dieu décréta que sur elle s'accomplirait ce qui est écrit: »La pierre qui a été laissée de côté dans la construction en deviendra la pierre angulaire.«

Les temps s'accomplirent et il parut dans les pays slaves trois royaumes indépendants: la Pologne, la Lithuanie et la Moscovie.

La Pologne était le royaume des Polonais et ces derniers criaient: »Chez nous aussi règne la liberté et l'égalité.« Mais ils laissèrent établir le système seigneurial et le peuple polonais s'abêtit, car le bas peuple tomba dans l'esclavage le plus dur qui ait jamais existé et les seigneurs pendirent et assommèrent leurs serfs sans aucune ombre de justice.

La Moscovie était le royaume des Moscovites. Et il y avait chez eux une grande République de Novogorod, où tous étaient libres et égaux, quoiqu'ils eussent des seigneurs. Et Novogorod périt pour avoir accepté les seigneurs. Et le tzar de Moscou prit la haute main sur tous les Moscovites, n'y ayant réussi qu'en s'humiliant devant les Tartares et en baisant les pieds du Khan, un infidèle, pour qu'il l'aidât à maintenir dans un esclavage sans issue le peuple chrétien des Moscovites.

Et le peuple moscovite s'abêtit et tomba dans l'idolâtrie, car il mit son tzar à la place de Dieu et trouvait bon tout ce qu'il disait. Or le tzar Ivan pendit et noya les gens par dizaines de mille à Novogorod et cependant, les chroniqueurs, en racontant cela, l'appelaient adepte du Christ.

La Lithuanie était le royaume des Lithuaniens et l'Ukraine

était comprise dans la Lithuanie. Et la Lithuanie s'unit à la Pologne.

Or l'Ukraine s'unit à la Pologne, comme une soeur s'unit à sa soeur, un peuple slave à un autre peuple slave, indivisiblement mais sans se mêler, à l'image des trois hypostases de Dieu, unies et distinctes, comme s'uniront dans l'avenir toutes les nations slaves entre elles.

L'Ukraine n'aimait ni le tzar, ni le seigneurs; elle créa ses cosaques, c'est-à-dire une confrérie véritable, dans laquelle chacun des membres était frère des autres, qu'il eût été auparavant serf ou seigneur, pourvu qu'il fût chrétien. Et tous les cosaques étaient égaux entre eux; les anciens étaient élus aux assemblées et ils devaient servir tout le monde, selon la parole du Christ. Et il n'y avait chez les cosaques ni titres, ni pompes seigneuriales.

Et ils se proposèrent de conserver la pureté chrétienne. C'est pourquoi le vieux chroniqueur dit en parlant des cosaques: »On n'entend pas parler chez eux de vol et de fornication.«

Or les cosaques prirent pour mission de défendre la sainte foi et de délivrer leur prochain de l'esclavage. C'est pourquoi l'hetman Svirhovsky alla défendre la Valachie et que les cosaques refusèrent la coupe remplie d'or qu'on leur offrait pour leurs services; ils ne la prirent pas parce qu'ils versaient leur sang pour la foi et pour le prochain et qu'ils servaient Dieu et non pas des idoles d'or.

Et Sahaïdatchny alla à Kafa qu'il détruisit et où il délivra plus de dix mille captifs d'une prison souterraine perpétuelle.

Et il y eut beaucoup d'autres chevaliers qui firent de même, sans que leurs exploits aient été rapportés par aucun livre de ce monde, mais ils sont inscrits au ciel, car les prières de ceux qu'ils avaient délivrés de la captivité ont intercédé pour eux devant l'Eternel.

Aussi la classe des cosaques croissait-elle et se multipliait-elle de jour en jour, et, sous peu, tout aurait été cosaque en Ukraine, tous auraient été libres et égaux, l'Ukraine n'aurait eu pour la gouverner d'autre tzar, ni d'autre seigneur que Dieu lui-même. Et à l'exemple de l'Ukraine il en serait advenu de même à la Pologne et ensuite aux autres pays slaves.

Car l'Ukraine ne désirait pas marcher dans les traces des autres nations et suivait la loi de Dieu. Aussi tout étranger voya-

geant en Ukraine s'étonnait-il que dans aucun pays au monde on ne priât Dieu avec tant de ferveur, nulle part les maris n'aimaient tant leur femme et les enfants leurs parents. Et lorsque les seigneurs et les jésuites voulurent mettre de force l'Ukraine sous leur dominations et faire croire à des chréteiens ukrainiens que tout ce que le pape disait était vrai, alors apparurent en Ukraine des confréries, comme celles qui existaient chez les premiers chrétiens et tous, s'étant fait inscrire dans une de ces confréries, qu'ils fussent seigneurs ou paysans, se donnaient entre eux le nom de frère. C'est pour que les gens vissent que la vraie foi existait en Ukraine, que là il n'y avait point d'idoles et qu'il n'y surgissait pas d'hérésie.

Or les seigneurs virent que la classe cosaque s'accroissait et que sous peu il n'y aurait plus que des cosaques, c'est-à-dire, des hommes libres et ils s'empressèrent de défendre à leurs serfs qu'ils ne devinssent cosaques et ils voulurent abaisser le menu peuple au niveau de la bête, de façon qu'il n'eût plus ni sentiment, ni raison. Et ils se mirent à exploiter leurs serfs, les abandonnant aux juifs, les livrant à des supplices qui n'avaient eu de semblables que ceux des premiers chrétiens: ils les écorchaient vifs, faisaient cuire leurs enfants dans des marmites et mirent des chiens aux mamelles des mères pour qu'elles les allaitassent.

Et les seigneurs désiraient rendre le peuple aussi stupide que le bois ou la pierre; ils ne lui permirent plus d'aller à l'église pour faire baptiser les enfants, se marier, communier ou enterrer les morts, afin que les gens du peuple perdissent tout visage humain.

On se mit aussi à opprimer les cosaques, à les faire disparaître, car une confrérie chrétienne de ce genre nuisait aux intérêts des seigneurs.

Mais il n'en fut point comme les seigneurs l'avaient pensé, car les cosaques se révoltèrent et les gens du peuple suivirent leur exemple. Ils battirent et chassèrent les seigneurs et l'Ukraine devint la terre libre des cosaques, car tous furent égaux et libres, mais pas pour longtemps.

Et l'Ukraine voulut de nouveau vivre fraternellement avec la Pologne, étroitement unies, mais distinctes — cependant la Pologne ne voulut renoncer en aucune manière à ses prétentions seigneuriales.

Alors l'Ukraine se rapprocha de la Moscovie et s'unit à elle, comme un peuple slave s'unit à un peuple slave, étroitement, mais sans se mêler, à l'image des trois hypostases de Dieu, unies et distinctes, comme s'uniront dans l'avenir toutes les nations slaves entre elles.

Mais l'Ukraine s'aperçut bientôt qu'elle était tombée dans l'esclavage, car, dans sa simplicité, elle n'avait pas remarqué ce qu'était le tzar moscovite; or le tzar moscovite n'était pas autre chose qu'une idole et un tyran.

Et l'Ukraine se détourna de la Moscovie et la malheureuse ne savait plus sur quoi reposer sa tête.

Car elle aimait et les Polonais et les Moscovites comme des frères, elle ne désirait pas se brouiller avec eux, mais voulait qu'ils vécussent ensemble, qu'ils s'unissent comme un peuple slave s'unit à un autre peuple slave, que ces deux s'unissent à un troisième et qu'il y eût trois Républiques unies dans une seule alliance, étroitement mais sans se mêler, à l'image des trois hypostases de Dieu, unies et distinctes, comme dans l'avenir les nations slaves s'uniront entre elles.

Mais ni les Polonais, ni les Moscovites ne la comprirent. Et les seigneurs polonais et le tzar moscovite virent qu'il n'arriveraient à rien avec l'Ukraine et ils se dirent entre eux: que l'Ukraine ne soit ni à toi, ni à moi, déchirons-la par moitié, puisque le Dniéper la divise en deux; que la rive gauche soit donnée en jouissance au tzar de Moscou et que la rive droite devienne la proie des seigneurs polonais.

Et l'Ukraine se défendit pendant cinquante ans et ce fut la guerre pour la liberté la plus sacrée et la plus glorieuse qu'il y ait dans l'histoire, comme aussi le partage de l'Ukraine fut la plus grande infâmie que l'on puisse trouver dans l'histoire.

Et l'Ukraine s'était épuisée: les Polonais chassèrent les cosaques de la rive droite du Dniéper et les seigneurs régnèrent sur les malheureux restes d'un peuple libre.

Or, sur la rive gauche les cosaques se maintenaient encore, mais peu à peu ils tombèrent dans l'esclavage sans espoir du tzar moscovite, puis de l'empereur de Pétersbourg, car le dernier tzar de Moscou et premier empereur de Pétersbourg coucha des centaines de mille de cosaques dans des fossés et sur leurs os bâtit sa capitale.

Et la tzarine allemande Catherine, la notoire adultère, l'impie, la meurtrière de son mari, donna le dernier coup à l'organisa-

tion cosaque et à la liberté; car, ayant choisi ceux qui étaient les anciens en Ukraine, elle leur distribua des titres et des terres, elle leur livra leurs frères libres comme esclaves, faisant des uns des seigneurs et des autres des serfs.

L'Ukraine succomba, mais ce n'était qu'en apparence. Elle n'avait pas péri; car elle ne voulut reconnaître ni le tzar, ni les seigneurs et quoiqu'elle eût un tzar, il lui restait étranger, et quoiqu'elle eût des seigneurs, ils lui restèrent aussi étrangers. Bien que ces avortons eussent du sang ukrainien dans les veines, ils ne souillaient pas de leurs bouches odieuses la langue ukrainienne et ne se donnaient point pour Ukrainiens. C'est pourquoi un véritable Ukrainien, qu'il soit de basse origine ou d'origine seigneuriale, ne doit maintenant aimer ni le tzar, ni les seigneurs, mais il doit aimer et avoir présent à la pensée un Dieu unique, Jésus-Christ, Maître et Seigneur sur la terre et dans les cieux.

Ainsi en a-t-il été auparavant, ainsi en est-il encore.

Et le monde slave, quoiqu'il ait souffert et souffre encore dans l'esclavage, n'a pas inventé de lui-même cette servitude, car ni le tzar, ni les seigneurs n'ont été imaginés par l'esprit slave, mais par celui des Allemands ou des Tartares. Or, à présent, quoiqu'il y ait en Russie un tzar despote, il n'est cependant pas slave, mais allemand. C'est pourquoi ses fonctionnaires sont aussi des Allemands; c'est pourquoi, quoiqu'il y ait en Russie des seigneurs, il se transforment bien vite en allemands ou en français. Et un véritable Slave n'aime ni le tzar, ni les seigneurs, mais il aime et a toujours présent à l'esprit un Dieu unique, Jésus-Christ, Maître et Seigneur sur la terre et dans les cieux.

Ainsi en a-t-il été auparavant, ainsi en est-il encore.

L'Ukraine gît dans sa tombe, mais elle n'est point morte, car sa voix, cette voix appelant tous les Slaves à la liberté et à la fraternité, a retenti dans tout le monde slave. Elle retentit cette voix de l'Ukraine, en Pologne, lorsque, le 3 Mai, les Polonais décidèrent qu'il n'y aurait plus de seigneurs et que tous seraient égaux dans la République; c'est ce que l'Ukraine avait voulu 120 ans auparavant.

Or on ne laissa pas la Pologne réaliser son voeu: on la déchira, comme on avait autrefois déchiré l'Ukraine.

Et il le fallait bien, puisqu'elle n'avait pas écouté la voix de l'Ukraine, et qu'elle avait perdu sa soeur.

Mais la Pologne n'a pas péri, car l'Ukraine la réveillera, l'Ukraine qui ne se souvient pas du mal qu'on lui a fait et qui aime sa soeur, comme si rien ne s'était passé entre elles.

Et la voix de l'Ukraine a retenti en Moscovie, lorsque après la mort du tzar Alexandre, les Russes voulurent chasser le tzar et les seigneurs, fonder la République et unir tous les Slaves, à l'image des trois hypostases de Dieu, unies et distinctes; c'est ce que l'Ukraine avait voulu 200 ans auparavant.

Mais le despote ne le souffrit pas: les uns rendirent l'âme sur le gibet, d'autres furent tourmentés à mort dans les mines, enfin d'autres furent envoyés à la boucherie chez les Tcherkesses.

Et le bourreau despote continue à règner sur les trois peuples slaves, il gouverne par des Allemands, il avilit, déforme et pervertit la bonne nature slave; et il n'y a rien à faire.

Car la voix de l'Ukraine ne s'est pas éteinte.

Et l'Ukraine se lèvera de son tombeau, de nouveau elle appellera ses frères slaves, sa voix se fera entendre, le monde slave se soulèvra et il ne restera plus ni tzar, ni tzarévitch, ni tzarevna, ni prince, ni comte, ni duc, ni altesse, ni excellence, ni seigneur, ni boïard, ni serf, ni esclave — tout aussi bien en Moscovie, qu'en Pologne, en Ukraine, en Bohème, en Carinthie, en Serbie, ou en Bulgarie.

Et l'Ukraine deviendra une République indépendante dans la fédération slave.

Alors tous les peuples, montrant du doigt sur la carte l'endroit où l'Ukraine sera peinte, diront: »Voilà la pierre que le constructeur avait négligée, c'est elle qui est devenue la pierre angulaire de la construction.«

Pantéléimon Kouliche:

Chez les Zaporogues.

C'est un fragment du roman historique intitulé »La Rada noire,* une chronique de l'an 1663«, publié en 1858.

Le tambour se mit à battre et partout sur la place des Conseils les crieurs publics commencèrent à crier: »A la Rada, à la Rada, à la Rada!« Il se produisit un mouvement et tout le monde se dirigea vers l'endroit où battait le tambour. Les confrères de la Sitche furent les premiers à se hâter d'aller à la Rada.

»Pourquoi bat-on le tambour des conseils?« demande l'un des confrères en se frayant un chemin à travers la foule.

»Comment, tu ne sais pas? répondit un autre, on va mettre en jugement Kyrylo Tour.«**

Alors Pétro comprit et, pressant le pas, suivit, sans les quitter d'une semelle, deux cosaques zaporogues jusqu'au lieu même où siégeait le tribunal. Il eut la chance de pouvoir trouver une place d'où il pouvait tout voir pardessus les têtes des cosaques. Au milieu du cercle du tribunal se tenait debout Kyrylo Tour, les yeux baissés; des confrères l'entouraient. Citadins et paysans essayaient de fendre la foule pour voir le tribunal des cosaques zaporogues. Mais les confrères zaporogues ne laissaient pas facilement entrer dans le cercle du tribunal quelqu'un dont on n'avait pas besoin. Ils s'étaient arcboutés épaule contre épaule sur trois rangs et raidissaient leurs pieds contre la terre, de sorte que les cosaques des villes, les bourgeois et les paysans avaient beau les pousser par derrière, ils n'arrivaient pas à resserrer leur cercle d'un seul pas. Ceux qui voulaient voir ou entendre quelque chose n'y parvenaient que pardessus les têtes et beaucop de gens avaient grimpé sur les arbres pour satisfaire leur curiosité.

On voyait au premier rang Broukhovetsky, avec la »boulava« (bâton de commandement) des hetmans. Des cornettes de l'armée tenaient au-dessus de sa tête le »bountchouk«* et l'étendard portant la croix. Près de lui s'étaient placés: à sa droite le juge de l'armée avec sa crosse, à sa gauche le chancelier

* On appelait ainsi l'assemblée des simples cosaques.

** Tour signifie buffle; Pouhatch grand-duc (oiseau); Tchornohor le Monténégrin.

* Comme »tcholka«, voir page 7.

de l'armée, avec son encrier pendu à la ceinture, une plume derrière l'oreille et du papier à la main. Plus loin, des deux côtés, les anciens de la Sitche aux longues moustaches. Ces derniers, quoique leur âge avancé ne leur permît plus de revêtir une fonction, prenaient les premiers la parole dans les assemblées. Plus d'un avait été »kochovy«;** aussi jouissaient-ils de la déférence et du respect que l'on témoigne à des frères. Ils étaient cinq, comme cinq pigeons blancs, la tête penchée sous le poids des pensées. Des chefs de »kourines«*** et d'autres dignitaires fermaient le premier rang du cercle du conseil. Tous étaient nutête, comme il convenait dans un lieu de justice.

La procédure du jugement de Kyrylo Tour fut ouverte par le père Pouhatch. Etant sorti du rang, il s'inclina profondément vers les quatre points de l'horizon, fit une révérence spéciale à l'hetman, aux anciens et à chacun des chefs, puis commença à parler d'une voix forte et grave.

»Monsieur l'hetman, et vous, pères, et vous, messieurs les chefs, et vous, confrères, braves compagnons, et vous, fidèles chrétiens. Sur quoi repose l'Ukraine, si ce n'est sur la Sitche Zaporogue? Et la Sitche Zaporogue, elle-même, sur quoi repose-t-elle, si ce n'est sur les anciennes coutumes des ancêtres? Personne ne peut dire exactment quand l'ordre de chevalerie cosaque a commencé. Il avait déjà commencé à l'époque reculée des Varègues, nos glorieux ancêtres, qui s'acquirent de la gloire aux yeux du monde et sur terre et sur mer.† Or personne d'entre les cosaque n'avait encore souillé cette précieuse gloire ni le cosaque Baïda, qui fut pendu à un croc de fer à Constantinople, ni Samylo Kichka, qui souffrit pendant cinquante-quatre ans sur les galères turques. Il n'y a qu'un seul misérable, un seul débauché qui l'ait souillée, et ce vilain est devant vous.«

A ces mots il prit Kyrylo Tour par les épaules et le faisant tourner sur lui-même. »Regarde, coquin,« dit-il, »regarde en face ces braves gens et que cela serve de leçons aux autres.«

»Et qu'a donc fait ce gredin?« poursuivit le père Pouhatch en s'adressant à l'assemblée. »Il a commis une action sur laquelle on ne peut que cracher dessus et non point la nommer.* Ce

* Chef élu de la Sitche zaporogue, qui peut être considéré comme le président de cette république de cosaques ukrainiens.

*** Détachements.

† Voir plus haut à la page 20—21.

* Il avait enlevé malgré elle une jeune fille de chez ses parents.

vilain a déshonoré toute la confrérie pour longtemps. Monsieur l'hetman, et vous, pères, et vous, messieurs les chefs, et vous, confrères, réfléchissez bien, déliberez entre vous et décidez de quelle manière nous pourrions nous laver de cette infamie, quel châtiment nous devons infliger à cet impudique.«

Personne ne se hâtait de prendre la parole: on attendait que l'hetman se prononçât. Et les anciens dirent: »Prononce-toi, père hetman. Ta parole c'est la loi.«

Broukhovetsky s'inclina profondément et parla:

»Mes très honorés pères. Que pourrait imaginer mon faible »esprit? Ce sont vos vénérables têtes blanches, qui sont pleines »de jugement. Vous vous entendez à tous les anciens règlements »et coutumes. Jugez comme vous le trouvez bon. Quand à moi, »ce n'est pas pour rien que je vous ai amenés de la Sitche Za»porogue en Ukraine: dirigez-vous selon les anciennes cou»tumes, comme vous les savez; jugez et décrétez le châtiment »qui vous semblera bon. Moi, je n'opposerai pas mes raisonne»ments aux vôtres. Nous tous ne sommes devant vos cheveux »blancs que des enfants et des sots.«

»Eh bien, s'il en est ainsi, firent les anciens, point n'est be»soin de réfléchir si longtemps: qu'il soit mis au poteau et qu'on »lui donne la bastonnade.«

Le malheureux Kyrylo Tour fut lié et mené vers un poteau qui se trouvait non loin de là. On l'y attacha de façon qu'il pût tourner autour et même on lui laissa le bras droit libre, afin que le malheureux pût prendre un puisoir et s'abreuver d'hydromel et d'eau-de-vie. Car il était d'usage chez ces étranges Zaporogues que l'on mît près du poteau un cuveau d'eau-de-vie et un panier rempli de petits-pains, d'abord pour que le supplicié en se grisant échappât à de trop grandes souffrances avant d'expirer et ensuite pour que les cosaques eussent plus de coeur à la besogne. Chacun des confrères s'arrêtait en passant près du poteau, buvait un gobelet d'hydromel ou d'eau-de-vie, mangeait là-dessus un petit-pain, prenait un bâton, en appliquait un coup au coupable et poursuivait son chemin. »Or,« racontaient les vieilles gens, »ils avaient l'horrible habitude de frapper si fort qu'après sept coups environ, on n'était plus de ce monde.« Il arrivait aussi, quoique très rarement, qu'aucun des confrères ne touchât au gobelet et que tous, en conséquence, passassent outre sans prendre le bâton dans la main, comme

s'ils ne voyaient rien. Dans ce cas, après que le malheureux avait passé un certain temps au poteau, on le détachait, il était libre et était censé avoir subi sa peine. Mais pour mériter cette faveur des cosaques, il fallait se distinguer du commun des chevaliers. Il est vrai que Kyrylo n'était point le dernier dans la Sitche; c'était un cosaque brave et franc, mais sa faute avait été bien grave. Donc plus d'un confrère, quoiqu'il le plaignît beaucoup, s'avançait vers lui et prenait le bâton. Ce n'était que lorsqu'il voyait Kyrylo Tour de près que son coeur de cosaque zaporogue s'attendrissait. Que voulez-vous? Il leur était arrivé plus d'une fois de courir ensemble les dangers de la steppe sauvage, ou de se secourir dans le besoin. Aussi, en se rappelant le vieux temps, le confrère laissait-il retomber son bras et passait-il outre.

De plus, le frère, juré de Kyrylo Tour, Bohdan Tchornohor, s'évertuait à détourner le malheur de sa tête. Ne s'éloignant pas du poteau, il retenait l'un par une prière, rappelait à un autre un service quelconque que lui avait rendu Kyrylo Tour, menaçait les farceurs qui, connaissant la vaillance de Tchornohor, ne tardaient pas à s'éloigner quand même ils auraient été aussi friands d'eau-de-vie, qu'un chat d'un morceau de lard. Il arriva même à l'ami fidèle de verser des larmes pour attendrir un certain chef; or, on appréciait beaucoup dans la Sitche de pareilles amitiés.

Mais voici le père Pouhatch qui se dirige tout droit vers le poteau. A l'austère vieillard Bohdan Tchornohor n'osa rien rappeler; le menacer, il n'en pouvait être question; quant à le prier, il ne put forcer sa langue à se délier. Comme un jeune chien se retire derrière la porte à la vue d'un vieux mâtin, ainsi le malheureux Tchornohor s'écarta pour livrer passage au rude vieillard. Celui-ci s'approcha du poteau, but un gobelet d'eau-de-vie, ne manqua pas d'en louer la qualité, mangea du petit-pain et s'adressant à Kyrylo Tour: »Tourne-toi!« lui dit-il.

Le malheureux présenta son dos et le vieillard lui appliqua entre les épaules un tel coup que les os en craquèrent. Mais, Kyrylo Tour montra qu'il était un bon cosaque zaporogue: pas une grimace, pas un gémissement.

»Sache bien, misérable, en quelle estime on doit tenir la gloire des cosaques,« fit le père Pouhatch. Il posa le bâton et passa outre.

En assistant de loin à cette exécution de la Sitche, Pétro pensa en lui-même que Kyrylo Tour ne saurait supporter longtemps de semblables caresses. Prenant en pitié l'infortuné, il s'approcha pour lui demander s'il ne voulait rien faire dire à sa soeur et à sa mère.

Cependant Bohdan Tchornchor croyant que le nouveau venu voulait, lui aussi, éprouver la solidité des épaules de Kyrylo, se plaça devant son ami et, mettant la main à son sabre, s'écria: »Ah, ça non! Je ne souffrirai pas que le premier venu ose offenser mon frère. Il y a déjà assez de nos confrères.«

»Que tu es bête,« fit Kyrylo Tour, »voyons, laisse-le faire. C'est un brave homme; il ne te traînera jamais dans la fange, mais plutôt il t'en sortira. Salut, frère. Tu vois comme on régale ici les gens! Bien sûr, ce ne sont pas des crêpes chaudes, mon ami. Allons, buvons un coup d'hydromel pour adoucir l'amertume.«

»Bois seul, frère, répondit Pétro, je ne tiens pas que vos anciens me forcent de te remercier par un coup de bâton.«

»Alors, à votre santé, frères,« fit Kyrylo Tour, »je boirai seul.«

»Que faudra-t-il dire à ta mère et à ta soeur,« reprit Pétro.

En se souvenant de sa mère et de sa soeur, Kyrylo Tour baissa la tête, puis se servant des parole d'une chanson, il dit:

»Holà, cosaques! s'il arrive à quelqu'un d'entre vous d'aller dans mon pays, qu'il salue de ma part ma mère infortunée. Elle aura beau pleurer, elle ne fera pas revenir son fils, car déjà les corbeaux croassent audessus de son Kyrylo!«

»C'est ce qui t'arrivera à coup sûr, malhonnête que tu es,« lui dit, en s'approchant et suivi de trois autres, l'un des anciens de la Sitche. »Ne mets pas ton espoir dans les jeunes qui t'épargneront, nous autres, nous serons bien assez forts pour t'achever. Attends seulement que nous buvions un coup d'eau-de-vie.«

Là-dessus, il prit le gobelet, puisa de la liqueur, but, poussa une exclamation approbatrice et ayant pris un bâton: »Que pensez-vous, pères,« dit-il. »Faut-il lui taper sur la tête pour que le vaurien crève sur le champ.«

»Non, frère,« répondit un autre, personne n'a jamais vu que l'on frappât le coupable sur la tête. La tête est l'image de Dieu; ce serait un péché de lever un bâton sur la tête. Elle n'enfante jamais les fautes, c'est le coeur qui est la source des

pensées mauvaises, des meurtres, des adultères, du libertinage et des vols, mais la tête est innocente.«

»Alors,« fit un troisième, »que faut-il faire, s'il n'est pas possible d'atteindre ce coeur maudit avec un bâton? On ne parviendra jamais à achever ce taureau en le frappant sur les épaules, même avec le fer d'une hache. Ce serait cependant bien dommage de laisser vivre un séducteur pareil; la glorieuse Sitche Zaporogue dépérit déjà bien assez comme ça.«

»Ecoutez,« intervint un quatrième, »si Kyrylo Tour arrive à supporter cette correction, qu'on le laisse vivre: un cosaque de cette trempe servira bien à quelque chose.«

»Servir à quelque chose?« s'exclama en passant le père Pouhatch. A quoi diable pourrait bien servir un séducteur de cet acabit au milieu des chrétiens? Tapez dessus, tapez dru sur ce misérable! Je regrette beaucoup de ne pouvoir plus prendre un bâton, sans quoi j'aurais tapé dessus jusqu'à ce que j'aie achevé le cuveau d'eau-de-vie. N'épargnez pas, pères, cette espèce de vilain.«

Alors les anciens, l'un après l'autre, burent un gobelet d'eau-de-vie, prirent un bâton et en appliquèrent un coup sur les épaules de Kyrylo Tour. Leurs vieux bras avaient encore assez de force, aussi les épaules du condamné en craquèrent-elles. Un autre que Kyrylo Tour eût succombé depuis longtemps, mais lui supporta les quatre coups sans même faire une grimace et lorsque les anciens se furent éloignés, il se mit à plaisanter en s'adressant à Petro:

»On frotte dru,« disait-il »aux bains de la Sitche. Après un tel massage on ne risque plus d'avoir mal aux épaules ni au dos.«

»Que faut-il dire à ta vénérable mère?« insista Pétro.

»Que pourrais-tu bien lui dire?« répondit Kyrylo Tour. »Dis-lui tout simplement que le cosaque est mort. Quant à la marque de l'endroit où est caché mon trésor, mon frère juré la connaît. Il en donnera une partie à ma vieille maman et à ma soeur, il en portera une autre partie à la Confrérie à Kiev pour qu'on y prie pour le repos de mon âme et le reste il le prendra au Monténégro, pour que de braves jeunes gens en achètent des olives et du millet noir, afin que l'on ait de quoi célébrer la mémoire de Kyrylo Tour, dans les tournois.«

»Courage, mon frère,« dit Bohdan Tchernohor, »personne ne lèvera plus la main sur toi. Bientôt le tambour va annoncer

l'heure du repas, on te délivrera et tu seras de nouveau libre.«

Force fut à Pétro d'attendre jusqu'au repas pour savoir s'il pourrait porter à la mère et à la soeur de Kyrylo une nouvelle consolante. En rôdant sur la place des conseils, il s'aperçut que ce n'était pas seulement Tchernohor qui protégeait Kyrylo Tour: beaucoup des confrères serraient dans leurs mains la poignée de leurs sabres, comme pour dire: »Que quelqu'un ait envie de l'eau-de-vie, je la lui ferai bientôt couler de ses veines.« Et lorsque le tambour battit pour le repas, toute une foule de cosaques zaporogues s'élança vers Kyrylo Tour. On le détacha du poteau, on l'embrassait en le félicitant d'en être quitte.

»Allons, laissez-moi,« fit Kyrylo Tour, »si vous aviez été liés au poteau, l'envie des embrassades vous serait passée.«

»Eh bien!« dit en s'approchant, le père Pouhatch, comment trouves-tu les bâtons de la Sitche? Probablement les épaules te font-elles aussi mal qu'à ce diable qui porta un moine jusqu'à Jérusalem. Tiens, mets ces feuilles dessus, demain tu seras guéri. On nous a battus aussi dans notre jeunesse, c'est pourquoi nous connaissons un remède à ce mal.«

Les confrères déshabillèrent Kyrylo Tour. Un frisson saisit Pétro, lorsqu'il vit que la chemise, brodée par sa tendre soeur, collait tout ensanglantée aux blessures. Kyrylo Tour serra les dents pour ne pas laisser échapper un gémissement quand on la lui détacha du corps. Ce fut le père Pouhatch, qui appliqua de ses propres mains sur les blessures de grandes feuilles qu'il avait recouvertes d'une espèce de colle.

Puis les confrères, en poussant des cris de joie, soulevèrent les cuveaux d'hydromel et d'eau-de-vie, prirent le panier de petits-pains et menèrent dîner Kyrylo Tour.

Les cosaques mangeaient sur l'herbe sous les chênes — chaque »kourine« à part avec son chef. Les anciens s'asseyaient dans le »kourine« de l'hetman; mais le père Pouhatch vint partager le repas de Kyrylo Tour. Ce fut un grand honneur pour le »kourine«: Kyrylo Tour lui céda sa place de chef et s'assit lui même à côté du vieillard. Deux »kobzars«,* placés en face d'eux, chantèrent des chansons de chevalerie, parlant des steppes et de la Mer Noire, de l'esclavage et des galères turques, des conquètes et de la gloire des cosaques; ils les débitaient en pa-

* Bardes.

roles graves, afin que l'âme des cosaques s'élevât aussi pendant le repas.

Père Pouhatch dit d'abord les grâces, puis chacun prit du pain et sortit de sa poche une cuillère. (Tout cosaque zaporogue avait toujours sur lui une cuillère aussi bien qu'une pipe) . . .

Pendant le repas, on servit très peu de viande, mais beaucoup de poisson. Comme les moines, les cosaques zaporogues n'aimaient pas la viande. Toute la vaisselle était de bois; assiettes comme gobelets, tout en bois. Les confrères arrosaient bien leur repas d'eau-de-vie, de bière, ou d'hydromel, mais personne ne s'enivrait: on y était tant accoutumé.

Ce jour-là, Kyrylo but plus que tous les autres; le malheureux voulait sans doute étouffer le mal qui lui brûlait les épaules. Cependant le vin produisit peu d'effet. Il devint seulement très gai, et lorsque, le repas fini, les confrères se mirent à danser au son des »bandouras«, il fit comme les autres et exécuta de tels tours que personne n'aurait pu croire qu'il était passé le jour même à la bastonnade. Les cosaques zaporogues ne pouvaient assez admirer une pareille endurance.

Pétro, après le dîner, voulait rentrer à la maison, mais Kyrylo Tour le retint, en disant: »Attends-moi, frère, je t'accompagne. On ne peut se tenir longtemps sur ses jambes après un bain pareil. Mais j'aurais honte de montrer ma faiblesse devant les compagnons. Une fois chez moi, je me mettrai au lit jusqu'à demain.«

Quelque temps après, Kyrylo Tour ordonna de seller deux chevaux et parti du »kiche«,* après avoir dit quelques mots à l'oreille de son frère juré.

Lorsqu'ils arrivèrent près de la maison, la mère et la soeur de Kyrylo accoururent à leur rencontre. Leur joie était indescriptible. L'une prend le cheval par la bride, l'autre essaie de le faire descendre de la selle et lui se contente de sourire.

»Eh bien! ne vous l'avais-je pas dit qu'il n'y avait pas de quoi vous faire du mauvais sang! Mais il paraît que le bon Dieu vous a créées et mises au monde pour pleurnicher sans cesse.«

Elles voulurent l'embrasser, mais il les écarta des mains. »Ah, non, fit-il, pas de ça par exemple: les confrères ont déjà failli me chasser du »kourine«, rien que pour de pareilles tendresses.«

* Siège de la Sitche zaporogue.

Russe, Ruthène, Blanc-Russe, Petit-Russe, Ukrainien.

Note explicative.

Les Slaves Orientaux se divisent en trois branches principales: les Grands-Russes, les Blancs-Russes et les Ukrainiens ou Petits-Russes. Une assez grande similitude des langues et des moeurs, la communauté de religion et, jusqu'à un certain point, de traditions historiques, surtout le fait d'avoir longtemps vécu réunis dans l'empire des tzars, tout cela a tendu à les faire considérer du dehors comme une même nation, quoique leurs différences spécifiques eussent résisté à tous les efforts d'unification et qu'il ne fût pas difficile à un observateur moins superficiel d'en saisir les caractères distinctifs. Eux-mêmes s'efforçaient de manifester clairement aux yeux de tous ces distinctions par une terminologie appropriée et cela se changea en une nécessité impérieuse à mesure que ces groupes ethniques, au cours de l'évolution historique, devenaient des peuples.

L'origine du nom de *russe* reste toujours très obscure: en suivant l'opinion des anciens annalistes de Kiev, on lui attribue une provenance scandinave. Toujours est-il qu'au début il fut étroitement lié à la ville et à la contrée de Kiev; l'ancienne Russie c'est le centre de l'Ukraine actuelle des deux côtés du Dniéper. Naturellement cette dénomination s'étendit avec les bornes de la principauté primitive, mais, toutefois, le terme resta longtemps intimement attaché aux contrées de Kiev, de Tchernyhiv et de Péréïaslav — la Russie proprement dite — en opposition aux contrées de Novogorod, de Rostov et de Vladimir.

Cet état de choses changea lorsque, après le premier dépérissement des contrées du Dniéper ukrainien, la branche plus jeune de la dynastie »russe«, qui gouvernait sur la Volga, commença de prétendre à l'hégémonie et que le métropolite de »toute la Russie«, qui avait jusque-là résidé à Kiev, transporta, en 1299, de facto son siège à Vladimir et plus tard à Moscou. Les princes de Galicie et de Volhynie demandèrent bien la création d'un nouveau métropolite pour les contrées du sud, mais le patriarche de Constantinople en le leur accordant lui donna le titre de métropolite de la »Petite-Russie« pour le distinguer du possesseur de l'ancien titre qui résidait maintenant à Vladimir de Souzdal, mais qui prétendait encore au pouvoir sur les diocèses de Kiev, de Tchernyhiv et de Péréïaslav. Les princes de Galicie et de Volhynie prirent alors quelquefois, dans la première moitié du XIV siècle, la dénomi-

nation de princes de toute la Russie Mineure (totius Russiae Minoris), très rarement, d'ailleurs, car cette distinction conserva au demeurant son caractère ecclésiastique.

Le terme de »*Petite-Russie*« ne fut ressuscité, comme nous l'avons dit dans notre préface, qu'à l'époque de Chmelnytsky, où il prit un sens politique et, en quelque sorte, ethnique. L'empruntant à la tradition ecclésiastique, le célèbre hetman renouvela cette appellation pour tous les pays, mêmes les blancs-russiens, qu'il projetait de réunir à son pouvoir sous l'égide de Moscou. Mais le gouvernement moscovite avait des desseins diamétralement opposés: il espérait, avec l'aide de Chmelnytsky, de se rattacher directement tous les pays de l'ancien royaume de Kiev qui restaient encore sous la domination lithuano-polonaise et de ne laisser à l'hetman que les territoires qui se trouvaient en sa puissance au moment de l'union de 1654. A Moscou on ne donna donc le nom de »Petite-Russie« qu'aux terres de l'hetmanat et l'on se garda bien de l'appliquer à d'autres contrées que l'on tenait à s'incorporer tout simplement: la Volhynie, que l'on voulait acquérir, ne faisait pas partie de la Petite-Russie et, lorsque, dans l'été de 1654, les troupes du tzar occupèrent les contrées de Smolensk et de Mohilev, on leur donna le nom de »Russie Blanche« qu'elles ont gardé jusqu'à nos jours.

Auparavant, ce terme de »*Russie Blanche*«, Alba Russia, avait un sens très vague. On suppose qu'il fut créé pour désigner la »Russie libre«, c'est-à-dire, les pays russes qui n'étaient pas tombés sous le joug de la horde tartare. Mais on s'en servit dans bien d'autres cas. Ainsi dans les milieux moscovites, avant 1654, on appelait blanche-russienne la population civile de l'Ukraine par opposition à la population militaire ou cosaque, que l'on appelait toujours »les Tcherkasses«, probablement en souvenir de Tcherkassy sur le Dniéper, l'ancien centre des cosaques ukrainiens, tandis que les Moscovites réservaient la dénomination de cosaques à ceux du Don qui leur appartenaient. Au dix-septième siècle tout ce qui était ukrainien: langue, littérature, population, était donc pour les gens de Moscou — blanc-russe. Et il faut bien remarquer qu'ils considéraient nos compatriotes d'alors comme une race différente ayant ses moeurs et sa civilisation propre. Ce n'est qu'au XVIII siècle que le gouvernement russe s'efforce par tout les moyens de faire disparaître ces distinctions, d'unifier la population de l'Ukraine avec celle de l'empire et de poursuivre à outrance chez les Ukrainiens

l'idée perverse de se croire un peuple tout-à-fait distinct du nôtre.«

A cette même époque, on commençait dans la littérature polonaise et allemande à se servir du terme de *»ruthène«* pour désigner les Ukrainiens. C'était la forme latinisée employée très anciennement (déjà aux XII et XIII siècles) sans distinction au lieu de »russe«. Mais elle passa de plus en plus dans l'usage pour distinguer des Moscovites les habitants de la Russie méridionale, jusqu'à ce qu'elle devint une appellation officielle, surtout depuis que la domination autrichienne s'était étendue sur l'Ukraine Occidentale.

De toutes ces dénominations le nom d' *»ukrainien«* devait seul prévaloir. Le mot »Oukraïna« correspond exactement à l'expression allemande de »Mark« qui a donné le mot français »la marche«, pays de frontière. Nous le rencontrons pour la première fois dans la chronique de Kiev, où il désigne la principauté de Péréïaslav avoisinant la steppe et par conséquent exposée aux incursions des nomades. Dans la chronique de Galicie-Volhynie, on s'en sert de même pour les territoires situés sur la frontière polonaise (pays de Kholm). Enfin il resta à tous les territoires ukrainiens en bordure de la steppe: au XV siècle, après les grandes dévastations tartares, on appelle »Oukraïna« les pays sur les deux rives du Dniéper. Tout ce qui se trouvait à l'est et au sud-est de la Volhynie: les palatinats de Kiev, de Braslav et de Tchernyhiv, c'était l'Ukraine, les contrées vivant sous la menace perpétuelle de l'ennemi, sur pied de guerre.

Les cosaques délivrent ces vastes territoires de la menace tartare, ils se colonisent et vivent dans une paix relative, mais le nom reste. De sorte que lorsque la colonisation ukrainienne dépasse de beaucoup la frontière polonaise, s'étend vers l'est jusque dans le bassin du Don, les nouvelles colonies, sous la domination immédiate de Moscou, reçoivent le nom »d'Oukraïna Slobidska«, l'Ukraine des franchises, qui se conservera jusqu'au XIX siècle.

Mais, dès la première moitié du XVII siècle, à mesure que l'Ukraine Occidentale va en s'affaiblissant sous le joug pesant de la noblesse polonaise, l'Ukraine du Dniéper se relève de ses ruines et concentre une fois de plus les forces matérielles et intellectuelles de la nation, avec Kiev pour capitale. Plus tard, au XIX siècle, Charkov, centre officiel de l'Ukraine Slobidska, voit naître autour de sa nouvelle université un brillant mouvement littéraire, dont les participants emploient avec amour le

nom d'Ukrainien dans le sens le plus large, c'est à dire national. Enfin paraît Chevtchenko qui, issu de la Kiévie, ne connait à son pays d'autre nom que l'Ukraine et à ses compatriotes que celui d'Ukrainiens. La terminologie nationale est fixée.

La Galicie résiste encore longtemps: les vieilles dénominations de russe ou ruthène se conservent ici par tradition: pour un Galicien l'Ukrainien c'est l'habitant de l'Ukraine orientale. Mais les termes eux-mêmes prêtaient à confusion: on distinguait assez bien entre *rosyiski* (grand-russe) et *rouski* (ukrainien), mais *Rous* c'était la Grande-Russie, *Rous* c'était aussi l'Ukraine. Les adversaires du mouvement national profitaient de cette terminologie équivoque pour prouver l'unité des trois branches des slaves orientaux, de la grande nation russe, et nier l'existence de la nation, de la langue, de la littérature ukrainienne. On essaya d'en sortir en formant des mots composés: ukraino-russe, Russie Ukrainienne etc., il fallut en arriver, vers la fin du XIX siècle, à la terminologie qu'avaient consacrée les grands maîtres de la littérature nationale. Seule l'Ukraine Subcarpathique, qui a gémi si longtemps sous l'oppression jalouse de la Hongrie, n'a pas encore pris une attitude définitive. Mais la question est résolue aujourd'hui: toutes les parties du territoire national sont ukrainiennes, l'histoire du pays à toutes les époques, sa littérature, sa civilisation, c'est l'expression tangible de la vie nationale ukrainienne.

Institut sociologique Ukrainien
Siège principale à Kiev.
Bureau à l'étranger à Prague, VII. Letna, rue Dobrovski 28, II.